





TABLETTES

ROMAINES,

CONTENANT

DES FAITS, DES ANECDOTES ET DES OBSERVATIONS SUR LES MŒURS, LES USAGES, LES CEREMONIES, LE GOUVERNEMENT DE ROME.

PAR UN FRANÇAIS

QUI A RECEMMENT SEJOURNE DANS CETTE VILLE.

Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Caton et la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.

VOLTAIRE *Henriade.*

A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTES.

Fevrier 1824.

LES EAUX
DE SAINT-RONAN.

TABLETTES

ROMAINES.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET.



Lith. de G. Engelmann

FORUM.



TABLETTES ROMAINES,

CONTENANT

DES FAITS, DES ANECDOTES ET DES OBSERVATIONS SUR LES MOEURS, LES USAGES, LES CEREMONIES, LE GOUVERNEMENT DE ROME.

PAR UN FRANÇAIS

QUI A RÉCEMMENT SÉJOURNÉ DANS CETTE VILLE.

Le comte J. A. de Santo-Domingo

Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Caton et la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.

VOLTAIRE, *Henriade*.



A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

Février 1824.

[illegible]

AVANT-PROPOS.

Nous nous sommes déterminés à publier ces notes fugitives, écrites à Rome, sur les mœurs et le gouvernement, dans la persuasion qu'on ne doit pas dédaigner de connaître les plus minces observations relatives à un pays dont l'influence sur nos institutions se fait sentir de plus en plus chaque jour.

Peut-on ne pas être curieux des moindres détails relatifs à cette société qui, semblable à l'hydre, pousse de toutes parts d'innombrables têtes moissonnées vainement par le glaive des lois religieuses et séculières, et qui façonna à la civilisation des hordes sauvages, pour mieux cacher son dessein d'abrutir les peuples civilisés ?

Peut-être parviendrons-nous à rassurer les personnes méticuleuses qui

croient la France menacée de retomber sous le joug ultramontain, lorsqu'elles verront combien ce joug, déguisé si longtemps sous tant de fleurs mystiques, se montre aujourd'hui dans toute sa grossière nudité.

Pour duper l'esprit des Français, il faut au moins duper leur imagination.

Placés entre les coutumes de la religion romaine et les libertés de l'église gallicane, leur choix n'a pu être douteux. Ce n'est pas notre faute si ces deux cultes d'accord sur la théorie du dogme sont très-opposés dans la pratique. A Rome, on donne des coups de bâton*, y compris la damnation éternelle, à ceux qui n'observent pas le carême : à Paris, on se contente de les damner, sans y ajouter la bastonnade. Ici, on excommunie les comédiens et on les prive de la sépulture : là, l'Eglise les encourage vivans, et morts, elle les enterre avec décence. Sur les bords du Tibre, toutes

* Voir les pièces justificatives.

les bulles du pape sont adoptées sans réclamation, et deviennent articles de foi: sur les bords de la Seine, le gouvernement a, de temps immémorial, proscrit ces mêmes bulles lorsqu'elles portaient atteinte aux prérogatives royales. Philippe-le-Bel fit brûler, à Paris, la bulle *Ausculta, fili*, de Boniface VIII; et, en 1580, la fameuse bulle *In cœna Domini* eut le même sort. On en pourrait citer des centaines déchirées par nos parlemens. Il faudrait écrire des volumes pour énumérer toutes les divergences, toutes les oppositions existantes entre les deux églises. Pourquoi celle de France prend-elle le titre de romaine? Parce que l'on s'attribue souvent des qualifications peu méritées : témoin le souverain pontife, qui s'intitule serviteur des serviteurs de Dieu.

Ainsi, en signalant les usurpations du Vatican, et les abus ridicules ou révoltans de la cour romaine, nous déclarons que, bien loin d'avoir des vues agressives contre la vraie religion, nous avons

cru lui donner un témoignage de notre respect. Les principes que nous attaquons sont évidemment opposés à ceux du divin Rédempteur. Nous ne saurions donc appréhender d'être suspects d'une tendance irréligieuse. Peut-on nous en vouloir de préférer l'Evangile aux doctrines qui le subvertissent, et la couronne d'épines à la triple couronne de diamans ?

TABLETTES ROMAINES,

CONTENANT

DES FAITS,

DES ANECDOTES ET DES OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS, LES USAGES, LE GOUVERNEMENT, LES CÉRÉMONIES DE ROME.

ASPECT DE ROME.

CARNAVAL.

.... Fuit Ilium, et ingens
Gloria Teucrorum.

VIRG.

CETTE ville présente une physionomie toute moderne aux premiers regards du voyageur. Il oublie d'abord où il est ; il se laisse aller à toutes les distractions, à tous les plaisirs d'une capitale. Mais, après un second examen, il cède à un sentiment inconnu de mélancolie douce qui lui fait peu à peu retirer sa pensée dans le recueillement ; Rome lui apparaît enfin comme Janus, avec deux faces : l'une dont les traits nobles respirent une vieillesse virile, l'autre dont les traits indécis n'étalent aux yeux qu'une jeunesse décrépite.

Les étrangers, pour la plupart, reprochent

à cette ville son peu de population (135 mille âmes) : moi, je lui en sais gré. Si l'on n'a pas respecté la solitude de ses grandes ruines, du moins en a-t-on respecté le silence ! Ces hommes se promenant avec calme, avec une physionomie intérieure, dans les rues de cette capitale, semblent des pensées personnifiées, éparses sur le domaine de la méditation ; tous ces ministres des autels répandus çà et là, unissant leur deüil au deuil de la grandeur romaine, pénètrent de rêverie l'âme étonnée d'être appelée à des réflexions philosophiques par une religion qui les a proscrites.

Si j'entre dans les édifices particuliers et publics, je trouve plus de tranquillité encore : partout l'étude, que les trophées des Romains empêchent de dormir, est assise avec recueillement devant des fragmens d'architecture et de sculpture ; partout les débris sont des modèles. De tous les points du globe, les beaux-arts envoient des députations à Rome pour y étudier, et en rapporter les lois du génie gravées sur les décombres des monumens, comme jadis Rome elle-même envoya des députés à Athènes pour y conquérir paisiblement le code de la sagesse humaine.

Depuis l'adolescence jusqu'à la vieillesse, tous les yeux brillent de l'enthousiasme du beau ; tous les cœurs palpitent de cette vie morale que l'on puise à la source de la vénérable antiquité

A la vue de cette multitude d'artistes étrangers par leur pays natal, mais compatriotes par l'amour des beaux-arts, opposant leurs travaux conservateurs aux travaux destructifs du temps, il semble que Rome moderne soit transformée en un immense atelier qui s'efforce de reproduire l'image de Rome antique.

Entré-je dans les églises qu'on rencontre à chaque pas dans tous les quartiers de la ville? le peuple, exact aux cérémonies de la religion extérieure, s'y succède sans bruit; le silence n'est interrompu que par le sourd murmure de la prière et le froissement des grains des longs chapelets.

Si je parcours les marchés de toute espèce, point de cris discordans, point de brouhahas, point d'instances importunes aux acheteurs; toutes les transactions ont lieu avec décence, avec civilité, et une dame de la halle romaine vend le poisson du Tibre avec autant de politesse qu'un riche banquier de Paris conclut une affaire de plusieurs millions. Enfin il règne dans tous les rangs de la société je ne sais quel sentiment inné de la dignité humaine : c'est une des oppositions les plus remarquables entre Rome et Naples.

CARNAVAL.

Ce repos, cette régularité d'existence, qui invitent la dissipation même à la culture de l'es-

prit et au perfectionnement des facultés intellectuelles, ce calme général s'interrompt tout à coup au moment où, affiché en tous lieux, un édit émané du Quirinal déclare permettre les réjouissances et tolérer la gaieté. La folie interrompt son sommeil annuel, et se réveille en sursaut au bruit des grelots. La religion catholique soupire à la vue de ses temples déserts et de tout le cortége du paganisme qui rentre comme en triomphe dans son ancien patrimoine, et auquel elle cède à regret un empire de quelques jours.

Les flots populaires sont agités comme la mer sous l'haleine des vents; chacun fait à la hâte ses préparatifs du carnaval. Les plus graves magistrats ne méditent plus que les plaisirs; la chaire et le barreau ajournent les affaires les plus importantes; tous les procès pendent interrompus. On court chez les marchands, se munir d'un habit et d'une figure nouvelle. A l'aide de cette fausse enseigne, plus d'une beauté trouve fort commode d'immoler quelques victimes à ses charmes, qu'on croirait presque contemporains des antiquités romaines. Voyez! elle étouffera sous le masque plutôt que de consentir aux instances de l'indiscret qui veut contempler à nu ses traits gracieux : tandis qu'à l'écart une jeune et jolie Lucrèce, fière de la fraîcheur de son teint, le dévoile à un jeune abbé, qui lui donna des conseils salutaires;

ils prennent tous deux des arrangemens pleins de sagesse pour se voir durant le carême dans mainte église, et sanctifier ainsi leur penchant mutuel. Une grêle de dragées vient interrompre leur conversation animée, et les avertit de se perdre dans la foule.

De pieux personnages quittent leurs travestissemens annuels pour prendre ceux du carnaval, et desservir les autels de la Folie; ils échangent le noir et l'écarlate contre des habits d'Arlequin, et substituent une fourrure de chat à une fourrure d'hermine. La plupart s'efforcent en vain de se masquer aussi bien qu'ils le sont par la nature et leur état, et plusieurs ajoutent *innocemment* aux douces erreurs dont ils doivent peu de jours après entendre le dénombrement.

Benoît XIV, qui, peu de temps avant son élection, disait aux cardinaux : *Scegliete mi, avrete un buon coglione*, se déguisa en empirique, certain jour de carnaval ; le bonnet de docteur remplaça sur sa tête le chapeau de cardinal; il joua son rôle de charlatan avec tant d'esprit, qu'il semblait que ce talent fût inné chez lui. Cela lui porta bonheur : il fut fait pape.

Quelque chose qui arrive pendant le carnaval, personne ne s'en scandalise : un péché de ce temps est un péché privilégié auquel on ne peut refuser un passe-port. Un époux minu-

tieux s'avise-t-il de chicaner sa moitié sur un chrétien naissant? si elle lui prouve que cet enfant a été conçu dans le carnaval, il se tait, accablé par cet argument victorieux. En effet, la femme la plus chaste n'est pas à l'abri d'une méprise, et elle peut sans crime, en dirigeant son intention, prendre un bel homme masqué pour son mari.

Le carnaval est comme le fameux bouc émissaire : il se charge de toutes les erreurs de cette époque. On m'a conté que, dans la semaine distante de neuf mois du Mardi-Gras, il naît plus de Romains qu'en aucune autre semaine.

Vers le milieu de la journée, on voit par degrés se grossir les torrens populaires, qui, de tous les quartiers de la ville, viennent aboutir à la rue du Cours.

S'il était permis à quelque ancien Romain, mort depuis deux mille ans, de prendre pour une heure le masque de l'existence, et de se mêler à cette foule oublieuse du passé, insouciante de l'avenir, et dans l'ivresse de la joie du moment, que penserait-il de tout ce mouvement? Il se croirait au milieu des lupercales ou des bacchanales, et abusé sur la gloire de la ville par l'apparence de ses anciens plaisirs, il retournerait dire aux Pompée, aux César, que leurs dieux sont toujours fêtés, et que leur Rome existe encore.

Plus la fin du jour approche, plus l'affluence

augmente. Deux files parallèles de voitures occupent toute la longueur du Cours, et ont à peine assez de place pour aller au pas. L'espace du milieu est réservé aux ambassadeurs, aux gouverneurs et aux sénateurs de Rome. Des pluies de dragées tombent de toutes parts sur les voitures, sur les passans, et plus d'un combattant sort de la mêlée avec de douces blessures. Toutes les fenêtres, tous les balcons, sont tendus de tapis de soie écarlate. On croit être à la Fête-Dieu, à Paris.

Mais déjà le soleil s'incline à son couchant; il ne rougit plus que les sommets du Colisée et les ruines des palais des Césars. Un coup de canon se fait entendre : les voitures abandonnent le Cours; des soldats alignent la multitude sur les deux côtés de la rue; des pelotons de cavalerie parcourent au pas, puis au trot, puis au galop, l'espace compris entre les deux haies de spectateurs, dont les têtes s'allongent avec une avide curiosité entre les fusils des soldats. Ceux-ci réitèrent mille fois l'invitation de ne pas sortir de l'alignement, mais sans jamais employer ni menaces ni bourrades. J'ai vu, au moment où l'attente de cent mille personnes était le plus impatiente, un ambassadeur d'Autriche retarder le spectacle pour se pavaner au milieu du Cours avec ses laquais et sa voiture; il semblait se donner à lui-même les honneurs du triomphe, ou au moins de l'ovation, comme

s'il était bien intéressant pour la ville qui enfanta les Brutus de voir l'esclave d'un roi, suivi d'esclaves subalternes, faire retentir les pavés de la voie Flaminienne.

Enfin, un second coup de canon donne le signal du départ aux chevaux qui s'élancent de la place du Peuple, et franchissent, en trois minutes et demie, la longueur du Cours, qui est de deux tiers de mille.

Une femme illustre dans la littérature, mais qui, dans ses voyages, a observé le monde physique et moral à travers le prisme de son imagination, Mme de Staël s'étonne de la jalouse émulation que ces chevaux, sans guide, et livrés à eux-mêmes, font éclater pour remporter le prix de la course. « *Cela fait peur, dit-elle ; il semble que ce soit une pensée sous cette forme d'animal.* »

Si l'auteur de *Corine* se fût approchée de cette forme d'animal, elle eût découvert que messieurs les chevaux brûlent d'ardeur pour la gloire au moyen d'une mèche qu'on leur insinue entre cuir et chair, et à laquelle on met le feu à l'instant de leur départ; ils sont, en outre, bardés de plaques de ferblanc retentissantes qui leur tiennent lieu de fouet et d'éperon.

Autrefois ce n'était pas des animaux à quatre pieds, mais à deux pieds, qui couraient afin d'amuser le peuple. On forçait, au nom du *compelle intrare*, les Israélites à entrer dans des

sacs, et la multitude se réjouissait fort des culbutes qu'ils faisaient à chaque pas. Les Juifs, fatigués de cet exercice, ont demandé et obtenu qu'on leur substituât des chevaux, en se chargeant de payer les prix de la course et les autres menus frais. C'est ce qui a lieu aujourd'hui sous le gouvernement de Pie VII. Les Juifs ont le bon esprit de ne pas se plaindre de cet impôt : s'ils avaient cette audace, on leur rappellerait leur conduite au temps de Pilate ; on leur rappellerait qu'en plusieurs pays, notamment en Dalmatie, depuis le Vendredi-Saint jusqu'à Pâques, le peuple brise leurs boutiques et les lapide lorsqu'ils mettent le nez dans la rue.

Si les chrétiens, parce que leur premier père fut un désobéissant frugivore, sont passibles d'une éternité de supplices, il est bien juste et naturel qu'on assomme ceux qui furent déicides, et ne veulent pas être théophages.

L'avide curiosité pour les plaisirs du carnaval est telle, qu'on a vu quelquefois des prêtres en surplis, allant administrer les derniers sacremens aux malades, ou chercher quelque convoi avec la croix et la bannière, se ranger le long des maisons du Cours, avec tout leur bagage pieux, pour jouir du spectacle de la course des chevaux.

Le Mardi-Gras se termine d'une manière singulière. Dès qu'il fait nuit, chacun s'arme d'un faisceau de petites bougies allumées, appelées *moccoletti*. Si les voitures qui passent n'en sont

pas pourvues, elles sont arrêtées ; la foule oblige les personnes, de quelque rang qu'elles soient, d'allumer les *moccoletti*. On se poursuit avec vivacité pour les faire évanouir ou les ranimer.

A l'apparition subite de ces milliers de petits astres parsemant les ténèbres de leurs clartés vacillantes, accompagnées d'un murmure joyeux, on dirait que d'innombrables mouches phosphoriques ont fait une irruption et bourdonnent dans les airs. Mais, hélas! tous ces jets de lumière sont les dernières étincelles du flambeau du plaisir ! Ces bruits confus sont les derniers soupirs de la joie expirante.! A un signal donné par la police, tous ces météores de la folie s'éteignent à la fois comme les vapeurs qui dardent leurs flèches enflammées dans l'atmosphère, et meurent dans leur course. Le carnaval est fini....

Le jeu des *moccoletti* offre encore un intérêt historique. C'est un legs fait à Rome moderne par l'ancienne Rome, qui institua ce divertissement en mémoire des courses de Cérès cherchant sa fille Proserpine sur le mont Etna : allégorie philosophique de la propagation de la vie. Les Romains de jadis, pensant que le spectacle d'une joie innocente devait plaire aux dieux, faisaient de la piété avec du plaisir ; toutes leurs fêtes religieuses étaient des réjouissances. Les Romains d'aujourd'hui sons bien plus respectables : ils chantent des litanies et disent des chapelets !

CERCLES ROMAINS.

> C'est donc ainsi, troupe ingrate et frivole,
> Que vous usez de ce temps qui s'envole;
> C'est donc ainsi que vous passez des jours
> Longs pour les sots, pour qui pense, si courts!
>
> VOLTAIRE.

Les Romains appellent *conversazioni* leurs réunions dans des maisons particulières. Jamais expression plus impropre! Ils y traînent une instruction matérielle, alourdie par le ton le plus pédantesque et par d'impitoyables citations dont leur mémoire est chargée. Dans une langue où ils sont poursuivis par la rime, ils vous poursuivent de vers et de sonnets où rien n'est oublié, excepté les sentimens et les pensées. Leur poésie ne s'adresse qu'à l'oreille.

Pour apprécier jusqu'à quel point ils sont esclaves de la seule harmonie, écoutez leurs improvisateurs. Jamais leurs physionomies n'expriment le désordre de l'inspiration; jamais une pensée neuve ou sublime ne s'élance de leurs chants, comme le jet de l'onde à laquelle la compression a donné une nouvelle énergie. Leur enthousiasme toujours régulier et flegmatique est accompagné de gestes sans noblesse et du débit le plus monotone; lors même qu'ils parlent

de liberté, leur langage est empreint de la double servitude politique et religieuse qui pèse sur leurs personnes. Ils prodiguent les images et les comparaisons, non pour ennoblir un aperçu ingénieux, non pour saisir des rapports et des contrastes nouveaux, mais afin de varier le rhythme musical, et de colorer pour ainsi dire des sons. Ajoutez à cela un petit charlatanisme dont la plupart des étrangers sont dupes. Les improvisateurs ont dans la tête un assortiment d'exordes, d'épisodes et de péroraisons qu'ils adaptent au sujet imposé, et entre lesquels ils intercalent des vers pleins de *concetti* et de lieux communs, fabriqués avec le marteau de la cadence. Aussi l'improvisateur le plus célèbre vous semble moins un poëte qu'une statue de Memnon.

L'art de la conversation, ce fruit si délicat de la civilisation, est totalement ignoré à Rome comme à Naples. Entrez dans les salons les plus distingués, vous n'entendrez point ces observations qui, glissant à la surface des objets, en saisissent le côté piquant et philosophique ; point cette adresse à suivre une pensée primitive et dominante dans ses diverses modifications, et à la reconnaître sous tous ses déguisemens ; point ces traits ingénieux qui, jetés dans le discours, étendent, élargissent le cercle des idées ; jamais de ces aperçus inattendus qui, réveillant les esprits paresseux, provoquent cet échange de réflexions, ce commerce intellectuel

par lequel plus on dépense, plus on s'enrichit.

Dans les *conversazioni*, la chose dont on parle le moins, dont on s'occupe le moins, qui n'a place que parmi les derniers détails de la vie, qu'on assimile à toutes les insignifiances sociales, est le culte. A Rome, un illustre abbé pourrait féconder ses idées sur l'*indifférence en matière de religion* : c'est là que, son thême devenant inépuisable, il enfanterait volumes sur volumes. Malheureusement il serait encore moins lu qu'en France : car de toutes les nourritures, c'est, sans contredit, la spirituelle dont les Romains sont le moins avides. Demandent-ils à un étranger s'il a vu les objets les plus curieux de la ville, les statues, les monumens, etc., ils comprennent toujours le pape dans l'énumération : *Avete veduto il campo Vaccino, il Museo, il Papa?* Ils rangent le Saint-Père parmi les antiquités et les chefs-d'œuvre des beaux arts, parce que tout cela attire à Rome les étrangers, qui seuls y répandent un peu d'argent et donnent quelque activité à la mince industrie des habitans : aussi les Romains ont-ils gémi sur l'enlèvement du Pape, comme sur l'enlèvement de l'Apollon du Belvédère et du Laocoon, et ils l'ont vu rentrer dans leurs murailles avec les mêmes transports de joie dont ils ont salué le retour du Laocoon et de l'Apollon.

Toute la cour pontificale, tous les abbés qui aspirent à la prélature, tous les prélats qui bri-

gnent le chapeau, gens qui assaisonnent la flatterie de la double onction du trône et de l'autel, n'ont pas manqué d'assurer Sa Sainte Majesté qu'il n'entrait dans l'allégresse de ses sujets qu'un sentiment pur d'amour pour sa personne sacrée. Pie VII aurait-il ajouté foi à ces discours? Oui, peut-être : car un souverain trouve plus facile de croire à l'amour de ses peuples que de le mériter.

Si on parle du souverain pontife de ce ton laconique ; en l'assimilant aux objets qui alimentent le commerce, que peut-on dire d'un cardinal? Rien pendant sa vie : on ne s'en occupe qu'à sa mort, pour assister au spectacle de ses funérailles, célébrées avec une pompe extravagante et tout l'orgueil du néant. Car à Rome tout est spectacle; tout est fait pour amuser les yeux et les oreilles. Vous ne pouvez vous dispenser, dit-on à un voyageur, de voir le carnaval et les *fonctions* de la semaine sainte, comme s'il ne s'agissait, dans l'un et l'autre cas, que de mascarades. En effet, il semble que les cérémonies de la religion ultramontaine, par les distractions qu'elles causent, aient pour but de détourner l'âme de pieuses méditations et de l'attacher à la terre. De toute cette immense population réunie dans l'intérieur et à l'extérieur de l'église de Saint-Pierre, il ne se dirige aucun sentiment intime et reconnaissant vers le Créateur des mondes : tous les yeux sont fixés sur le Pape, et

les pensées ne s'élèvent pas plus haut que sa triple couronne.

Pour savoir jusqu'à quel degré peut être rapetissé l'homme moral, il faut voir Rome à l'époque où la religion déploie toutes ses solennités.

La première fois que je fus admis dans un cercle romain, je crus parler de choses à l'ordre du jour en demandant aux vieilles femmes des nouvelles des abbés les plus saints, les plus édifians de la ville et des faubourgs : les vieilles se regardèrent comme pour se demander si j'étais un idiot. Sans me déconcerter, je raconte alors les exploits des pieux missionnaires de France; je m'extasie sur les plantations de croix, sur les millions qu'elles ont coûtés. On me répond par des souris sardoniques et des bâillemens. Heureusement un jeune Romain, prenant pitié de ma déconvenue, me tira à l'écart et me fit observer que les sermons, les allocutions pastorales, ne trouvaient point d'échos hors des églises, où on laissait en sortant tout son bagage pieux. On a, me dit-il, de la religion moins pour soi que pour le monde; on va à la messe, aux vêpres, comme on rend des visites d'étiquette à des gens ennuyeux ou indifférens; il y a même beaucoup de personnes qui, ne paraissant dans les lieux saints que tout juste pour être vues, se font, pour ainsi dire, écrire chez le bon Dieu comme chez messieurs tels et tels. Ces pratiques servent, dans l'occasion, de passeports aux petites

licences de conduite, et de médecine de précaution aux maladies morales imprévues.

Qu'il en soit ainsi, répondis-je, pour la noblesse et le haut clergé : du moins le peuple...— Ah ! ah ! le peuple ! lui aussi devient raisonneur. — Cependant tous les soirs, au coin de certaines rues, plusieurs décroteurs et portefaix récitent des chapelets et chantent des litanies, et les passans s'arrêtent pour faire chorus. — Il est vrai ; mais ces rapsodes d'un nouveau genre sont salariés par la police. Le gouvernement pense que plus le peuple est hébété, plus il est facile à conduire ; et il ne néglige rien pour obtenir cet heureux résultat.

CONCERT.

> Traité durement par les coqs, avec dédain par les poules, privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction, il est non seulement exclu de la société de ses semblables, il est encore, pour ainsi dire, séparé de son espèce : c'est un être isolé, hors d'œuvre, dont toutes les facultés se replient sur lui-même, et n'ont pour but que sa conservation individuelle; manger, dormir et s'engraisser, voilà toute son existence.
>
> Buffon.

Comme dans les improvisations d'apparat, et même dans les conversations familières des cercles romains, je n'ai presque entendu que des sons harmonieux, je me suis dit : Si, quand je demande des pensées on me donne de la musique, en cherchant de la musique je rencontrerai peut-être des pensées.

J'ai donc prié que l'on me conduisît à un concert de société. Le général des Carmelites déchaussés, le révérend père *Giuseppe del cuor di Gesù,* voulut bien être mon introducteur chez un Romain de distinction qui donne souvent des soirées musicales. La société était nombreuse ; mais au lieu de ce murmure assourdissant de cent propos croisés, au lieu de cette impatience à se saisir de la parole pour étaler ce qu'on croit savoir, au lieu de cette application à n'écouter que sa pensée sans répondre à celle

de celui qui vous parle, inconvéniens assez ordinaires de nos salons français, le plus grand calme et le plus grand silence régnaient dans l'assemblée jusqu'au moment où l'on se prépara à faire de la musique. Les yeux alors prennent de l'expression, le sang circule plus rapide, l'attente du plaisir électrise toutes ces physionomies qui paraissaient frappées d'immobilité; on croit voir se renouveler les prodiges attribués aux Amphion, aux Orphée. La musique donne une âme aux Italiens, ce qui n'est peut-être pas un don superflu.

M. TARQUINIO.

Quel est cet homme si grand, si gras, si gros? dis-je à la maîtresse de maison. — C'est un *musico*. — Qu'est-ce qu'un musico, s'il vous plaît? — C'est un homme qui n'en est plus un. — Y en a-t-il beaucoup de ce genre à Rome? — Autant qu'il en faut pour le service de l'autel et du trône. Celui-ci arrive de Naples, il s'appelle Tarquinio, il a environ trente ans.

J'étais très-curieux d'entendre M. Tarquinio; je ne cessais de le considérer. Il est vêtu avec élégance, bien fait, la taille élevée, les traits réguliers, mais sans expression; ses yeux grands, bien fendus, à demi éteints, répandent si peu de lumière sur sa figure arrondie, qu'elle a l'air d'un corps opaque. On devine à son maintien qu'il a l'habitude du monde. Il passe pour in-

struit, parle peu, et garde dans la conversation une sorte de neutralité. Mon œil le parcourait des pieds jusqu'à la tête; j'explorais tous ses gestes : le voilà qui me regarde à son tour; il semble s'apercevoir qu'il est le premier individu de ce genre que j'aie vu. C'est vrai, car j'arrive à peine à Rome, cette ménagerie générale de ses semblables.

Les rayons visuels de toutes les femmes, de toutes les filles, sont dirigés furtivement sur M. Tarquinio. La rougeur effleure leurs joues, et le sourire leurs lèvres. Celui-ci n'a pas l'air de s'apercevoir de leur existence. Il s'assied enfin au piano-forté. Qu'entends-je? bon Dieu! les sons les plus flûtés, les accens les plus féminins, s'exhalent de ce colosse : c'est la montagne accouchant d'une souris. Je le savais d'un talent des plus renommés; mais il ne produisit en moi aucune sensation agréable: sa voix était à mon oreille, comme à mes yeux ces fruits qu'on obtient par des moyens artificiels en faisant violence à la nature; sa mélodie, dépourvue de cette *morbidezza* qui fait tressaillir les nerfs, de cette fluidité qui s'insinue dans tous les sens, mourait sans prolonger ses derniers accens, et sans laisser dans l'âme de voluptueuses vibrations. Disons mieux : c'était un instrument plutôt qu'une voix humaine, et quand il prononçait le mot *amore*, il y avait de quoi dégoûter de la chose. Enfin, ce virtuose me pénétra d'un

sentiment de tristesse nullement partagé par les autres auditeurs, plus familiarisés que moi avec cette espèce d'individus. On applaudit beaucoup M. Tarquinio. Sa morne gravité n'en fut pas dérangée; toute communication semblait rompue entre lui et nous; il était dans l'assemblée comme un oiseau étranger parmi ceux du pays, comme une plante exotique parmi les plantes indigènes. Ses tendres père et mère lui ont fait subir le destin de Narsès à l'âge de huit ans. Les plus jeunes filles, et il y en avait de quatorze à quinze ans, savaient à quoi s'en tenir sur son compte. Leur initiation dans l'histoire naturelle est fort précoce à Rome : aucune d'elles, comme l'Agnès de Molière, n'aurait demandé,

Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait se faisaient par l'oreille.

Qu'on eût employé cette méthode pour enseigner la musique au jeune *Tarquin*, amant de Lucrèce, me disais-je, en pensant au talent de M. *Tarquinio*, les rois n'eussent pas été chassés de Rome : ce qui prouve combien a raison le maître à chanter du *Bourgeois gentilhomme*, lorsqu'il soutient que la musique peut avoir la plus immédiate influence sur le sort des empires.

Mon imagination se plaisait aussi à transplanter M. Tarquinio en France, dans une ville de

province. Je voyais, aux premiers accens de sa voix, toutes les mères s'esquiver avec leurs filles, les jeunes femmes couvrir d'un voile la rougeur de leurs visages, toute la ville scandalisée; j'entendais tous les confessionnaux retentir de cet événement. Mais en Italie, et surtout à Rome, les femmes ne s'alarment pas si facilement: rien ne donne autant d'intrépidité à la pudeur que d'être dans le centre de la catholicité.

J'ai entendu une seconde fois M. Tarquinio: il a chanté à la messe de la chapelle papale. Si j'avais trouvé une dissonance physique dans le concert profane, produite par les accens de ce musicien, j'ai été frappé d'une dissonance morale plus insoutenable dans le concert spirituel: il avait heurté mes sensations, il a blessé mes sentimens. Le malheureux! comment peut-il adresser des hymnes à l'Éternel pour le remercier de ses bienfaits? Ne semble-t-il pas que chaque pensée soit une épigramme? chaque parole une ironie? Ce n'est pas lui qui a porté sur sa personne une main meurtrière et sacrilége; ce n'est pas lui qui s'est condamné, vivant, à habiter avec la mort; ce ne sont ni ses fautes, ni ses délits, ni ses crimes, qui l'ont jeté hors du cercle de la création. S'il est vrai que rien ne se fait ici-bas sans la permission divine, sa voix ne peut exhaler vers le Ciel que des plaintes et des reproches. Cet appareil religieux, cet

autel, ces flambeaux, tout doit lui rappeler que c'est aux ministres de cette religion qu'il doit son perpétuel supplice.

Faire chanter les louanges du Créateur des hommes et de la nature par des individus qu'on a dégradés de l'humanité, en qui on a interrompu le cours de la nature, est une idée bien digne de ceux qui ont imaginé la vente des indulgences, les interdits, l'inquisition; et ils sont descendus, par une conséquence légitime, de la mutilation de la pensée à la mutilation du corps!

FORUM.

Ces portiques, ces arcs où la pierre fidèle
Garde du peuple-roi les exploits éclatans,
Leur masse indestructible a fatigué le temps.
Des fleuves suspendus ici mugissait l'onde;
Sous ces portes passaient les dépouilles du monde.
DELILLE.

En pénétrant pour la première fois dans le Forum, qui était à Rome ce que Rome était à l'univers, quel voyageur, plein de l'histoire de ces lieux, n'aurait l'âme oppressée par les grands souvenirs, les sentimens profonds qui viennent en foule l'assiéger! Les monumens isolés dont cette ville est embellie, le théâtre de Marcellus, le Panthéon, le Colisée même, concentrent sur quelques hommes illustres nos méditations passagères, remplacées par les frivoles idées du présent: au Forum, la pensée est comme enchaînée dans le passé.

Cette multitude de colonnes, d'arcs triomphaux, de temples que l'œil embrasse simultanément, paraissent se prêter un mutuel secours contre les efforts de la destruction. Ailleurs on ne retrouve que les membres disséminés du vieux colosse de la ville des Césars; mais au Forum, toute la grandeur romaine est encore debout, quoique mutilée par le temps. Ces colonnes si solides et si élégantes, qui portent avec tant de

légèreté leurs superbes entablemens, faisaient partie des temples de la Concorde et de la Victoire. Ces monumens, voisins l'un de l'autre, donnaient aux Romains cette salutaire leçon, que la concorde, seule force des peuples, est le plus sûr garant de la victoire : ainsi les Romains savaient faire parler les pierres mêmes; l'architecture s'adressait aux sens comme à la pensée, et les citoyens, excités à la vertu par l'ordonnance de leurs pompeux édifices, se pénétraient de la double harmonie des beaux-arts et des sentimens.

La charrue qui traça l'enceinte de la ville de Romulus n'enferma d'abord dans son sillon que le mont Palatin et le Forum. Ainsi ce lieu, berceau de Rome, en a vu tous les degrés d'accroissement, de splendeur et de décadence. Vis-à-vis le temple de la Victoire étaient le temple et le bosquet de Vesta, qui, sous Commode, furent la proie de l'incendie. Les vestales transportèrent alors au palais de l'empereur la statue de Minerve, jadis le Palladium de Troie, selon la tradition populaire. Les Césars, en s'investissant de la double puissance politique et pontificale, évitèrent les guerres acharnées et interminables qui ensanglantèrent depuis le sacerdoce et l'empire.

Voilà les débris des temples consacrés à Jupiter Stator, à Jules César, à Romulus : ces rui-

nes élèvent la pensée en l'occupant de Rome consulaire.

Je me rapproche du Capitole, et me voici près de l'arc de Septime Sévère. Cet arc, auquel seize siècles n'ont fait aucune dégradation, offre une masse dénuée de noblesse et de grâce, dont les bas-reliefs de mauvais goût, le style lourd, annoncent que la décadence de l'empire romain entraînait la décadence des arts. A cette vue, Rome impériale pèse sur les souvenirs.

En revenant sur mes pas, je me trouve au pied de la colonne élevée au tyran Phocas, et en présence de la Rome du Bas-Empire. Outre la bassesse de l'adulation d'un peuple corrompu, ce monument atteste encore les fureurs polémiques de l'érudition : les plus habiles antiquaires firent mille dissertations, entassèrent volumes sur volumes pour assigner diverses origines à cette colonne, sans deviner la véritable ; enfin, et tout récemment, on s'avisa d'enlever la terre qui encombrait le piedestal : l'inscription mise à découvert confondit messieurs les érudits, dont les doctes écrits sont restés imprimés.

L'œil, après avoir interrogé Pline, Ovide, Horace, cherche à reconnaître sur le Forum l'emplacement des édifices appelés *Curia Hostilia, Comitium, Basilica Portia, Græcostasis,* où s'assemblaient le sénat et les consuls, le peuple et les chevaliers romains, les tribuns du peuple, les ambassadeurs étrangers.

Sur cette place, jadis centre de la ville des Césars, s'élevait la première colonne milliaire d'où partaient les mesures des voies romaines. Cette enceinte était environnée de nombreuses statues de grands hommes qui, paraissant assister aux assemblées du peuple et du sénat, imprimaient à leurs délibérations un grand caractère de justice et de dignité. Ici se jugeaient en dernier ressort les procès des nations; ici l'urne du destin était comme placée au pied de la tribune aux harangues, qui, décorée de proues navigatrices, annoncait que l'empire de la terre est inséparable de celui des mers. De quel effroi durent être saisis les vrais Romains, en voyant clouée à cette tribune la tête éloquente de Cicéron, dont la bouche livide et entr'ouverte semblait leur dire : Voilà comme la tyrannie tranche les discours des défenseurs de la liberté !

Nulle part, autant qu'en ce lieu, Rome antique n'est en opposition avec Rome moderne. Des églises gothiques, dont l'ensemble et les moindres détails sont une insulte à l'architecture, s'élèvent vis-à-vis de temples où le style grec étale, jusque dans les ruines, l'élégance des proportions et la noble simplicité des masses. Où retentissait la voix des orateurs, on psalmodie de tristes litanies; où des pensées généreuses, d'ingénieuses allégories, élevaient l'âme et fécondaient l'imagination, des pratiques mo-

notones de superstition frappent d'esclavage et de stérilité toutes les facultés intellectuelles.

Et, comme si ce n'était pas assez de tant de contrastes physiques et moraux, le nom même de cette enceinte a subi une étrange métamorphose. Qui l'aurait pu croire ! ce Forum où, des bouts de l'univers, les têtes couronnées venaient en foule mendier les faveurs du peuple romain ; où les nations, condamnées à subir le joug de la royauté, achetaient à force d'or le triste avantage de choisir leur tyran ; ce Forum, dis-je, est devenu aujourd'hui le marché des bestiaux, après avoir été si long-temps le marché des rois.

Je ne sais quelle puissance attractive dirige souvent mes pas vers le Forum à la naissance et au déclin du jour ; mais un instinct irrésistible m'y ramène lorsque la pleine lune, projetant au loin l'ombre des colonnes des monumens romains, en multiplie l'effet pittoresque : cet astre mélancolique, qui promène ses pâles rayons sur le silence de ces ruines, semble être le flambeau funèbre de la tombe de l'antiquité.

Quel homme, au milieu d'un si vaste néant, peut nourrir les illusions de son orgueil, et se croire quelque chose ! C'est ici que l'imagination évoque l'ombre de la vieille Rome ; on ne fait aucun pas dans ce champ sans heurter les chapiteaux de colonnes qui percent la terre comme des plantes, et semblent protester contre l'oubli.

Ici tout entretient de la grandeur des Romains d'autrefois et du stupide avilissement des Romains actuels ; ici je me plais à remarquer la lutte matérielle du papisme contre le paganisme : celui-ci avait prodigué dans le Forum des temples aux dieux et aux rois déifiés ; celui-là a voulu y multiplier plus encore les églises à Jésus, à Marie, aux saints, etc. J'en compte une foule, dont plusieurs, avec l'addition d'un clocher, se sont même formées des temples païens. Comment cette religion qui fait peser son intolérance jusque sur les choses inanimées a-t-elle si facilement adopté ces pierres proscrites? N'est-il pas barbare d'avoir défiguré ce magnifique temple d'Antonin et de Faustine par la ridicule et bizarre contruction qui le métamorphose en une église dédiée au saint, patron des apothicaires?

Cette multitude de temples consacrés à des saints d'ancienne et de fraîche date, n'est-elle pas une transgression manifeste du premier article du Décalogue? Et que penser en voyant dans ces temples l'autel du saint cent fois plus orné que celui de Dieu? Dans l'église de Jésus, le maître-autel n'est rien, comparé à celui d'Ignace de Loyola. N'est-ce pas un acte d'adoration, de bâtir des temples à un mortel? de fléchir le genou aux pieds de ses statues, pour implorer son aide ou ses faveurs? L'idolâtrie a-t-elle jamais été mieux caractérisée? Que faisait le polythéisme? Il adorait les causes. Le catholicisme adore les

effets : l'ancienne Rome se prosternait devant les attributs de la divinité ; la nouvelle, devant les attributs des hommes. Et qu'on n'objecte pas les apothéoses des empereurs, dont ils se moquaient eux-mêmes, témoin Vespasien, qui, en mourant, disait : *Je sens que je me fais Dieu.* Les partis politiques, acharnés les uns contre les autres, se faisant, lors même qu'ils reposaient leurs armes, une guerre continue d'opinions, érigeaient des temples à leurs chefs respectifs, comme des trophées sur le champ de bataille. Mais ces apothéoses ne furent jamais sanctionnées par la nation ; les partisans de Pompée n'allaient point adorer César dans son temple, *et vice versa.*

Il en est bien autrement des saints papistes : tous, sans en excepter ni un saint Bernard promettant des arpens dans le ciel à ceux qui lui en donnaient sur la terre, ni un saint Grégoire incendiaire des bibliothèques du Capitole et du Palatin, pleines des chefs-d'œuvre de l'antiquité, ni un saint Dominique fondateur de l'inquisition, ni aucun des saints faits et à faire de l'ordre des jésuites ; tous, dis-je, réunissent les vœux de tous les sectateurs de la religion d'Italie ; on leur bâtit des temples plus somptueux qu'à l'Éternel. Quelle église peut être mise en parallèle avec celle de l'apôtre qui renia son maître?

Mais voyez près de nous les majestueuses co-

lonnes du temple de Jupiter-Tonnant : certes, aucun temple des dieux subalternes ne peut être comparé à celui du souverain des dieux.

Le nombre des divinités du paganisme était exagéré, je l'avoue; mais comme elles étaient destinées à représenter toutes les causes physiques et morales, on avait l'espoir d'en voir clore la liste : au contraire, la liste des canonisés papistes est interminable ; la surface du globe serait bientôt insuffisante pour leur bâtir à tous des basiliques, car il y a une partialité malhonnête à refuser aux uns le logement et le mobilier qu'on accorde aux autres. Saint Polycarpe ou saint Cucufin n'ont-ils pas autant de droits à un clocher que saint Ladre.

Ce nombre infini d'églises est une des causes les plus efficientes de la décadence de la religion de Constantin : c'est le nom que je donne à la religion de Rome, dont les maximes et les pratiques sont diamétralement opposées à l'Évangile. Celui-ci est l'ami du peuple, le consolateur des pauvres; il s'occupe de leur nourriture et de leur vêtement; partout il proclame les principes de l'égalité et d'une sage liberté; il ordonne le mépris des richesses, et fait de ce mépris la condition indispensable du salut.

La religion de Rome, au contraire, considère toutes les nations comme de grands troupeaux faits pour être tondus et consommés selon le bon plaisir des bergers. Pour elle le levier

d'or est le levier d'Archimède ; les faveurs de l'Église ne sont versées que sur ceux qui les paient ; avec de l'argent on achète le droit de se parjurer, d'assassiner, et d'être impunément le plus grand des scélérats à tant par crime, selon le fameux tarif imprimé dans la ville sainte, intitulé : *Taxe de la chancellerie apostolique.*

Le Christ déclare que son royaume n'est pas de ce monde : son vicaire s'est attribué la propriété d'un royaume ici-bas, avec la prérogative de disposer de tous ceux de la terre. L'un a dit, *il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier :* l'autre lui a répondu en créant une hiérarchie religieuse qui fait entrer dans le temple du Dieu de l'humilité toutes les vanités humaines. Le premier a pour devise, *la chaumière et l'autel :* le second porte écrit sur son étendard, *le trône et l'autel.* Celui-là donne les rois aux peuples : celui-ci donne les peuples aux rois. Enfin, sur la tête du Rédempteur s'étend une couronne d'épines, mais sur le front du Souverain Pontife brille une triple couronne de diamans.

Faut-il s'étonner qu'en réfléchissant sur ces oppositions et sur mille autres anomalies qui existent entre le papisme et le christianisme, faut-il s'étonner, dis-je, que l'Angleterre et tant de pays éclairés aient vu dans le Pape l'Anti-Christ. J'en demande pardon à Sa Sainteté,

j'inclinais d'abord vers leur avis ; mais le séjour que j'ai fait à Rome m'a confirmé dans cette opinion.

Toutes les branches de l'administration accusent d'insouciance et d'égoïsme le gouvernement théocratique ; le Forum, surtout, atteste son incurie ; l'inégalité du sol réclame des travaux de déblais qui mettraient à découvert les antiquités qui y sont enfouies à peu de profondeur. Rome ne demande qu'à sortir de ses ruines, mais il faut qu'une voix puissante lui crie : Lève-toi, et secoue la poussière du tombeau.

LES PETITES MARIONNETTES.

D'un long tube de bronze aussitôt la mort vole
Dans la direction qui fait la parabole,
Et renverse, en deux coups prudemment ménagés,
Cent automates bleus à la file rangés.

VOLTAIRE.

A Rome, il y a deux espèces d'automates qui ne se font jamais tuer : les uns n'ont que quelques pouces de haut, les autres ont cinq pieds de plus. Mais comme l'esprit se rit de la taille corporelle, les automates lilliputiens sèment dans leurs discours des saillies enjouées et fines; ils lancent des traits malins et spirituels sur les travers et les ridicules de la société ; leurs gestes sont aussi expressifs que leur diction est variée.

Les grands automates au contraire n'occupent le public que d'objets monotones et funèbres ; leurs intonations et leurs pantomimes sont éternellement les mêmes. Cependant ils offrent aux curieux, entre autres singularités, celle de ne rire jamais, et d'être aussi risibles que leurs petits confrères dont la gaîté est fréquente.

Sur l'une et l'autre scène, les artistes rivalisent d'originalité et de bizarrerie dans leurs costumes. Aux grandes marionnettes, il y a plus de frais de décors, plus de pompe, surtout plus d'intrigues : aux petites marionnettes, plus de mouvemens dramatiques, plus de vivacité d'action.

Les premières roulent dans des chars dorés, et se sont assuré dans l'avenir une somptueuse existence : les secondes vont à pied et vivent au jour la journée. Toutefois l'opinion s'est partagée sur leur mérite respectif : les uns exaltent jusqu'aux nues les *Burattini*, les autres se prosternent devant les grandes marionnettes.

Comme il faut mettre de l'ordre dans ses occupations et de la gradation dans ses plaisirs, commençons par le spectacle des *Burattini.*

Entrons : rien de plus gai, de plus animé que l'aspect de la salle ; toutes les places sont prises, et si la musique n'était pas partie nécessaire du divertissement, on s'emparerait de l'orchestre où s'étale une énorme basse, avec des violons et autres instrumens. Comme toutes ces figures romaines sont épanouies ! comme elles sont sûres d'avoir du plaisir ! comme leur impatience soulève la toile encore abaissée ! Faisons d'abord le recensement de l'assemblée. J'aperçois des personnages que la fortune a portés rapidement au sommet de sa roue : ce sont des étalagistes, des perruquiers, et même des marchands à boutiques inamovibles. Tous ces parvenus qui veulent se séparer du vulgaire, et qui semblent avoir pris pour devise : *Odi profanum vulgus et arceo*, occupent les loges et les galeries : ils se croient obligés d'être un peu moins gais, et l'on remarque aisément sur leur physionomie le combat du rire et de la fierté. Une grosse dame de la halle, couverte d'un cha-

peau de Florence un peu sale, jette sur moi un œil de dédain, parce que je suis assis dans le parterre. Pour me dédommager des mépris de la grandeur, j'entre en conversation avec une fille de seize ans, vêtue élégamment de son corset de dimanche; à sa droite sont assises cinq de ses sœurs, qui se suivent d'année en année; puis vient la mère, jeune femme de trente-deux ans, fort jolie. Elle me sourit avec grâce, en voyant que je trouve sa famille à mon gré; et vraiment Raphaël n'a rien peint de plus frais que cette couvée de petits minois respirant la joie et la santé. Le père, dans la force de l'âge, termine le tableau; il jette un œil de satisfaction sur sa progéniture, et l'on peut lire sur son front couvert : *Intérêt dans le calme.* Bientôt je suis mis au fait des affaires de famille : le père exerce la charge de *frigitore*, ce qui signifie *faiseur de fritures publiques en plein vent;* sa femme est rempailleuse de chaises, et toutes ses filles, jusqu'à la plus petite, aident leur mère ; les unes trient, les autres préparent, celles-ci tressent la paille : car, ajoute l'aînée, personne n'est oisif dans la maison.

Soudain tous les yeux prennent la même direction : le spectacle commence. Je n'ai pas été trompé dans mon attente : les acteurs ont joué avec beaucoup d'ensemble et de précision; personne n'a été tenté de les siffler ; il semblait que tous ces petits automates fussent animés, tant leurs mouvemens étaient rapides et leurs gestes

pleins de justesse. Ils ont représenté une comédie jouée sur un des grands théâtres de Rome : ils font la caricature des mauvais comédiens, en imitant leur diction et en gesticulant comme eux. Ainsi les marionnettes ont un but critique, et contribuent à corriger les défauts des grands théâtres. Aussi lit-on sur la toile : *Delectando discitur*. Après la comédie vient le ballet qui est très-bien exécuté. Il serait à désirer qu'on établît à Paris des marionnettes, pour servir d'école de correction aux acteurs des théâtres royaux. Que de facéties, que de lazzis inspireraient à Polichinelle et à Arlequin les hoquets, les gestes saccadés, les contre-sens de Mlle Du..! les attitudes ignobles, la diction emphatique d'un M. Da..! les rodomontades gasconnes de M. La..! Les marionnettes auraient fort à faire si elles représentaient tout ce qu'il y a de comique dans le jeu de nos acteurs tragiques, et elles obtiendraient une grande vogue en égalant le talent de celles de Rome. Peut-on s'étonner qu'elles soient si perfectionnées ici ? Cette ville n'a-t-elle pas eu l'art de peupler l'univers d'êtres passifs, auxquels elle a attaché des fils imperceptibles, pour les faire mouvoir à son gré ? Ces fils, il est vrai, commencent à se rompre ; mais c'est un grand tour de force de les avoir fait durer si long-temps.

ACADÉMIE DE L'ARCADIE.

C'est ce petit auteur, de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique.
GILBERT.

On compte à Rome neuf académies. Celle de l'Arcadie, la plus célèbre de toutes, passe, dans l'opinion de ceux qui la composent, pour la première du monde. Mais si l'on considère qu'elle admet dans son sein des individus de l'éducation la plus commune, des espèces de demi-bourgeois qui connaissent mieux la mesure des étoffes que celle des vers; si l'on examine le genre des travaux des académiciens qui se réunissent les jours des grandes fêtes de l'Eglise pour réciter des sonnets de leur façon sur des matières religieuses, il semble que l'académie de l'Arcadie soit la caricature des académies en général. L'on se rappelle, malgré soi, que cette contrée de la Grèce était renommée pour produire un grand nombre de ces êtres à quatre pieds, qui sont en horreur au dieu de l'harmonie.

Les étrangers de distinction et les voyageurs de toutes espèces ont généralement la ridicule ambition de se faire agréger au nombre des membres de l'Arcadie. Le président, qui s'appelle *custode*, leur expédie un brevet d'*Arca-*

diens surnuméraires, et il a soin de leur faire savoir que le *minimum* de la rétribution est de dix sequins pour l'entretien de l'établissement. Si le candidat se montre généreux à la réception du premier brevet, il lui en est immédiatement adressé un second, qui le déclare pasteur, *Arcadien titulaire*, en le baptisant d'un nom de bergerie, tel que ceux de Tireis, Licidas, etc. Je plaisantais un jour, devant un gros Anglais, sur le sot orgueil des étrangers qui recherchaient avec empressement le trivial honneur d'être de cette académie, et je calculais ce que devait rendre par année cet impôt indirect levé sur l'amour-propre des voyageurs. L'insulaire, en m'écoutant, poussait de profonds soupirs. — Qu'avez-vous ? vous paraissez oppressé. — On le serait à moins, me répond-il : il m'en coûte vingt guinées pour paître dans l'Arcadie.

Vos railleries sont de mauvais goût, dira-t-on : ne vous seraient-elles pas inspirées par un dépit secret de n'être pas revêtu du titre de membre de cet illustre corps? Bon Dieu! et moi aussi je suis académicien. Le prélat Riario Sforza, maître de chambre du Saint-Père, aujourd'hui cardinal, crut me causer une agréable surprise en me faisant nommer, à mon insçu, membre de cette *société de bonnes lettres*. Je voulus me récuser, comme indigne. Le *custode* me répondit : *Dignus es intrare in nostro docto corpore;* il me soutint avec intrépidité que j'étais un savant, un érudit : il avait l'air si sûr de son fait qu'il

m'aurait presque persuadé, si le contraire ne m'eût été démontré. Je reçus donc mes brevets, et, pensant qu'ils m'étaient suffisamment acquis par ma science et mon érudition, je me dispensai d'offrir des valeurs matérielles. Le fromage n'étant pas tombé du bec du corbeau, mon renard, la queue entre les jambes, dut bien chanter la palinodie. J'aurais été curieux de l'entendre: je suis persuadé qu'il me tient actuellement pour le pasteur Arcadien de la plus crasse ignorance.

Hier j'ai assisté à une des séances les plus solennelles de cette académie. Une salle étroite, ornée d'une vieille tapisserie en lambeaux, à laquelle étaient accrochés des portraits de famille grossièrement enluminés, contenait tous les spectateurs. En première ligne on remarquait, étalant des bas, des calottes et des figures écarlates, deux cardinaux assis sur des fauteuils de même couleur; derrière eux, quelques dames britanniques et italiennes; le reste des banquettes était occupé par la troupe menue, moines, prêtres, bourgeois. Des planches mal jointes, élevées d'un pied au dessus du niveau de la salle, composaient l'espèce de théâtre où siégeait le président de l'académie, pédantesquement enfoncé dans un large fauteuil, devant une table, avec deux tristes flambeaux, dont les reflets pâlissans donnaient à sa longue figure l'air d'un spectre. Sur ses deux ailes s'étendaient des files d'individus vêtus en ecclésiastiques: ces

habits lugubres complétaient l'aspect sépulcral de ce lieu. — Où sont les pasteurs de l'Arcadie ? demandai-je à mon voisin. — Vous les voyez auprès du président. Je m'aperçus bientôt que ces bergers avaient quelque motif d'être en deuil de l'esprit, du goût et de la raison. L'un d'eux se lève, comme par un ressort, un papier à la main, et d'une voix glapissante....:

La Nascita del divino Redentore, sonetto.

Après avoir lu ses vers sur le ton du *de Profundis*, un second lui succéda, puis un troisième, puis dix, puis vingt, puis trente ; et tous, d'un accent tantôt ampoulé, tantôt lamentable, faisaient subir la lecture *della Nascita del divino Redentore*. De toutes parts il pleuvait des sonnets, rien que des sonnets, qui se ressemblaient tous par la monotonie, le vague des descriptions, et l'absence des idées et des sentimens. Mais un certain prêtre, appelé *Bisente*, atteignit au sublime du ridicule. Après avoir dépeint la beauté du firmament, la joie des bergers, les transports des anges, il s'écria : « Contemplez, ô chrétiens ! les bœufs, les agnéaux et les chevreaux, qui ont dépouillé leur naturel féroce aux pieds du céleste enfant de Marie. »

A la fin de la séance académique, j'ai été témoin d'une singulière altercation de courtoisie : le président ou *custode*, âgé d'environ soixante-quinze ans, s'approche en tapinois d'un des

deux cardinaux, lui saisit la main et veut la baiser ; le prince de l'Eglise, à peine dans l'automne de ses ans, se fait quelque pudeur de laisser baiser sa main par un vieillard caduc, il l'a retire ; l'autre ne veut pas lâcher prise; chacun tire de son côté. « Eh bien, dit l'éminence, c'est moi qui vais prendre votre main pour vous aider à monter le degré du théâtre. » L'intrépide baiseur feint de céder ; mais il saisit sa proie, et, en se précipitant sur la dextre du cardinal, il la baise, rebaise, et s'applaudit de sa victoire.

LE CARDINAL DORIA.

La mort ne surprend pas le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps.

La Fontaine.

Presto, via, signor francese, s'écria, en entrant dans ma chambre, le moine *Antonio Bonvicino*, carmélite chaussé, dont j'avais fait la connaissance au Capitole, où il demeure, et qui m'avait offert ses services pour me faire voir ce qu'il y a de plus curieux à Rome. — De quoi s'agit-il ? lui demandai-je ; et à quel spectacle voulez-vous me mener ? — Les cardinaux ne meurent pas tous les jours; et, pour un voyageur tel que vous, avide de connaître nos coutumes, c'est une bonne fortune d'arriver à Rome à l'époque des funérailles d'une éminence. Le cardinal Doria est mort : rendez grâces à la Providence qui vous accorde une telle faveur; et, avant que la foule nous empêche de pénétrer dans son palais, allons-y ; son corps est déjà exposé. Je m'habille à la hâte, et je me laisse guider par le révérend père. Chemin faisant : —Quel est, me dit-il, le cérémonial usité en France avant et après le décès d'une éminence ? — Je l'ignore ; je sais

seulement que le cardinal Dubois y attachait une grande importance. Près d'expirer à Versailles, on lui fit observer qu'il était urgent pour lui de recevoir les derniers sacremens. « Allez à Paris, s'écria-t-il, préparer la pompe convenable; Dieu ne peut se présenter chez moi sans s'assujettir aux lois de l'étiquette romaine. « Pendant qu'on exécutait ses ordres, Dubois escamota son âme, et le bon Dieu, en arrivant, ne trouva plus personne au logis.

Ce malheur n'est pas arrivé au cardinal Doria; le cérémonial ne lui a pas manqué : il est vrai qu'il était à la source. Son dernier soupir a été escorté convenablement, et il a eu la satisfaction de mourir dans toutes les règles de l'église romaine. Son corps est resté plusieurs jours exposé sur un magnifique lit de parade; une triple messe se disait sur trois autels élevés dans une chambre voisine. Il n'y avait pas une grande affluence de curieux : le peuple de Rome est tellement familiarisé avec la vue des cardinaux, qu'il les laisse vivre et mourir sans y prendre garde; et, quoiqu'ils fassent, on ne leur crie jamais *bis*, comme il arriva à Paris, lorsque le Pape donna sa bénédiction.

Le cardinal avait la tête découverte : il semblait que la mort eût respecté sa figure, sur laquelle il y avait encore un reste de pensée, comme après le coucher du soleil on voit une demi-teinte de ses rayons dans le ciel. Ses traits

étaient réguliers, et dignes, par leur noblesse, du beau nom de Doria.

— Ce devait être un homme d'esprit, dis-je à mon capucin. — Il ne s'en doutait pas, me répond-il. — C'était donc un érudit? — Encore moins. Jugez-en par ce trait. Je ne sais quel ambassadeur lui adressa la parole en latin, il se dispensa de répondre. Un domestique de confiance lui dit que l'ambassadeur semblait mortifié de ce que Son Eminence n'eût pas répondu aux paroles latines qu'il lui avait adressées. « Il m'a parlé latin! Que ne m'en avertissais-tu? » — Je comprends. C'était un homme d'un excellent jugement, d'une raison exacte, un sage appréciateur des hommes et des choses. — Il n'a jamais eu l'ombre de cette réputation. — Qu'était-il donc enfin? m'écriai-je, impatienté de tant de réponses négatives. — C'était... c'était un cardinal. — Voilà un bel éclaircissement! Hé bien, sans avoir des prétentions aux connaissances physionomiques, je soutiens que, si le cardinal Doria n'a pas beaucoup pensé dans le cours de sa vie, il s'en est dédommagé à ses derniers momens; près de fermer les yeux terrestres, ses yeux intellectuels se seront ouverts; la mort, en s'approchant de son lit, et en projetant sur lui sa grande ombre, aura fait naître dans son âme des clartés inconnues, et la pointe de sa faux aura stimulé son génie. — Tout est possible à Dieu, répondit le moine.

Le lendemain, un jeune prélat, sur la tête duquel est suspendu par un fil le chapeau de cardinal, m'offrit une place dans sa voiture pour voir le convoi funèbre de Son Eminence ; j'acceptai. Nous nous rendîmes le soir sur la place de Venise. Bientôt une grande clarté, projetée par mille flambeaux, nous annonça l'approche du cortége. Mon jeune prélat se mit alors dans l'angle le plus obscur de sa voiture : il n'était pas convenable, disait-il, qu'un aspirant au cardinalat montrât trop d'empressement à ce spectacle. Deux files de grands laquais ouvraient la marche : le premier portait sous le bras le parapluie du défunt; c'est un honneur que l'étiquette funèbre accorde au premier valet de chambre; les autres domestiques ne portaient rien. Y a-t-il une allégorie attachée à ce parapluie fermé? Cela veut-il dire que le mort habite actuellement dans une région dont la sérénité n'est jamais troublée par le moindre orage, et qu'il peut, en conséquence, fermer pour toujours son parapluie ? ou que rien ne peut plus le mettre à l'abri de la justice céleste? Si je consulte la doctrine de l'Eglise, je trouverai, dans la figure symbolique de ce parapluie, plus de crainte que d'espérance. Enfin, est-ce une allusion à la simplicité de la primitive Église, à ces temps où le cardinalat ne faisait pas assaut de luxe et de vanité avec les princes de la terre?

Nous nous étions flattés en vain de voir le car-

dinal face à face : sa dépouille mortelle ayant été trop altérée par une longue exposition sur son lit de parade, on l'avait enfermée dans un cercueil placé presque debout au milieu d'un carosse, où quatre prêtres récitaient et chantaient des prières. S'il fût arrivé quelque accident au char, le mort eût infailliblement écrasé un ou deux de ses accompagnateurs, et la fable de La Fontaine, *le Curé et son Seigneur*, eût été mise en action.

Il faut en convenir, les cérémonies funèbres de Rome antique étaient plus nobles, plus touchantes que celles de Rome moderne. Selon l'opinion des anciens, l'homme se séparait de l'existence, comme un fruit mur se détache de l'arbre. Ils disaient : *Il a vécu*, expression délicate et consolante, signifiant : *Celui que nous regrettons a rempli les devoirs de la vie et en a goûté les douceurs*. Ils ne pensaient pas que son dernier soupir fût la fin, ni même l'interruption de sa destinée, mais une transition à un autre état. Ils comparaient leur semblable, quittant cette terre, non à un flambeau éteint, mais à l'astre qui, en parcourant son orbite, ne perd sa lumière empruntée du soleil, que pour la recouvrer de nouveau : l'ingénieux système de Pythagore ou leur révélait ces grandes vérités, ou les berçait de ces poétiques et flatteuses illusions.

Chez les modernes, l'appareil, les décors, les

chants lugubres, mille dégoûtans détails, aussi révoltans pour les sens que stériles pour la pensée, font de la catastrophe du drame de la vie une représentation à bénéfice. Les solennités funéraires de l'antiquité avaient pour but de faire envisager sans effroi le terme inévitable de nos jours. Le cérémonial des modernes semble imaginé pour accroître l'horreur que nous inspire notre destruction. Les anciens mettaient beaucoup d'urbanité dans leurs procédés avec les morts : ils vivaient, pour ainsi dire, avec les ombres de leurs amis, de leurs parens; aucune idée de répugnance, aucun danger, ne se mêlaient aux douceurs de ce commerce; les cendres exceptées, ils restituaient aux élémens ce qui leur appartient des dépouilles mortelles des humains, et ils conservaient avec soin leur mémoire. Pour nous, nous conservons les cadavres, et nous anéantissons les souvenirs. Ils soignaient leur douleur, afin de lui donner une longue existence; ils s'entretenaient souvent de leurs pertes. Mais nous, non contens de chasser, comme importuns, les discours et les pensées relatifs aux amis qui ne sont plus; non contens de cesser, après quelques prières, de leur payer un tribut de larmes, nous les traitons bientôt comme s'ils n'avaient jamais vécu, et nous laissons à nos crêpes et à nos habits le soin de témoigner nos regrets et notre affliction.

LES FLAGELLANS.

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
MOLIÈRE.

Le pieux exercice de la flagellation, à laquelle sont attachées des indulgences plénières, a lieu trois fois par semaine dans l'église de Caravita, située près du Cours, non loin de la place Colonne. Caravita était un bon père jésuite, plein de sollicitude, comme tous ses confrères, pour le bien de ses pénitens. Ce religieux, bon observateur, avait remarqué chez les dévots une certaine tiédeur, une apathie accompagnée de dégoûts qui, en engourdissant leur zèle, les détournaient de la conquête du Ciel. Après avoir prié saint Ignace de Loyola de lui suggérer le moyen de stimuler l'ardeur de la gent dévote, Caravita eut des extases, et son patron, dont l'esprit n'abandonne jamais sa société, lui souffla l'idée ingénieuse de faire administrer des coups de fouet aux corps des âmes pieuses, afin de les tenir en haleine et de les empêcher de s'arrêter sur le chemin du salut.

Le moine, en jésuite prudent, fit l'expérience de son spécifique sur quelques jeunes garçons confiés à ses soins. Le succès surpassa son attente, et, tout enflammé d'un transport de

béatitude, il élargit son plan ; ses idées s'échauffent ; son imagination devenant de plus en plus féconde, il prétend immortaliser son nom par l'entreprise générale des flagellations, consacrer un temple à cette œuvre pie, y attacher des indulgences et donner le fouet à toute la ville de Rome, en punition d'avoir été maîtresse du monde. Pour un moine habile, concevoir et exécuter ne font qu'un.

Le jour de l'inauguration de l'église destinée à cet exercice salutaire, il y eut un concours immense de Romains et de Romaines, qui réclamaient la faveur d'être flagellés. Les marchands de disciplines ne pouvaient suffire aux demandes des amateurs : ce qui créa une nouvelle branche d'industrie.

A l'ouverture des portes du lieu saint, il y eut plusieurs personnes étouffées dans le torrent populaire qui se précipita pour entrer : vainement des soldats tentèrent de contenir la multitude, ils furent entraînés par elle. Jamais on ne vit, aux premières représentations de l'Opéra et du Théâtre-Français, une affluence aussi prodigieuse, et jamais auteur n'obtint un succès aussi général que le révérend père Caravita. Il savait, chose ignorée de MM. Anc.... et Gui..., qu'il faut à la scène du mouvement et de l'action ; il s'en montra prodigue : aussi le grand drame de *la Flagellation* a vu et verra mourir des milliers de pièces semblables à celles de nos

tragiques modernes, et il se perpétuera d'âge en âge, à la gloire de son auteur.

Je suis trop curieux de connaître toutes les découvertes qui font honneur à l'esprit humain, pour négliger celle du père Caravita. Je me rendis donc, avant-hier lundi, à l'église qui porte son nom. Le crépuscule commençait à étendre son voile grisâtre : c'est l'heure où se gagnent les indulgences des verges. Deux longues files, l'une d'hommes, l'autre de femmes, étaient rangées à droite et à gauche du portail de l'église, celles-ci enveloppées de grandes mantes noires, ceux-là vêtus diversement. On ouvre : les hommes seuls pénètrent dans l'intérieur; les dévotes restent en dehors à attendre leur tour, et rappellent ces ombres dont parle Virgile, qui, laissées sur la rive du Styx, témoignent à Caron leur impatience d'entrer dans sa barque. *

Nous traversons une espèce de vestibule éclairé par une seule lampe ; et dont l'aspect triste et lugubre témoigne assez qu'il ne s'agit pas de se réjouir. **

Nous avançons : une seconde porte sacrée

* Stabant orantes primi transmitterè cursum,
Tendebantque manus ripæ ulterioris amore.

** Vestibulum ante ipsum primisque in faucibus Orci
Luctus et ultrices posuêre cubilia Curæ.

tourne sur ses gonds, avec un bruit sourd et sépulcral. *

Enfin nous voilà dans l'enceinte destinée aux châtimens. Cette enceinte est vaste et peut contenir mille personnes. Quatre grands cierges sur un autel tendu de noir éclairent seuls toute l'assemblée. Un prédicateur monte sur une chaire voisine de l'autel.

Jusqu'à présent, les chaires que j'ai vues sont des espèces de balcons où les Bourdaloues romains vont, viennent, s'agitent comme des démoniaques, en apostrophant un grand crucifix, et en donnant des coups de poing sur la balustrade, comme pour écraser le péché. Ainsi que les autres acteurs de Rome, ils sont toujours hors de la nature, et ils n'ont point le secret de cette énonciation toujours noble, tantôt douce, tantôt véhémente, qui charme, émeut, pénètre, enlève l'auditeur.

Ici la chaire et le prédicateur ressemblent l'une et l'autre à ce qu'on voit partout. La machine à sermon, c'est le prédicateur que je veux dire, n'est pas sortie des bornes d'un honnête ridicule: avec une voix de ventriloque qui semblait partir de dessous terre, il a fait l'énumération des insultes, des souffrances, des vexations, des tribulations, des tentations endurées

* Tum demum horrisono stridentes cardine sacræ
Panduntur portæ.

par le Rédempteur, de la part des hommes, du diable et de la nature.

L'homme d'église s'est tiré avec assez de succès des deux premiers points de son sermon. Il a représenté Jésus impassible au milieu des outrages du peuple, et mettant promptement le diable à la raison; mais, parvenu à son troisième point (les tentations de la nature), le moine s'est jeté dans des descriptions un peu vives, en détaillant les charmes de la Magdeleine que ses pleurs embellissaient encore. Je ne savais comment il sortirait de ce labyrinthe érotique, dans lequel il s'était égaré; mais lui, sans nulle transition, apostrophant tout à coup les assistans : « Allons, mes frères, a-t-il dit, armez-vous contre les aiguillons de la chair! châtiez-vous courageusement! punissez-vous d'avoir tant de fois succombé! et faites hommage de quelques coups de discipline à celui qui a tant souffert pour le rachat de vos péchés! »

Il se tait alors; et à ses accens de basse succède la voix de fausset d'une espèce d'enfant de chœur qui récite les éternels *Ave, Maria*. Tout le monde alors déroule de longs chapelets auxquels pendent de petites figures, de petites médailles, espèces d'amulettes bénites et indulgenciées, préservant des maux et des maladies qu'on ne doit pas avoir. Le dévot placé à ma droite, s'apercevant que je n'étais pas muni de ce pieux instrument, tire de sa poche un second rosaire

qu'il tenait en réserve, comme les marins ont des mâts de rechange pour remplacer ceux que brise la tempête : il offre de me le prêter, et j'accepte. Pendant la prière, un sacristain, dont la soutane est tellement grasse et tachée qu'il semble vêtu de crasse, se promène dans l'assemblée, en distribuant à chacun des disciplines. A l'instant où tous les assistans sont armés, les cierges s'éteignent simultanément : les ténèbres règnent.

Soudain toutes les disciplines sont en mouvement, et chacun s'en administre sur les reins, nus ou couverts, selon son degré de piété. Je tenais mon fouet à la main, et, ne voulant pas rester inactif, je frappai alternativement sur un pilier de l'église et sur la personne qui m'avait si obligeamment prêté un chapelet : c'est ainsi que je crus devoir lui témoigner ma reconnaissance. La manière est nouvelle! dira-t-on. Je la soutiens bonne : ne l'aidais-je pas à faire son salut ?

La chair mortifiée me fit des observations, soit qu'elle n'appréciât pas mon motif, ou que sa ferveur ne fût pas très-grande. Je crus que c'était une raison de plus de redoubler : le bruit que je fis échauffa le zèle de l'assemblée, et la flagellation devint si violente qu'il semblait que le démon des tempêtes eût fait une irruption dans l'église. On entendait, de temps à autre, de

sourds gémissemens mêlés au sifflement des fouets. *

Le prédicateur n'aura pas manqué d'attribuer au pathétique de son éloquence l'énergie avec laquelle se fustigeaient les pénitens ; mais je puis, sans vanité, réclamer une portion du succès. Après un quart d'heure, les cierges se rallument : on se lève, et l'assemblée masculine s'écoule pour faire place à l'assemblée féminine. J'aurais bien voulu contribuer aussi à stimuler son ardeur dévote ; mais en vain je me cachai dans le coin le plus obscur de l'église, je fus découvert par le maudit sacristain ; en vain j'alléguai le besoin d'achever mes oraisons : Vous reviendrez mercredi, me répondit-il. Enfin, j'offris de l'argent, qui fut refusé avec une fierté digne d'un Curius.

J'ai su depuis que les femmes, qui, sous le rapport des pratiques dévotes, vont plus loin que les hommes, s'étant autrefois blessées au sein, ont adopté une autre méthode de flagellation plus positive, selon le procédé du révérend père Girard : il ne peut en résulter aucune blessure dangereuse. Mais quel singulier remède contre les révoltes de la chair ! N'est-ce pas éviter Carrybde pour tomber dans Sylla ?

* Hinc exaudiri gemitus, et sæva sonare
Verbera.

SOIRÉE LITTÉRAIRE. — IMPROVISATRICES.

Italie, empire du soleil ; Italie, maîtresse du monde ; Italie, berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise! tributaire de tes armes, de tes beaux arts et de ton ciel!

Ici les sensations se confondent avec les idées ; la vie se puise tout entière à la même source, et l'âme, comme l'air, occupe les confins de la terre et des cieux. Ici le génie se sent à l'aise....

Improvisation de Corinne au Capitole.

D'où vient cet éloignement à donner aux Italiens de Rome le titre de Romains? et pourquoi trouve-t-on tout naturel de donner aux femmes celui de Romaines? Est-ce parce que ceux-là n'ont rien de commun avec les Scipion, les Marcellus; au lieu que celles-ci rappellent involontairement les Julie, les Cornélie? Plus on examine les statues et les médailles antiques, plus on y retrouve les traits et l'empreinte extérieure qui nous frappent dans les Romaines actuelles. Les mêmes rapports n'existent pas pour les hommes : il semble que le vieux Saturne, qui a donné son nom à l'Italie (*Saturnia Tellus*), après avoir brisé le moule des héros, ait voulu conserver sans altération le type de la beauté originelle des femmes à travers la succession des siècles.

La Romaine a la taille dessinée selon les beaux modèles de la sculpture grecque, les gestes nobles.

Elle marche, et son port révèle une déesse ;

son air, son maintien respirent je ne sais quoi de dominateur : c'est une reine descendue du trône, mais qui en a conservé les habitudes. Le visage des autres femmes, avec le mouvement du sourire et des regards, est moins impressif que le visage de la Romaine, dont tous les traits se reposent dans le calme et l'immobilité, tant est magique l'harmonie des proportions, et puissante cette animation intérieure qui produit sur la physionomie l'effet du génie sur l'âme.

Les Romaines sont enflammées du feu des beaux-arts : elles ne parlent de leur pays qu'avec une admiration mêlée d'enthousiasme. Dans une société où le beau sexe s'occupe de littérature, manière de passer le temps qui vaut bien les cartes, je donnai à une improvisatrice le *Latium* pour sujet. Elle se recueillit un instant, fit d'abord une description plutôt de géographe que de poëte ; puis, s'animant par degrés, elle peignit à grands traits le caractère, les mœurs, l'héroïsme des antiques habitans de cette contrée ; bientôt elle s'abandonna à toute l'ivresse de son ravissement, et son âme, riche d'images et de souvenirs, se réfléchit dans les expressions hardies et pittoresques dont elle inonda ses périodes cadencées et musicales.

Madame de Staël s'est efforcée d'imiter ces élans créateurs inspirés par la poésie des lieux et la poésie des souvenirs : c'est en écoutant les improvisatrices italiennes qu'elle conçut l'idée du roman de *Corinne*, où elle a versé les trésors de sa sensibilité et de son imagination. On s'aperçoit aisément que les plus belles pages de cet ouvrage, celles qui peignent l'Italie, ont été écrites en présence de cette belle nature, sous la dictée même des objets. Malheur à ceux qui décrivent les sites dont ils sont absens! Leur pinceau colorie, et ne colore point. Les impressions puisées ailleurs qu'à leur source ressemblent aux rayons solaires réfléchis par notre planète : ils éclairent encore, mais n'échauffent plus.

Il faut saisir l'inspiration aux cheveux : les improvisatrices sont bien persuadées de cette vérité. En voici un exemple : après la brillante description du *Latium*, on pria une jeune Romaine de composer des stances de huit vers, dont chacune devait renfermer une comparaison nouvelle d'une femme avec tel ou tel objet. Elle préluda sur le piano-forté par un air de son choix; et, dès qu'elle sentit venir l'*estro* (la verve), elle s'écria, comme la sibylle : « Ne me « faites pas attendre; *Deus, ecce Deus*. » Et soudain : « A qui comparez-vous Lucille? » demanda-t-elle à la première personne du cercle. L'objet indiqué, elle fit de suite la stance, par-

courut tout le cercle en moins d'un quart d'heure, improvisa vingt stances, nombre égal à celui des personnes ; et, malgré les bizarres parallèles qui lui furent imposés, elle n'hésita pas un instant, rencontra des idées heureuses, et saisit plusieurs rapprochemens ingénieux. Cette facilité me parut un véritable phénomène, d'autant plus surprenant que l'inspirée ne put faire usage du charlatanisme que j'avais remarqué chez les improvisateurs.

La langue italienne a un grand charme dans la bouche des femmes : c'est comme l'écho de la belle et harmonieuse nature qui leur a donné naissance. Leur flexible intonation est purgée de cette redondance et de cette monotonie syllabiques qui affadissent souvent le parler des hommes ; elles savent imiter les vibrations prolongées des harpes éoliennes ; cette demi-teinte de sons qui repose si agréablement l'oreille, et que l'*e* muet a rendue l'apanage de la langue française. Dans les rangs les plus infimes de la population, le langage est si pur, que, sous ce rapport, il n'y a pas de populace à Rome.

Presque toutes les femmes de la bonne compagnie entendent le latin et parlent le français avec facilité. Les idiomes septentrionaux, encombrés d'amas de consonnes, offensent la délicatesse de leur oreille euphonique. Les sifflemens de la langue anglaise semblent agacer leurs nerfs : de là l'espèce d'antipathie qu'on remar-

que chez elles pour les habitans des rives de la Tamise. Est-ce pour faire ressortir les contrastes existans entre ces deux peuples que madame de Staël impose à son héroïne un amant britannique ? Celui-ci voit l'univers dans sa patrie : celle-là voit sa patrie comme un point dans l'univers. La pensée de la première bondit dans l'espace : la pensée du second ne sort point de l'ornière de l'éducation native et des préjugés nationaux. L'Anglais raisonne sur les émotions, pendant que l'Italienne en éprouve mille; Oswald sent avec la tête, Corinne juge avec le cœur. L'esprit parlementaire, irrésolu, flegmatique de l'un relève d'abord l'éclat de l'imagination passionnée de l'autre ; mais peu à peu il la glace, comme la neige, en tombant sur une fleur, la flétrit et la courbe sous le poids des frimats.

En dernière analyse, cette production, malgré sa métaphysique amoureuse, sa théologie sentimentale, malgré les taches, les imperfections, les défauts qui la déparent, est bien supérieure à tous les poëmes en prose, et demeure l'ouvrage le plus distingué que nous ayons sur l'Italie ; parce qu'il abonde en pensées, et que l'auteur a souvent trempé ses pinceaux dans les couleurs locales. Dans la soirée littéraire dont je parle, on en fit les plus grands éloges. Cette soirée se termina par une improvisation de vers latins composés par un jeune homme avec assez de facilité, mais où je n'aperçus rien de saillant.

Tout l'honneur de la séance appartint aux femmes. Non seulement la nature les a mieux traitées que les hommes sous le rapport physique, il y a encore dans leur intelligence quelque chose de plus fini, de plus ingénieux, de plus élevé ; elles ont la répartie plus vive, plus incisive. Avec des études sérieuses, et moins d'offrandes à la déesse mère de leurs aïeux, elles apprendraient à penser : cette faculté, captive chez elle, et asservie à tant de préjugés, deviendrait libre et indépendante.

Qu'ils reconnaissent ou non la supériorité du beau sexe, les Romains n'usent pas même envers lui des premiers élémens de la galanterie. Peut-être aussi les ignorent-ils. Leurs empressemens sont gauches, leurs égards importuns, leurs soins fatigans. Ils sont punis de ne pas savoir sacrifier aux grâces : les grâces les abandonnent dans les salons, au barreau, à l'église, au théâtre. On sent tout ce qui manque à leurs entretiens de société ; on ignore ce qui s'y trouve. Pour leur genre d'esprit, je dirai mieux ce qu'il n'est pas, que ce qu'il est : il n'a aucun rapport avec l'esprit français ; il ne connaît pas l'art des demi-mots, des réticences, des allusions, et de toutes ces adresses du langage, par lesquelles un homme supérieur, évitant de semer ses pensées dans des terrains stériles, n'est entendu que de ceux qui lui ressemblent.

Le Romain, pour l'objet le plus mince, prodi-

gue les exclamations, adjure les Dieux de l'ancienne et de la nouvelle Rome : *Per Dio santo! Cospetto di Bacco!* Il commence ses discours par la précaution oratoire *sono sincero*, *le dirò la verità schietta ;* et il n'en est, pour cela, ni plus vrai, ni plus sincère.

Ce qui prouve, jusqu'à l'évidence, l'absence de capacité des Italiens en littérature, c'est qu'ils apprécient fort peu nos chefs-d'œuvre dramatiques et classiques du siècle de Louis XIV; ils ne les comprennent pas. Ils trouvent Racine ridiculement sensé, vrai et naturel ; leur mémoire n'en possède pas dix vers, Molière n'est, pour eux, qu'un tissu d'énigmes. Cela se conçoit : la comédie est le miroir de la société, et ils n'ont pas de société. On ne peut avancer qu'ils ne possèdent pas assez bien le français pour être initiés à notre littérature ; l'assertion serait fausse : les langues française et italienne sont les deux sœurs jumelles du latin ; les Italiens savent mieux notre langue que nous la leur. Cependant nous avons lu cent fois leurs bons auteurs ; nous les portons aux nues ; nous les apprenons par cœur. Quels éloges Voltaire n'a-t-il pas prodigués au Dante, à l'Arioste, au Tasse ! Ces poëtes ont-ils jamais été mieux loués de leurs compatriotes ? Nous avons prouvé aux Italiens, en mille occasions, que nous comprenions les beautés de leur littérature, et que nous savions l'admirer. Eux,

bien loin d'avoir fait leurs preuves à notre égard, ont toujours lancé sur nos chefs-d'œuvre des critiques lourdes comme le pavé de l'ours de la fable, mais qui n'ont rien écrasé que leur jugement. Ecoutez Alfieri parlant de Racine : il le considère comme un pauvre poëte, sans verve, sans énergie, comme le dernier des auteurs tragiques. Pauvre Alfieri! cela prouve que tu ne sentais pas Racine, et tes œuvres dramatiques ne l'attestent que trop!

On devine aisément qu'à l'exception de l'Opéra, tous les spectacles de Rome sont pitoyables. La tragédie n'est qu'un amas informe de récits, de sentences ampoulées, exprimées en vers de même nature. Tout cela est débité par l'acteur avec un ton emphatique où il y a plus de mélopée que dans le récitatif de nos opéras français. Il est inutile de dire que toutes les règles du théâtre grec, de la poétique d'Aristote et du bon sens, sont méconnues. On insulte, puis on frappe, puis on tue le héros : à peine immolé, il se relève avec le poignard dans le côté, pour annoncer, toujours sur le ton déclamatoire, le titre de la pièce du lendemain.

La comédie n'a de comique que les prétentions de ceux qui honorent de ce nom la composition la plus insipide, la plus plate de style et de pensées, sans caractères, sans vérité, sans peinture de mœurs, et où on ne trouve qu'un im-

broglio sans intrigue, des plaisanteries sans esprit, et beaucoup d'amour en *concetti*.

L'état de la littérature dramatique des Italiens met en relief cette vérité, qu'il en est de la raison comme de l'honneur :

On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

LES CENDRES.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secus ac bonis,
Ab insolenti temperatam
Lætitia, moriture Delli.

HORAT.

Que le sort inconstant te frappe ou te caresse,
Conserve une âme à l'abri du remord,
A l'abri des accès d'une folle allégresse:
Dellus, c'est un conseil que te donne la mort.

Je me rendis de très-bonne heure dans la chapelle du Saint-Père, pour être bien placé; mais le *maestro di camera* m'avait prévenu, et je fus tout étonné d'entendre articuler mon nom par l'huissier, qui me dit qu'il avait ordre de me placer dans l'enceinte réservée aux prélats. Me voilà donc me prélassant en attendant que la cérémonie commence. J'aurais eu le temps de faire un cours de patience, si le hasard ne m'avait placé auprès d'un homme dont la figure ne me parut pas européenne. Je lui adressai la parole en italien; il me répondit qu'il savait très-peu d'italien, et qu'il arrivait du Japon, sa patrie. Être placé auprès d'un Japonais, dans la chapelle du Pape, me parut une bonne fortune; mais comment nous entendre ? Il ne sait pas l'italien, je sais bien moins le japonais. Il faisait de son côté les mêmes réflexions; mais tout-à-coup il ajoute qu'il sait le français; je lui

prends la main avec vivacité, en lui disant : « Monsieur, nous sommes compatriotes, car le langage unit plus les hommes que le lieu de leur naissance. » Prévenant alors ma curiosité, il m'apprend qu'un vieux jésuite, qui faisait partie des missions catholiques, si mal reçues au Japon, s'était réfugié dans sa famille, à laquelle il enseigna le français avec tant de succès que cette langue devint héréditaire dans sa maison; que le vieux jésuite avait fait sa mère chrétienne à l'insçu de son père, et que celle-là avait inculqué ses principes à son fils; qu'enfin il s'était rendu à Rome pour connaître cette religion dont il n'avait qu'une idée confuse, la puiser à sa source, éclaircir ses doutes et faire usage de son entendement et de sa raison. — Voilà, lui dis-je tout bas, de bien mauvaises dispositions. Et comment n'avez-vous pas été arrêté par ce proverbe : *Qui voit Rome perd la foi.* Je me disposais à le catéchiser, lorsque les cardinaux arrivèrent et prirent place dans l'enceinte qui leur est exclusivement réservée, y compris les hommes qui portent leurs queues. Le Pape paraît alors et s'assied sur son trône; à ses côtés sont deux cardinaux pour l'assister; le sénateur de Rome est placé debout, un peu en arrière ; et quelque temps que dure la cérémonie, il reste toujours immobile et sur ses jambes. Autrefois les sénateurs avaient des chaises curules : celui-ci n'a pas même un tabouret. Mon

Japonais était tout stupéfait, et à la vue des costumes bizarres des prélats, des cardinaux et des moines de toute espèce, à la vue des caudataires qui tantôt déployaient les queues des Eminences, et tantôt les tordaient comme des blanchisseuses tordent le linge, il me demanda si c'était encore le carnaval. Les cardinaux défilent un à un et sortent de la chapelle; bientôt ils reviennent vêtus en évêques, avec des mitres d'argent. Ils se saluent entre eux, se retournent, se saluent encore, s'imposent les mains sur les épaules, s'inclinent devant le Saint-Père, ôtent leurs mitres, les remettent, puis ôtent leurs calottes, puis exécutent des évolutions religieuses plus compliquées que les évolutions militaires. Le Japonais m'interrogeant: — C'est ainsi, lui dis-je, que le haut clergé honore la divinité. — Je croyais qu'il fallait se recueillir, pour pénétrer son âme de reconnaissance envers le Créateur. — Oui, cela est bon pour la troupe menue; mais l'aristocratie ecclésiastique a ses priviléges et en use. — Il me semble que l'attention qu'il faut avoir pour exécuter avec ensemble et régularité tous ces mouvemens physiques doit distraire le sentiment moral. — Le sentiment moral n'a rien à faire ici. — Ah! je comprends maintenant: c'est le Pape qu'on adore; et comme il ne peut entendre le langage intérieur du cœur, on lui paie un tribut de gestes en échange. Comme le Japonais disait

ces mots, des moines noirs comme des corbeaux, d'autres blancs et noirs comme des pies, s'inclinent profondément et baisent le pied du souverain pontife ; et mon Japonais, triomphant comme OEdipe après avoir deviné l'énigme, répète : « C'est le Pape qu'on adore ! » L'office commence ; un concert de voix neutres se fait entendre. J'eus beaucoup de peine à expliquer au Japonais pourquoi ces sons étaient si flûtés. — Il est impossible, me répond-il, qu'on fasse chanter les louanges du créateur des hommes par des individus qui ne sont plus hommes : ce ne peut donc être que le Pape qu'on adore. Alors les cardinaux viennent, avec des génuflexions réitérées, encenser à plusieurs reprises le Saint-Père, qui reçoit cette fumée sans sourciller, avec des airs qui tranchent de la Divinité. L'insulaire asiatique me jette un coup d'œil énergique qui signifie : C'est le Pape qu'on adore. — Attendons la fin ; ne précipitez pas votre jugement. Mais voilà les cardinaux qui vont recevoir les cendres de la main du Pape ; écoutez ce qu'il leur dit : *Souvenez-vous que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière.* — C'est une leçon inutile, reprit mon insulaire, puisque le Saint-Père les traite comme de la poussière, et imprime la poussière de ses pieds sur leurs fronts. — Considérez maintenant ce cardinal qui à son tour frotte de poussière le front du Souverain Pontife, en lui adressant le

même *memento :* ditez-vous encore que c'est le Pape qu'on adore ? Le Japonais parut atterré d'étonnement ; il garda quelque temps le silence. — J'aurais parié, dit-il enfin, que c'était le Pape qu'on adorait : je vois maintenant qu'on n'a rien adoré ; ce qui est peut-être encore pis. Eh quoi ! le Pape reconnaît qu'il est poussière, et il fait baiser la poussière de son pied formé de poussière ! C'est un mélange inconcevable d'orgueil et d'humilité, d'insulte et de dérision. — Vous raisonnez comme un Japonais. C'est comme représentant de Dieu, qui l'a investi de l'*alter ego*, que le Pape se fait baiser la mule ; il renvoie ces hommages à la divinité, et c'est comme homme qu'il reçoit les cendres. Y êtes-vous maintenant ? — Je n'y suis pas du tout. D'abord je ne conçois pas que les hommes aient besoin de l'intermédiaire d'un homme pour s'humilier devant Dieu ; ensuite, en admettant cette diplomatie céleste qui a sur terre des ambassadeurs et des chargés d'affaires, il me paraît déraisonnable que, dans la même séance, et avec les mêmes habits, une créature soit à la fois représentant de l'essence divine et de la poussière humaine. Il me semble qu'il faudrait au moins changer de costume, comme, dans une comédie d'un de vos grands philosophes, appelé Molière, maître Jacques en change, pour être tantôt cuisinier et tantôt cocher. — Ces raisons peuvent être bonnes au Japon, mais elles n'ont

pas cours à Rome. — Tant pis, car la raison est une monnaie universelle. Et que direz-vous pour justifier cette singulière musique que nous avons entendue? Pourquoi faire chanter des hymnes saints à des êtres ainsi mutilés? Et pourquoi permettre une aussi exécrable opération? — Il y a une loi qui le défend positivement. — Comment le Pape reçoit-il dans sa chapelle ceux sur qui on a violé cette loi? — Le Pape a ses raisons dont il ne doit compte qu'à Dieu. Il a fait une loi, et si on ne l'exécute pas, elle n'en existe pas moins. Le Souverain Pontife est aimé de tous ses sujets, il ne désire que la justice et le bonheur de tous; mais son ministre contrecarre souvent ses volontés. — Dans ce cas, reprit le Japonais, avec un sourire moqueur, il y a un remède tout simple : c'est que le ministre soit Pape, et le Pape ministre. — Pourquoi les cardinaux ont-ils choisi la couleur rouge pour s'en habiller de la tête aux pieds? — C'est dans l'intention de se rappeler qu'ils doivent être toujours prêts à verser leur sang pour la religion romaine. — Si j'en jugeais par leurs actes, je pourrais donner une autre interprétation à leur couleur, car je ne sache pas qu'ils aient jamais versé leur sang, mais bien celui des peuples : témoin le cardinal Granvelle, qui fit égorger, par le glaive de la religion, plus de quarante mille Flamands, et le cardinal de Lorraine, et tant d'autres dont la liste serait trop longue. Pour-

quoi le Pape porte-t-il un chapeau rouge dont la forme est toute semblable à celle des chapeaux des jésuites ? Est-ce pour dédommager cette société de n'avoir jamais fourni de Pape à l'Eglise, par l'espérance que cela viendra ? Il paraît que Sa Sainteté à une grande affection pour les jésuites. — Il n'a pas tort : ce sont ses troupes legères qui combattent à la manière des Scythes. — Comment se fait-il qu'un Pape infaillible rétablisse un ordre qu'un autre Pape infaillible a aboli ? — Tout cela s'explique ; mais je vous avertis en ami, si vous voulez revoir le Japon, d'être circonspect à Rome, et de ne pas tant vous inquiéter des *pourquoi* et des *comment* : l'arbre de la science porte des fruits indigestes.

BRIGANDS.

Des voleurs! Eh! voit-on d'autres gens dans le monde? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui : c'est un sentiment général ; la manière seule est différente. Les conquérans s'emparent des Etats de leurs voisins ; les personnes de qualité empruntent et ne rendent point ; les banquiers, trésoriers, agens de change, commis, tous les marchands, tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, on n'ignore pas ce qu'ils savent faire.

LESAGE, *Gil Blas.*

Ne doit-il pas exister entre les peuples et ceux qui les gouvernent un contrat synallagmatique en vertu duquel les uns paient pour être protégés par les autres ? Le bon sens et la justice répondent affirmativement ; mais comme tout se perfectionne au delà des monts, le gouvernement pontifical trouve tout simple de lever de forts impôts sur les régnicoles, et de n'accorder aucune garantie ni aux fortunes ni aux personnes. Qu'on ouvre les Codes civil et criminel : on est frappé de la confusion, de l'absurdité, de l'impudeur, qui règnent dans ces œuvres d'iniquité législative. Le pouvoir judiciaire, dans les entraves d'une perpétuelle dépendance, s'engloutit dans le pouvoir exécutif, comme les fleuves dans l'Océan : ce qui rend le gouverne-

ment juge absolu entre les parties, quand il n'est pas lui-même juge et partie. Les lois, les institutions les plus bizarres, sortent brusquement du cerveau du Pape par un mouvement spontané (*motû proprio*), et sans autre élaboration, elles sont de suite exécutables. Sa Sainteté n'est pas vainement couronnée d'un triple diadème. Le premier signifie : *l'Etat, c'est moi;* le second, *la Religion, c'est moi;* le troisième, *la suprématie sur tous les Etats, c'est moi.*

Mais c'est peu pour les sujets du Saint-Père d'être dépouillés de tous leurs droits civils et politiques, et livrés à la merci de l'arbitraire le plus divin ; il faut encore qu'ils soient dépouillés, rançonnés, égorgés par les brigands dont sont infestés les domaines de l'Eglise. Les détails monstrueux que j'ai recueillis repousseront peut-être la croyance de ceux qui n'ont pas vu de leurs yeux cet excès de barbarie.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable :

maxime applicable surtout aux énormes abus, aux vices du gouvernement théocratique. Mais j'en appelle à tous les voyageurs qui arrivent du pays des indulgences ; tous déposeront de la vérité de mes assertions : ils diront tous que le gouvernement, par sa conduite pusillanime et sa lâche condescendance envers les assassins, par les absolutions, les récompenses, les pensions, les emplois dont il les gratifie, se

rend, pour ainsi dire, leur complice. Que ferait-il de plus s'il voulait les encourager ?

Ce serait une tâche interminable si j'entreprenais de compter tous les bandits qui, sous le pontificat de Pie VII, se sont rendus célèbres par les pillages et les meurtres : je me contenterai de citer les actions mémorables de ceux dont l'histoire se lie à l'histoire moderne de la Jérusalem d'Europe.

Donnons d'abord une idée de ces brigands. Ils ne ressemblent pas au vulgaire des voleurs : à Rome, tout prend un caractère grandiose. Ce n'est pas le besoin qui jette ces hommes extraordinaires dans la carrière du brigandage : c'est une vocation bien déterminée. Pour éprouver cette vocation, ils soumettent à des épreuves sévères ceux qui aspirent à être agrégés à leur compagnie. Presque tous possèdent une maison, un petit champ, du bétail et une femme légitime; ils obéissent à un chef qui exerce sur eux la dictature : eux aussi sentent tous les avantages du pouvoir absolu.

Ils sont vêtus d'une manière uniforme : pantalon bleu; gilet de même couleur, orné de deux rangs de boutons d'argent; chemise ouverte, au col rabattu; chapeau de forme élevée, avec des cordons rouges et blancs; brodequins bien adhérens; large ceinture, fixée par des agrafes d'argent; une giberne; un baudrier, auquel pendent un cimeterre et une fourchette, une

cuillère et un poignard. A leur cou est un ruban rouge qui soutient et laisse descendre sur leur poitrine un cœur d'argent contenant des reliques et offrant à l'extérieur l'image en relief de la Vierge et de l'enfant Jésus. Tel est le costume martial et religieux de ces brigands qui, asservis à une discipline sévère, ne marchent que par bandes de trente, cinquante et cent hommes.

Affronter tous les périls, supporter toutes les privations, endurer toutes les fatigues, faire un exercice continuel, telle est leur vie. La rapidité de leur course méprise les distances : ils gravissent les monts les plus escarpés, y prennent leurs repas, et dorment sur la pointe des rochers, sans autre lit que leur manteau, sans autre abri que la voûte du ciel. Du haut de ces citadelles de la nature, ces hommes de proie s'élancent dans la plaine sur leurs victimes, les emportent dans leurs repaires, et les massacrent, si elles ne peuvent payer une forte rançon.

Le chef appelé *Diecinove*, parce qu'il lui manquait un orteil, est un des bandits qui, sous le règne de Pie VII, se sont signalés par les plus monstrueux excès. Ce tigre était encore plus altéré de sang que d'or; il torturait ses victimes long-temps avant de les tuer. Il fit souffrir d'épouvantables supplices à l'archiprêtre *Bassiano*, sous le simple prétexte que cet ecclésiastique avait mal parlé de lui; il coupa les ma-

melles à sa femme, pour se venger d'une infidélité prétendue. Dans les environs de Rome, il n'y avait pas d'endroit où il n'eût promené la terreur et le carnage. Ce monstre, dont la rage sanguinaire était plutôt fatiguée qu'assouvie, proposa un armistice au gouvernement pontifical, qui y consentit avec empressement.

Dès que lui et ses compagnons eurent reçu du Saint-Père leur grâce comme bandits, et leur absolution comme chrétiens, couverts du bouclier de l'impunité, ils se mirent à parcourir les campagnes désolées, humides encore du sang qu'ils avaient versé ; ils osaient se présenter aux pères et mères dont ils avaient égorgé les enfans, en leur demandant leur amitié ; ils s'asseyaient sans façon à leur table, pour prendre part au repas de famille ; ils poussaient leur insolente cruauté jusqu'à étaler aux regards des pâles convives leurs couteaux homicides sur lesquels on voyait les traces du crime ; ils employaient ces instrumens de mort à couper le pain et les viandes. En se retirant, ils demandaient de l'argent en récompense des *égards* dont ils avaient usé envers la famille lorsqu'ils exerçaient leur profession de voleurs : personne n'était assez hardi pour se refuser à cette sommation. De cette manière ils volaient sans courir le plus petit danger, et pour ainsi dire sous l'égide du gouvernement qui, bien informé de leur conduite, accordait tous les jours la même

amnistie et les mêmes priviléges aux autres bandes d'assassins.

La horde commandée par Corampono, après avoir rivalisé de cruautés avec celle de Diecinove, avait obtenu les mêmes immunités.

Mais la troupe dont le quartier-général se tenait dans les environs de Sonnino répandait une épouvante plus terrible encore. Les chefs Masocco et Garbarone avaient déployé dans l'invention des crimes un infernal génie. Leurs noms seuls faisaient tressaillir de terreur le pays qui s'étend de Fondi jusqu'à Rome. Lors de mon arrivée dans cette ville, tout retentissait du bruit de leurs féroces exploits. Le gouvernement pontifical, qui, dans les cas urgens, ne prend que des demi-mesures et ne forme que des plans mal combinés, n'ayant pu réussir à capturer ces scélérats, ne rougit pas de traiter avec eux de puissance à puissance. Le cardinal secrétaire d'Etat leur fut député. Il eut, près de Terracine, une entrevue avec le chef Masocco et ses principaux lieutenans. Ceux-ci, après avoir mis en avant les prétentions les plus exagérées, voulurent bien se contenter de pensions et d'emplois lucratifs promis par le cardinal. Mais Garbaroñe, l'autre chef, ne trouvant pas ces conditions assez avantageuses, redoubla ses déprédations, et se livra à toute l'impétuosité de son naturel féroce. Nouvelles députations de la cour romaine, offres plus séduisantes pour l'engager

à accepter sa grâce et la rémission de tous ses crimes. Masocco, opposant une oreille sourde et orgueilleuse aux promesses du Saint-Père, reçut toutes ces avances avec dédain, n'y répondit que par de nouvelles fureurs, et en faisant pousser à la population des campagnes de nouveaux cris de douleur et de détresse.

Enfin, le recteur du séminaire de Terracine, homme recommandable par ses vertus et sa piété, s'arme d'un grand crucifix, se met à la recherche de ces brigands, et, après avoir erré plusieurs jours dans les montagnes, il parvient jusqu'à eux. « Ayez pitié de vos concitoyens, « leur dit-il; ne faites pas le mal pour le mal. « Que désirez-vous? Un pardon général? des « pensions? des emplois lucratifs? Non seule- « ment le gouvernement vous accorde tout cela, « mais il s'engage encore à révoquer le décret « contre Sonnino, à rebâtir vos maisons rasées « en vertu de ce décret, à mettre en liberté tous « vos compagnons faits prisonniers, et à leur « assurer, ainsi qu'à vous, une existence exempte « de tous besoins. » Son éloquence et surtout ses offres persuadent les bandits; mais le bon missionnaire, non content de ce premier succès, en ambitionne un plus grand encore : il prétend les convertir; et, pour en faire autant de saints larrons, il les conduit dans son collége, où étaient élevés les enfans des familles les plus riches des environs. D'abord les bandits se mon-

trent très-zélés pour tous les exercices pieux, le jeûne, la prière, etc. Leurs airs pénitens attendrissaient le bon recteur, qui ne pouvait suffire à les confesser, à les communier. Jamais scélérats ne ressemblèrent plus à des hommes religieux : on eût dit, à les voir, qu'il n'y a qu'un pas du crime à la dévotion.

Mais la scène changea tout à coup. Parfaitement informés des détails relatifs aux ressources et à la fortune des familles dont les enfans vivaient avec eux, les voleurs les enlevèrent tous dans une nuit et les transportèrent dans les montagnes. Le recteur était absent : qu'on juge de son douloureux étonnement en trouvant son séminaire vide ! Il s'aperçut, mais trop tard, qu'il avait introduit les loups dans la bergerie.

La veille du jour où cette catastrophe eut lieu à Terracine, je m'arrêtai quelques heures dans cette ville. Arrivé à Velletri, je pris la diligence pour Rome. Je liai conversation avec un Romain, M. Fasani, âgé d'environ soixante ans, d'une figure ouverte et avenante. S'apercevant que je l'écoutais avec intérêt, il me traça d'abord l'esquisse rapide des quatre saisons de sa vie : la dernière, disait-il, l'emportait sur les autres par les jouissances vraies et profondes qu'elle lui faisait goûter. Alors il se complut dans la peinture de son bonheur domestique. Sa pensée revenait souvent sur son fils, âgé de douze ans, objet de ses plus tendres affec-

tions, et qui était élevé dans le collége de Terracine.

Arrivés à Rome, nous logeâmes, M. Fasani et moi, dans la même auberge. Il entre le lendemain matin dans ma chambre, tout pâle, les yeux en pleurs, le visage décomposé. « Que le « cœur de l'homme est aveugle! s'écria-t-il. « Hier, j'étais dans l'abîme du malheur quand « je vous faisais le tableau de ma félicité. Infortuné père! j'étais loin de soupçonner, en « vous parlant de mon fils, qu'il m'était enlevé « par une horde d'assassins! » Je m'efforçai de le consoler. « Il est impossible, lui dis-je, que « le gouvernement qui a établi lui-même le séminaire de Terracine, où votre fils était élevé, « ne prenne pas toutes les mesures, ne fasse « pas tous les sacrifices pour le délivrer. — « Vous ne connaissez pas Rome, me répondit-« il : nous ne sommes plus au temps des Français; les institutions protectrices pour les bons, « sévères et coërcitives pour les méchans, ont « disparu avec eux. » Comme il parlait, on lui apporte une lettre : il tressaille en reconnaissant l'écriture de son fils. — « Mon cher père, ne « soyez pas inquiet : je me porte bien. Je suis « avec de braves gens qui sont pleins de soins « et d'attentions pour moi; mais, si vous ne « m'envoyez promptement deux mille écus, ils « me tueront. »

Des lettres de même nature, écrites sous la

dictée du poignard, étaient adressées aux autres pères par leurs enfans. « Il faut, dis-je à M. Fasani, porter la lettre de votre fils au secrétaire « d'Etat, et il s'empressera de vous donner.....
« — Les cardinaux ne donnent que des prières, « s'écria-t-il : ils n'ont pas trop d'argent pour « l'entretien de leurs maîtresses et de leurs « .... Mon fils serait mis à mort avant que « je parvinsse à faire lire sa lettre au secrétaire « d'Etat. C'est sur moi seul qu'il faut que je « compte. »

Sur-le-champ il s'empressa de réunir le plus d'argent qu'il put, l'envoya de suite aux brigands, avec promesse de compléter les mille écus qui lui étaient demandés. Les autres pères suivirent cet exemple.

Les brigands avaient relâché successivement la plupart de leurs prisonniers. Il ne restait plus entre leurs mains que trois enfans de douze, treize et quatorze ans : de ce nombre était le jeune Fasani.

Déjà circulaient dans Rome les bruits les plus sinistres : on disait que ces infortunés seraient massacrés, quoiqu'on eût payé leur rançon, attendu que, des trois, deux appartenaient à des parens exerçant des fonctions de juges, et que le père du troisième, M. Fasani, avait été maire. Qu'on se figure, s'il est possible, les tourmens de l'anxiété qui dévoraient celui-ci : à chaque instant il s'attendait à apprendre la fatale nou-

velle. Huit jours, huit années, le virent dans cet horrible état. Enfin son fils lui fut rendu. Il m'avait promis de le conduire chez moi aussitôt son arrivée : il me tint parole. Je ne pus retenir mes larmes en embrassant cet enfant.

Le calme de son intéressante physionomie où régnaient la résignation et la rêverie, n'était troublé que par quelques contractions nerveuses ; ses paroles n'étaient pas celles de son âge : il semblait que son terrible apprentissage du malheur eût déjà vieilli sa pensée. Voici à peu près son récit :

« Nos ravisseurs, après nous avoir enlevés du « séminaire, ne trouvant pas que notre marche « fût assez rapide, nous chargèrent sur leurs « épaules, et ce ne fut qu'après avoir gagné les « montagnes qu'ils firent leur première halte. « Chemin faisant, ayant rencontré des ber« gers, ils leur ordonnèrent d'apporter deux « moutons gras. Les bergers arrivés au lieu « désigné, les brigands tuèrent eux-mêmes les « moutons, et les firent cuire à un grand feu. « Après le repas, auquel nous participâmes, ils « récitèrent une courte prière dans laquelle ils « rendaient grâces à saint Antoine de les avoir « secondés dans leurs projets. L'un d'eux alors « lut un livre où, entre autres histoires, était « celle d'un aventurier appelé *Ricardo.* Les « grandes entreprises de cet homme extraordi« naire excitaient leurs transports d'admiration.

« Bientôt, des sentinelles étant placées à di-
« verses distances, chaque brigand enveloppa
« l'un de nous dans son manteau. Enfin, après
« avoir tous embrassé l'image de la Vierge qu'ils
« portent toujours sur eux, ils se couchèrent et
« s'endormirent.

« Le lendemain, dès la pointe du jour, nous
« partîmes, et allâmes asseoir notre camp sur une
« montagne entrecoupée de ravins, et presque
« inaccessible. Jamais nous ne séjournions plus
« de quatre à cinq heures dans le même lieu.
« Déjà j'avais vu mettre en liberté douze de mes
« compagnons, et mon tour n'arrivait pas. Nous
« n'étions plus que trois prisonniers : une même
« corde nous attachait les uns aux autres par les
« bras. Je commençais à faire les plus tristes
« réflexions en voyant nos gardiens se parler
« avec mystère. L'un d'eux, qui était le second
« chef de la bande, remarquant mon air in-
« quiet : *Fasani*, me dit-il, *rassure-toi ; on*
« *s'occupe de finir votre captivité : en atten-*
« *dant, fais-nous un sermon sur la mort.* J'o-
« béis de mon mieux : je ne me doutais guère
« que je prononçais l'oraison funèbre de mes
« compagnons et la mienne. Quand j'eus fini,
« le brigand nous entraîna tous les trois à l'é-
« cart, parmi un groupe de rochers pendans
« sur un précipice : il tire son poignard, l'en-
« fonce dans le sein de mes deux compagnons.
« La corde qui nous attachait tous les trois

« m'entraîne dans leur chute, je tombe baigné « dans leur sang. Me jeter aux pieds de l'assas- « sin, implorer sa pitié, demander avec des « cris perçans la vie, au nom de saint Antoine, « tout cela fut plus prompt que l'éclair : le poi- « gnard s'arrête incertain. *Ne frappe pas*, s'é- « crie le chef, *cela nous porterait malheur : il « vient d'invoquer saint Antoine; il est le der- « nier : Facciamo un quadro a S. Antonio.* « On me délie alors; le chef me parle avec dou- « ceur, me donne une bague et ce sauf-conduit. »

L'enfant me le montra; il était conçu en ces termes :

« *Si ordina a qualunque comitiva di non « toccare Casata Fasani. Etriade, virtù e « fedeltà.*

« Antonio Mattei,
« ed Alessandro Massaroni. »

La vertu! la fidélité! Quelles paroles! et dans quelles bouches! Que le jeune Fasani, pour fléchir ses bourreaux, eût employé tout simplement le nom de Dieu, il eût été égorgé : il leur demanda la vie au nom de saint Antoine, et fut sauvé. C'est peut-être la première fois que la superstition a préservé quelqu'un de la mort.

Qu'on n'aille pas s'imaginer que l'existence des bandits des Etats ecclésiastiques soit un mal irrémédiable, un inconvénient inhérent aux localités : ce serait une très-grande erreur; et la

preuve que la responsabilité de ce terrible fléau doit peser sur le gouvernement, c'est que les hommes à caractère qui ont tenu les rênes de l'État surent bien le réprimer.

Nicolas Rienzi, qui, en 1337, se rendit maître de Rome, revêtu du titre de tribun, la gouverna despotiquement ; mais, ayant institué une police vigilante et sévère, il purgea tout le pays des brigands qui l'infestaient. Après le tribun Rienzi, Sixte-Quint, déployant la même énergie, fit respecter ses lois : il ne souffrit pas que d'autres que lui disposassent de la vie et de la fortune de ses sujets. Les bandits, n'obtenant que le gibet, se dégoûtèrent de leur métier, et disparurent. Ils revinrent à la fin de son règne ; et depuis, aucun pape ne les réprima.

Enfin, sous le règne de Napoléon, les Français, par des mesures sages et vigoureuses, continrent ces bandes d'assassins ; et, pendant le peu de temps que dura leur administration, ils firent jouir les Romains d'une sécurité qui leur était inconnue depuis plusieurs siècles.

En 1814, le pontife Pie VII, ayant été réintégré dans ses droits, préluda à l'exercice de son autorité en accordant à diverses hordes de bandits un pardon absolu. La compagnie de Roccagorga fut de ce nombre. Je ne veux pas fatiguer le lecteur par le récit des méfaits et des cruautés auxquels se sont livrés ces monstres : pour compter tous les crimes tolérés, encouragés,

commis par les gouvernemens théocratiques, il faudrait écrire un ouvrage aussi volumineux que *l'Encyclopédie*, et tremper toujours sa plume dans le sang.

Mais, afin d'achever l'esquisse que je viens de tracer de la vie et des mœurs des industrieux sujets du Saint-Père, qui cueillent des lauriers sur les grands chemins, je ne puis me dispenser de parler du brigand Barbone. Né à Velletri, il fit, dès l'âge le plus tendre, l'apprentissage de son affreux métier. Sa mère, appelée Rinalda, fut elle-même son institutrice : jamais Lacédémonienne n'instruisit aussi énergiquement ses enfans à défendre leur patrie, que Rinalda ne forma le sien pour la désolation de son pays. Cette femme était mue par la double impulsion de l'instinct du brigandage et d'un besoin immodéré de vengeance. Elle avait eu une liaison intime avec un certain Peronti qui, par spéculation, était passé de l'état de prêtre à celui de brigand. Dès qu'il eut, après quelques coups d'éclat, obtenu une récompense lucrative du gouvernement, il repassa de l'état de brigand à celui de prêtre. La mère de Barbone, à laquelle Peronti avait inspiré une violente passion, furieuse de se voir trahie et dans sa profession et dans son amour, était doublement altérée du sang de son perfide. Telle qu'une lionne dont la mémoire est dans ses blessures instruit ses lionceaux à rugir à l'aspect du chasseur, ainsi

Rinalda excitait la fureur de son fils Barbone à la vue de la cité qui renfermait Perontr. Elle se proposait, dit-on, d'aller l'assassiner au pied des autels, aussitôt que Barbone serait en âge de la seconder. Ce projet, elle l'eût exécuté ; mais Peronti mourut de mort naturelle, et Rinalda, désespérée de n'avoir pu rassasier sa vengeance, le suivit aux enfers, après avoir semé dans l'âme de son fils des germes de scélératesse qui se développèrent avec rapidité.

Barbone, avec une troupe bien aguerrie, après avoir dévalisé ou rançonné les voyageurs, voltigeait comme un oiseau de carnage autour des sommets déserts qui dominent Tivoli, Palestrine, Poli; il affectionnait surtout Guadagnolo et les hauteurs circonvoisines : il semblait que son audace se nourrît et s'accrût des souvenirs de Spartacus qui se réfugia dans les montagnes, et de Marco-Sciarra dont elles furent le repaire; Marco-Sciarra, moins fameux encore par ses vastes déprédations que par sa conduite envers le Tasse. Le génie du poëte amollit le cœur féroce du brigand, qui, sans exiger aucune rançon, lui accorda la vie, ainsi qu'à tous ses compagnons. Ainsi se réalisa la fiction allégorique d'Orphée dont la voix adoucissait les tigres des déserts.

Les bandits actuels seraient probablement susceptibles d'un pareil trait de courtoisie. On a vu dans l'aventure du jeune Fasani que leur passe-

temps consiste dans la lecture de livres de chevalerie qui chantent l'*Audaci imprese :* s'ils se complaisent dans le récit des hauts faits des Godefroy, des Roland, c'est qu'ils n'y voient peut-être que le grandiose du brigandage.

Pour Barbone, on ne peut lui faire honneur, dans l'exercice de ses fonctions, d'aucun acte de générosité : il mettait, au contraire, une espèce de raffinement à sa perversité; il assaisonnait le crime. Un malheureux Anglais, accompagné de sa femme et de sa sœur, étant tombé entre ses mains, il s'adjugea d'abord, en vertu des règlemens, la plus jolie des deux; l'autre fut tirée au sort par sa bande. Pour éviter le dernier outrage, ces dames eurent recours à tout ce qui peut attendrir les cœurs les plus féroces, larmes, supplications, promesses de sommes considérables. Leur physionomie où se peignait une âme brisée par la douleur, bien loin d'attendrir ces ravisseurs farouches, semblait redoubler leurs désirs effrénés; et, sous les yeux mêmes de l'Anglais, Barbone, comme un autre Ajax, fit subir à sa victime le sort de Cassandre.

Enfin ce brigand, après avoir parcouru le cercle de tous les crimes possibles, sentit le besoin du repos; et, à l'exemple de Sylla, il voulut descendre du faîte du pouvoir. Il offrit au Pape de déposer la dictature des montagnes, et de recevoir en échange une maison meublée,

une pension et un emploi, et, par-dessus le marché, force absolutions et indulgences. Le traité fut approuvé et ratifié par le Saint-Père. Barbone lui envoya, comme gages de sa foi, tous les insignes de son autorité. Il fit son entrée dans la capitale du monde chrétien avec autant de modestie que s'il n'eût été qu'un homme ordinaire. La foule s'empressait sur ses pas, et trouvait un certain charme à pouvoir considérer sans danger celui qui avait été la terreur du pays. Ses meurtres mêmes finirent par intéresser : car, à Rome, par une suite de cette étrange mobilité d'impressions qui glissent sur le cœur, on reporte d'ordinaire sur le meurtrier la pitié qu'on doit à sa victime. Explique qui pourra ce genre de sensibilité ! C'est pourtant un des traits caractéristiques de ce peuple. Placez-le entre l'assassin et l'assassiné, il s'attendrit sur le premier, en s'écriant : *Poverino! ha amazzato un uomo!* * De là tant de lieux d'asile pour le crime.

Barbone dirigea sa marche vers le pont Saint-Ange où il trouva une maison préparée pour le recevoir, ainsi que sa femme. C'est là qu'il habite aujourd'hui, revêtu de la charge publique de concierge de prison. Il est de haute stature ; son genre de vie passé, les rochers arides, la sombre épaisseur des bois, cette na-

* Pauvre petit ! il a tué un homme !

ture inculte et désordonnée au milieu de laquelle il était errant, ont imprimé à sa physionomie un caractère âpre et sauvage; ses yeux se tournent involontairement vers les montagnes, comme ceux d'un aigle captif vers le soleil. Le peuple, qui s'est familiarisé avec son aspect, le voit sans étonnement, mais toujours avec admiration, errer dans les rues de Rome : il s'y promène avec la sécurité d'un homme honnête, et tout le calme d'une bonne conscience. L'eau bénite n'a-t-elle pas lavé tout le sang dont il s'était couvert ? Pourrait-il avoir des remords quand il a reçu du Souverain Pontife l'absolution de tous ses forfaits?

Barbone n'est pas le seul brigand qui jouisse dans la sainte ville de tous les droits de citoyen : plusieurs de ses confrères ont les mêmes avantages. Quatre d'entre eux se présentèrent dernièrement à la portière de la voiture du cardinal secrétaire d'Etat, pour réclamer une augmentation de solde, insinuant que, si l'on n'avait pas égard à leur demande, ils retourneraient dans les montagnes. Le cardinal leur parla avec beaucoup de douceur, et promit tout. Outre un paiement régulier, ces bandits se procurent encore un casuel en servant de modèles dans les ateliers de peintres.

M. Robert, artiste fort distingué, a représenté dans un tableau de genre une femme de voleurs appelée Maria Grazzia : son attitude et

son costume sont très-pittoresques. Cette amazone de grands chemins raconte, sur le ton de l'épopée, les hauts faits de sa parenté : elle est fille, sœur et femme de brigands. Lorsqu'elle écrit à son cher époux actuellement aux galères, la suscription de ses lettres est conçue ainsi : *A l'illustrissimo signor Marc Antonio, ai Bagni di Civita-Vecchia.*

Ainsi donc Rome est redevenue ce qu'elle était à son origine, un asile ouvert aux voleurs. Sous ce point de vûe, Pie VII rappelle Romulus : toutefois, celui-ci ne fonda qu'une ville profane ; mais par quelle fatalité le lieu où la religion par excellence a établi son trône est-il devenu le rendez-vous des scélérats, des brigands, des assassins les plus monstrueux, le réceptacle de tous les vices les plus dégradans pour l'humanité, et l'égoût des plus immondes dépravations ? Dieu veut-il rappeler à la foi des fidèles une terrible prédiction de l'Evangile ? * Sans cela, quel point de contact, quelle attraction pourrait-il exister entre le sanctuaire catholique et la perversité ? C'est un problème que je ne dois pas même tenter de résoudre.

* Quand donc vous verrez dans le lieu saint l'abomination qui cause la désolation, alors le signe du fils de l'homme paraîtra dans le ciel, la trompette du jugement sonnera : veillez donc, car vous ne savez pas l'heure où votre Seigneur doit venir.

POLICE.

Créé pour protéger l'innocent qu'on opprime,
Ce pouvoir qui devrait faire avorter le crime,
Et du repos public assurer les bienfaits,
Féconde trop souvent le germe des forfaits.

La police est-elle bien faite à Rome ? Ceux qui ont lu les détails que je viens de donner sur les atrocités commises par les brigands auxquels on accorde un asile dans l'intérieur de la capitale penseront sans doute que tout doit être trouble et confusion au dedans comme au dehors des murs. Ils se tromperaient fort ; et à en juger par la tranquillité qui règne dans cette grande ville, on peut affirmer que nulle part il n'y eut une meilleure police, d'autant plus parfaite que les rouages en sont invisibles. On jouit des effets sans être importuné par la cause : jamais les regards ne sont attristés par l'aspect de ces vils agens portant la livrée de l'espionnage. Depuis trois mois que j'habite le quartier le plus populeux de Rome, je n'ai pas entendu la moindre rumeur séditieuse, le moindre accent provocateur. Vainement je cherche le spectacle de quelques querelles entre les gens du peuple, pour observer les effets de l'emportement et de la colère sur le visage de ces descendans des maîtres du monde : c'est une récréation dont je n'ai pu

encore goûter les avantages. Il faut, malgré moi, que je me résigne à l'ordre éternel, à l'immuable harmonie qui règnent dans les derniers rangs de la population. Faut-il voir dans ces âmes si peu irritables, ou une apathie incapable d'aucune espèce d'énergie, ou les vestiges indélébiles d'une antique dignité? Quoi qu'il en soit, j'ai souvent laissé sortir à moitié mon mouchoir de ma poche, dans tous les lieux où il y a quelque affluence populaire, et pas un seul va-nu-pied n'a daigné faire le Lacédémonien. Les Napolitains, qui, sous les autres rapports, ne sont pas des Spartiates, ne me faisaient pas attendre, et ils n'ont que trop souvent extrait mes mouchoirs du fond de mes poches. A Rome, il n'est jamais question de vols avec ou sans effraction, ni de filouterie, et les disciples de Mercure semblent avoir renoncé à y exercer leur industrie. Enfin, la vie, la fortune, le repos des citoyens, sont parfaitement assurés. Cette sécurité générale ne révèle-t-elle pas une police bien organisée?

Toutefois, on prétend que, de temps à autre, il se donne certains coups de poignard pour tirer vengeance des entreprises galantes : je n'en ai pas encore vu d'exemple ; mais je crois que ces événemens doivent arriver quelquefois. Y a-t-il grand mal à cela? C'est un inconvénient de situation pour les séducteurs. Qu'ils se tiennent sur leurs gardes : Thésée et Pirithoüs ne

tentèrent pas impunément d'enlever Proserpine. Si le Français ne tue pas les aimables corrupteurs de sa maîtresse ou de sa femme, est-ce par civilisation ? Non ; mais bien parce qu'il n'attache pas autant d'importance que l'Italien à la possession exclusive des objets de son amour. Ne peut-on pardonner aux coups de poignard où il y a du sentiment ?

Rome n'est pas, comme Paris et nos villes de province, encombrée de tas de boue et de filles publiques. Quelques instans après la cessation de la pluie, les rues, quoique pavées en petites pierres, sont presque sèches : on évite facilement la crotte et l'humidité. Vous ne rencontrez point aux promenades ni dans les autres lieux publics ces femmes qui, par leur mise et leurs manières effrontées, font parade de dissolution, et semblent braver la mère de famille, honteuse de penser que son mari entretient leurs dispendieux et insolens caprices : scandale trop commun en France, où la vertu rougit souvent pour le vice qui ne rougit jamais. A Rome on ne voit ni ces créatures, grands-dignitaires de la dépravation, ni celles qui, remplissant les emplois subalternes, s'attroupent aux coins des rues, arrêtent les passans, en leur demandant la bourse et la santé. La ville n'est jamais souillée, pas même aux heures les plus avancées de la nuit, par cette soldatesque féminine, et les ombres de Lucrèce et de Virginie peuvent, sans

faire une seule rencontre dont leur pudeur soit alarmée, se promener nuitamment dans la capitale du monde chrétien.

Sixte-Quint fut aussi sévère pour les courtisanes que pour les brigands : comme il avait purgé ses États de ceux-ci, il nettoya Rome de celles-là ; et, s'il eût extirpé la race des mauvais plaisans, qui sont aussi un fléau, on n'aurait pas, à cette occasion, chanté le pseaume *Laudate, pueri, Dominum.*

Mais, dira-t-on, il faut que cette surabondance de vie, attribut des climats méridionaux, se dissipe quelque part : la disette des courtisanes expose les femmes honnêtes aux entreprises effrénées des hommes. Ridicule objection! plaisant remède que de prévenir un inconvénient éventuel par un fléau positif! Je dis plus, ce prétendu spécifique donne naissance au mal qu'on veut éviter, et en accélère les développemens ; et, de même qu'un cancer s'étend peu à peu sur les chaires saines, ainsi la prostitution gagne de proche en proche les parties saines de la société : l'aspect des femmes impudiques émousse insensiblement chez les hommes le sentiment de la décence, les familiarise avec la pensée des jouissances faciles, et ils perdent bientôt toute retenue envers les autres femmes. A Paris, que de respectables artisans, malgré les soins donnés à l'éducation de leurs filles, les ont vues entraînées dans l'abîme par la conta-

gion de l'exemple. Le poison circule, monte et atteint les plus hautes classes : alors les nuances entre l'honnête et le déshonnête deviennent si fugitives, que les hommes, trouvant plus commode de confondre tout sous la même dénomination, ne voient plus dans l'autre moitié de leur espèce que des êtres dégradés, auxquels ils ne s'associent que par l'instinct des sens ou par des spéculations d'intérêt. Les femmes, qui puisent leurs opinions dans celles des hommes, n'étant pas estimées par eux, cessent de s'estimer elles-mêmes : bientôt le culte qu'on rendait à la beauté dégénère en un despotisme de sérail. Les femmes, destinées par la finesse de leur organisation, la délicatesse de leur tact, la justesse de leurs aperçus, à tenir le sceptre du goût et à stimuler le génie, se bornent à faire, comme des automates, résonner sous leurs doigts quelque triste instrument. L'instrument de la pensée reste endormi dans leur cerveau, et elles finissent, pour ainsi dire, par être assimilées à des meubles de salon. De là la décadence des beaux-arts : car Apollon, pour animer sa lyre, se place sous l'inspiration et au milieu des Muses. Je pourrais tirer encore bien d'autres fâcheuses conséquences de ce trafic de dissolution autorisée par les gouvernemens ; mais il me suffit d'avoir prouvé que cette plaie, non seulement ne sert pas de préservatif à la chasteté des autres femmes, mais qu'elle l'altère peu à

peu, et exerce une funeste influence sur les mœurs, l'esprit et le génie d'une nation.

A Rome, les courtisanes sont en très-petit nombre, et elles n'ajoutent pas à la honte de leur profession l'impudence de colporter leurs faveurs dans les carrefours : elles traitent par ambassadeurs ; elles n'insultent pas à la décence publique ; elles se tiennent dans leur maison, comme les oiseaux de mauvais présage dans les trous d'une masure.

La police pontificale, bien loin de vendre aux filles des patentes, des brevets de libertinage et de crapule, les surveille strictement, leur inflige les peines les plus sévères, et s'efforce d'extirper ces vers rongeurs de l'organisation physique et morale. Pour parvenir à ce but louable, le gouvernement favorise toutes les unions légitimes ; les mariages secrets même n'éprouvent aucune entrave. Rien de plus simple que les formalités à remplir : on demande la permission de se marier au vice-gérent, et on l'obtient avec aussi peu de difficulté qu'un passe-port. A la vue de la signature de ce fonctionnaire, le curé de votre paroisse vous donne immédiatement la bénédiction nuptiale : c'est une conséquence de ce principe religieux qui considère le désir d'être marié comme un sentiment sacré, mais susceptible de devenir très-profane s'il était contrarié. Le gouvernement a senti qu'il était urgent d'user de mesures efficaces

en faveur du mariage, et contre la dissolution publique, pour atténuer les effets dépopulateurs, et du célibat qui mine peu à peu les familles nobles, ambitieuses de dignités ecclésiastiques, et du monachisme qui envahit les derniers rangs de la société, et enfin de cette castration catholique qui pousse au suicide de l'espèce, **plus coupable que le suicide de l'individu.**

GALERIES DE TABLEAUX.

M. CAMUCCINI.

Virgile! Raphaël! ô douleur! ô destin!
Tous deux sitôt ravis par le sort inhumain;
Tous deux ils ont pleuré sur leur gloire imparfaite.
Mais le temps ne peut rien sur les vers du poëte,
Et dans le Vatican, par le temps outragés,
Les traits de Raphaël périssent négligés!

DELILLE.

Voulez-vous avoir une idée de l'Italie? Ne lisez pas la plupart des auteurs qui l'ont décrite: ils ne vous en diront rien. Ce soleil vivifiant qui nage dans l'azur foncé d'une atmosphère toujours pure; ces montagnes convulsives, vomissant des grêles de rochers embrasés et des torrens de laves; ces monts couronnés de tout le luxe de la végétation, du sommet desquels se précipitent avec fracas des cascades écumantes, tandis qu'à leurs pieds les urnes des fleuves épanchent en silence parmi les plaines leur liquide trésor de fraîcheur et de fécondité: toute cette pompe des élémens, ils ne l'ont pas sentie, et cette nature classique a glissé sur leur rétine sans se peindre dans leur âme. Ils n'ont pas mieux observé les mœurs et le caractère des peuples: ce qu'ils en racontent est dépourvu de franchise, d'ingénuité, surtout de cet esprit

d'observation sans lequel les descriptions n'ont ni sève ni grâce.

Mais ces intrépides écrivains de voyages volumineux, avec lesquels, dans le plus beau pays du monde, on ne voyage que dans un désert, qu'ont-ils vu en Italie? Des toiles colorées et des marbres taillés au ciseau. Que la victoire transporte ces objets dans un autre climat, et à leurs yeux l'Italie changera de place. Rome, pour eux, n'est pas dans Rome : elle est toute où il y a des tableaux et des statues. Blâmeriez-vous, dira-t-on, ces transports que font éprouver aux âmes passionnées les ouvrages du génie ? Non, sans doute ; et je me prosterne tout le premier devant les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Mais je ne confonds pas le charlatanisme des beaux-arts avec l'enthousiasme. Celui-ci reçoit des impressions profondes et générales : c'est la pensée de l'artiste qui le frappe dans le marbre ou sur la toile. Celui-là n'éprouve que des émotions de détails; il ne cherche que l'ouvrage matériel, et il s'extasie autant devant le fragment antique d'un bas-relief qui représente le pied de bouc d'un satyre, qu'à l'aspect de l'*Apollon du Belvédère*. L'un veut passer pour connaisseur ; la vue d'un chef-d'œuvre excite sa petite vanité : l'autre s'humilie devant la création du génie.

Si les grands artistes revenaient à la lumière, et qu'ils entendissent la presque totalité de leurs

admirateurs, leur prêtant des intentions opposées à celles qu'ils ont eues, s'extasiant sur les défauts, et critiquant les beautés de leurs ouvrages; s'ils voyaient l'attendrissement de certaines gens *qui pleurent sur le pauvre Holopherne, si méchamment mis à mort par Judith*, voudraient-ils tenir encore la palette ou le ciseau? Le dégoût ne s'emparerait-il pas d'eux en voyant comme on les juge? Peut-être même leur indignation irait-elle jusqu'à anéantir leurs chefs-d'œuvre. Combien de fois n'ai-je pas gémi pour eux en entendant les impertinentes observations des amateurs de sculpture et de peinture, qui semblent ne venir en Italie que pour y débiter des *non-sens* sur les beaux-arts. Ils ne manquent pas d'occupations en ce genre : car, dans Rome seule, il y a plus de cinquante palais qui renferment des galeries de tableaux et de statues, sans parler des *ville*, qui sont presque aussi nombreuses, et qui toutes possèdent quelques collections de ces objets. La plupart des voyageurs n'auraient pas la conscience en repos s'ils oubliaient de visiter un seul de tous ces musées particuliers ; et comme il faut un temps considérable pour cette inspection, il arrive que ces messieurs partent de Rome sans avoir vu autre chose. Leurs conducteurs ont soin de les tenir en haleine, et de les promener dans tous les palais. C'est une branche de commerce très-lucrative : un polisson du coin de la

rue, revêtu d'un habit de cicérone, s'empare d'une douzaine d'Anglais qui le paient tant par jour, et qui paient en outre les domestiques des princes ou des cardinaux à qui appartiennent les galeries de tableaux. Ces domestiques comptent ensuite avec leurs maîtres.

Nous comptions quelquefois ; il me donnait le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin.

Le cardinal Fe... exige de son valet de chambre la moitié de l'impôt levé sur les curieux, et il a réglé sa comptabilité de manière que son porte-livrée ne peut le tromper : celui-ci fait observer aux amateurs qui ne paient pas assez grassement, qu'en retranchant de leurs dons ce qui ne lui revient pas, il ne lui restera que fort peu de chose.

Le cardinal, il est vrai, se donne presque autant de peine que son laquais : toutes les fois qu'il se présente des gens qui viennent rendre visite à ses tableaux, il a soin de vider ses appartemens, et de leur laisser le champ libre ; il faut qu'il soit même très-malade pour ne pas sortir de sa chambre à coucher, qui est pleine du haut en bas de tableaux de toute espèce, ainsi que tous les appartemens de son palais. Ne voyant pas de tableaux de l'école française, j'en demandai la raison : le laquais me répondit qu'ils étaient entassés dans les greniers, en attendant qu'on trouvât où les placer.

Le plaisant de la chose est de voir des groupes de prétendus connaisseurs se pâmer devant de prétendus tableaux originaux des Dominiquain, des Raphael, etc. Souvent ce ne sont que de médiocres copies. Il faudrait que Raphael, qui est mort jeune, eût vécu plus que Mathusalem, pour qu'il pût être l'auteur de l'innombrable multitude de tableaux que lui attribue l'impertinente effronterie des laquais qui montrent aux étrangers les musées de leurs maîtres. Mais il y a tant de gens voyant tout avec les yeux de la foi, et qui sont intrépides à tout croire, qu'on les trompe aisément : où les sots abondent, il doit y avoir des fripons.

Pour moi, qui n'ai parcouru que cinq ou six palais à galeries, j'ai les yeux tout éblouis, tout rassasiés des Titien, des Carrache, des Michel-Ange, des Guide, que l'on m'a montrés. La simple proposition d'aller visiter des tableaux me fait tressaillir; je recule lorsqu'on me menace de me faire voir des chefs-d'œuvre, et je ne monterais pas dix degrés pour considérer la plus belle *Descente de croix*. Il me souviendra long-temps des vingt-quatre chambres du cardinal Fe..., et je n'y retournerais pas quand cette éminence me donnerait vingt-quatre fois sa bénédiction, en m'exemptant du tribut qu'il faut payer à son portier, plus avare que le portier Caron.

Que dirai-je du palais Colonne, où presque

tous les originaux qu'on y admirait jadis ont été vendus et remplacés par de pâles imitations? De ce nombre est le portrait de la belle *Cenci*, qui, ayant été violée par son père, le tua, et fut ensuite condamnée à mort par le pape Alexandre VII, héritier de tous ses biens. Que dire du palais Spada, où l'on a placé une *Judith* à côté de *Lucrèce, un Christ* près d'une bambochade, *une Sainte-Vierge et l'Ange* à côté d'une *Léda et de son cygne*.

Mais quelle est cette statue colossale qui tient un globe dans sa lourde main? C'est, pour les croyans, la statue de *Pompée*, aux pieds de laquelle César fut assassiné. Pompée avait trop de goût et surtout trop d'orgueil pour souffrir qu'on baptisât de son nom un si mauvais ouvrage. Le palais Farnèse est celui dont les peintures m'ont le plus intéressé. Annibal Carrache a orné les voûtes de fresques admirables. Tous les sujets sont tirés de la mythologie, et respirent la grâce, la mollesse et la volupté : c'est *Anchise détachant la chaussure de Vénus, Ganymède enlevé par Jupiter, Jupiter ôtant la ceinture de Junon*. Quelles images lubriques pour une éminence qui devint une béatitude ! C'est en vain que l'on cherche quelque sujet chrétien. On peut appliquer à Paul III ce que Voltaire dit de Dunois :

. . . . Il savait bien la fable ;
Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.

Le palais Farnèse fut construit par Michel-Ange, avec les pierres qu'il ravit au Colysée. Ce palais étale une noble architecture ; mais c'est un monument accusateur pour la mémoire de l'artiste qui osa entamer le plus imposant édifice de l'ancienne Rome, et qu'avaient respecté les Alaric, les Attila. Détruire le Colysée, instituer la société des jésuites, voilà les titres de gloire de Paul III. Innocent VIII brisa l'Arc gordien pour bâtir une église, et Alexandre VI démolit la belle Pyramide de Scipion. Ce qu'épargnèrent les Barbares, dont le nom est synonyme de destruction, fut détruit par les papes.

CAMUCCINI.

Cet artiste passe pour le premier des peintres vivans de l'Italie. J'avais vu à Naples, dans le palais du Roi, deux de ses tableaux de très-grande dimension, l'un représentant *la Mort de César*, l'autre *la Mort de Virginie*. L'ordonnance du premier est très-belle ; les conjurés sont bien groupés autour de César ; la partie historique est traitée avec beaucoup d'exactitude. On remarque dans la physionomie et le maintien de Cicéron un caractère d'irrésolution et une expression incertaine : il semble qu'il attende le résultat pour donner ou non son approbation. Il est assis dans sa chaise curule, sur un plan élevé d'où il domine la sanglante exé-

cution : sa pensée plongé dans l'avenir, et on s'aperçoit qu'il calcule les suites de ce grand événement pour lui-même, et ensuite pour la république. César, représenté au moment qu'il prononce le *tu quoque*, est appuyé sur un genou, et son bras s'étend paternellement vers Brutus.

Je reprocherai au peintre d'avoir donné à César une attitude trop théâtrale : il se dessine en tombant, comme on ordonnait aux gladiateurs de le faire. Son manteau est drapé avec un art qui tient de la recherche; et certes, s'il est une circonstance où les plis d'un vêtement doivent être dérangés, c'est bien celle dont il s'agit. L'expression de la figure de Brutus est plus étudiée que naturelle. Enfin, pour dire toute ma pensée sur ce tableau, il représente à merveille des acteurs jouant *la Mort de César*.

Le tableau de *Virginie* est très-inférieur au premier. Il semble que cette jeune fille soit morte depuis vingt-quatre heures, tant elle est livide, et pourtant elle reçoit à l'instant le coup mortel. Ses formes sont trop athlétiques. On cherche sur la physionomie du décemvir la passion déçue au moment où elle croit saisir sa proie, la rage du despotisme obligé de se soumettre à un despotisme plus impérieux, celui du Destin. Au lieu de ces diverses expressions, on ne trouve que des traits en contraction; et, s'il n'était pas sur son tribunal, on pourrait croire

que c'est un honnête spectateur qui s'indigne à la vue de cette affreuse et cruelle catastrophe. Ainsi, en partant de Naples, j'avais déjà plus qu'ébauché mon opinion sur M. Camuccini : j'étais très-impatient de le voir lui-même et de visiter son atelier.

Il est impossible d'avoir des manières plus polies, d'être plus complaisant. Sa maison est un petit musée : le meilleur goût a présidé au choix et à l'assortiment des tableaux qu'on y admire; ils sont presque tous des grands maîtres. Ici c'est un enfant qui pose une couronne d'olivier sur une tête de mort : cette allégorie, pleine de justesse, réunit la beauté du coloris à l'exactitude et à la sévérité du dessin. Là c'est un Christ sur la croix : on peut dire que ce tableau exprime à la fois et la mort et l'ascension du Fils de l'homme, tant ses membres déchirés par la torture et son visage plein de douceur ont de tendance vers les cieux.

Les explications pleines de clarté, les observations fines et délicates de M. Camuccini, tout annonce un homme que le goût a fait entrer dans le sanctuaire des beaux-arts. De sa maison je suis allé à son atelier : il est rempli de tableaux commencés et achevés ; plusieurs se font regarder avec intérêt. Toutefois, malgré l'envie que j'avais d'admirer, je n'ai pu me défendre de faire des observations critiques.

« Voilà mes joyaux ! », dit Cornélie, fille du

Grand Scipion, en montrant ses enfans à une dame romaine qui étalait devant elle ses diamans. Certes, voilà un sujet de tableau choisi avec un discernement exquis ; mais l'exécution m'en paraît bien faible. Où est le noble dédain ? où sont la satisfaction et l'orgueil maternels de la mère des Gracches ? où est l'ambition des honneurs, l'enthousiasme de la liberté qui déjà doit animer la figure de Tibérius ? où est le feu de ses regards, décelant une âme impatiente d'être encore emprisonnée dans des membres adolescens ? Tout cela sans doute existait dans la pensée de M. Camuccini ; mais il ne l'a pas mis sur la toile.

Voici un tableau de chevalet, représentant Scipion qui triomphe de sa passion pour une jeune et charmante captive, et la rend à ses parens, dans toute la pureté de sa beauté virginale. Le peintre a presque annulé la belle action du consul, tant il lui a donné une physionomie froide et impassible. Il a l'air de dire : « Je ne « m'en soucie guère ; j'en trouverai mille plus « jolies qu'elle. »

M. Camuccini ne se laisse pas assez entraîner par son inspiration : il s'attache trop à la partie technique de son art ; il se défie trop de lui-même. Son pinceau compassé, à force de chercher le talent, semble oublier le génie. Ainsi, le plus grand reproche que mérite ce peintre cé-

lèbre est d'avoir un excès de modestie : c'est un défaut dont se corrigent aisément les artistes.

L'Italie, sous le rapport de la peinture, vit de sa gloire passée plus que de sa gloire présente; et ce n'est pas une hérésie de dire que les peintres français du troisième rang peuvent être comparés aux premiers peintres italiens.

CANOVA.

> Un bloc de marbre était si beau
> Qu'un statuaire en fit l'emplette.
> Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
> Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?
> Il sera dieu !
>
> La Fontaine.

Canova jouit d'une réputation plus qu'euro-ropéenne, bien justifiée par son mérite dont sa modestie et son désintéressement relèvent encore l'éclat. On lui en a beaucoup voulu d'avoir présidé, au Louvre, à l'enlèvement des chefs-d'œuvre d'Italie; on a qualifié sa conduite de *vandalisme;* son titre d'ambassadeur a été parodié par celui d'emballeur. N'y a-t-il pas dans ces reproches plus d'acrimonie que de justice ? Ne sont-ils pas dictés par un sentiment national exagéré qui, s'étant identifié avec la conquête, appelle dépouillement ce qui n'est que restitution. Mais les traités nous garantissaient implicitement cette possession ! Était-ce à Canova qu'il convenait de discuter la lettre ou l'esprit de ces actes diplomatiques ? Je le demande à ses accusateurs : s'ils pouvaient affranchir leurs amis, leurs parens, d'une longue captivité, balanceraient-ils? Eh bien ! si les liens du génie sont aussi forts que ceux du sang, Canova, en ramenant en

Italie l'*Apollon*, la *Vénus*, et tant d'autres marbres vivans, délivrait aussi des parens et des amis. Ils étaient nos prisonniers : quel scrupule pouvait-il se faire de les rendre à la terre des beaux-arts, leur patrie natale ou adoptive? Ces créatures du génie étaient tristes de notre triste climat; notre froide température les pétrifiait; elles redemandaient le soleil de l'Italie, ce soleil qui, à leur naissance, les avait enveloppées de ses réseaux lumineux. Réchauffées enfin par ses rayons, elles ont repris leur animation primitive; leurs membres se déploient avec plus de noblesse; le gaz pur et léger qui circule autour de leurs formes harmonieuses leur donne une beauté aërienne qui semble être une émanation des divinités qu'elles représentent.

Au Louvre, l'*Apollon du Belvédère* s'était fait statue : il est redevenu dieu au Vatican. La *Vénus de Médicis*, prostituée sur les bords de la Seine aux regards d'une multitude qui n'eut jamais le sentiment des beaux-arts, a repris, sur les bords de l'Arno, l'empire de la pudeur, premier empire de la beauté.

Allez admirer là ces merveilles, vous qui blâmez Canova, et vous sentirez le reproche expirer sur vos lèvres.

J'étais très-impatient de le connaître, et de lire dans ses traits l'empreinte que le génie y a gravée. Je me le représentais ayant pour cortége tous les grands hommes et les demi-dieux qui

respirent dans ses nobles ouvrages. J'entre dans son atelier, où se trouvaient des chevaux de grandeur colossale. Un homme avec un tablier frappe mes regards : je le prends pour un ouvrier, quand M. le marquis de Gargallo, qui était mon introducteur, se jette à son cou et l'embrasse avec enthousiasme. Je reconnais Canova; son costume d'ouvrier me semble alors très-poétique : il me représente Apollon travaillant aux murailles de Troie.

Mais quel est ce superbe animal? Est-ce un des coursiers du soleil? Est-ce Neptune en cheval déguisé?

Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem.

La main de son Prométhée ne l'a encore formé que de terre glaise, et déjà il court, il vole, il méprise les distances. S'élance-t-il vers la gloire ou vers l'amour? Ses narines ouvertes et brûlantes semblent respirer la volupté; ses oreilles dressées annoncent qu'il a entendu ou le son de la trompette éclatante, ou les hennissemens de sa fougueuse maîtresse. Qu'il y a de vigueur, d'élégance et d'harmonie dans tous ses membres! Comme l'œil glisse avec plaisir sur les contours arrondis de son beau corps! Il a l'air de dire à son créateur : « Quel mortel ou quel demi-dieu oserez-vous imposer sur mon dos vierge encore? » Je fis la même question à Canova.—C'est, me répondit-il, Ferdinand 1er, roi des Deux-Siciles.

— Ah! mon dieu! voilà un roi désarçonné, m'écriai-je! Un roi foulé aux pieds! y pensez-vous? — Ce qu'il y a de certain, reprit Canova, c'est que mes chevaux ne portent pas bonheur aux écuyers royaux que je leur destine : cet autre cheval que vous voyez a dû porter successivement trois grands souverains de l'Europe, et tous les trois ont vidé leur trône avant que j'aie eu le temps de les mettre sur leur monture.

Par une transition naturelle nous passons des chevaux au Centaure vaincu par Thésée. Canova a fait expirer lentement un beau cheval, afin de représenter toutes les gradations de l'agonie et de prendre la mort sur le fait. Thésée appuie fortement le genou sur la poitrine de son rival; de la main gauche il le saisit à la gorge, de l'autre il lève sa redoutable massue. Le Centaure est accroupi; son ventre effleure la terre; au frémissement de ses nerfs, à la tension de ses muscles, on devine ses douloureux efforts et l'on participe à ses angoisses. Comme ce marbre souffre! De l'extrémité des pieds jusqu'à la tête, qui est semblable à celle du *Laocoon*, tout est sous l'empire des tourmens. Je m'approche, je touche pour m'assurer s'il palpite : ce n'est pas le froid du marbre, c'est le froid de la mort que je sens, et qui déjà s'est emparé de l'infortuné Centaure. — Arrête Thésée! Suspends le coup mortel, n'anéantis pas cette superbe créature, qui fait tant d'honneur à celui qui en est l'au-

teur. J'ai quelque espérance que le héros écoutera ma prière, car son bras n'a pas pris assez d'élan ; il n'est pas assez étendu pour que le mouvement soit déjà imprimé à la massue qui doit briser la belle tête de l'homme-cheval ; enfin le coup n'est pas encore dans l'air : c'est peut-être un défaut. Je désirerais aussi que Thésée fût moins froid, qu'on s'aperçût davantage des efforts qu'il a faits dans cette terrible lutte. Thésée n'est pas encore un demi-dieu, et il n'est donné qu'à un dieu d'être calme dans la victoire. En général, le port, l'attitude, la figure du héros, ne sont pas assez héroïques ; Thésée ne s'est pas tout-à-fait débarrassé du marbre. Mais le Centaure a bondi, a lancé de terribles ruades avant d'être atteré, et près de mourir il insulte encore à son vainqueur.

Marchez doucement de peur de réveiller cette nymphe endormie ; craignez d'interrompre le doux songe qui la berce de voluptueuses illusions. Comme elle sourit à ses pensées que ses brûlans désirs ont revêtues des formes les plus séduisantes ! Ses lèvres entr'ouvertes paraissent frémir sous l'empreinte de baisers imaginaires. Si, malgré ses paupières abaissées, sa physionomie a tant d'expression, que sera-ce donc quand ses beaux yeux, brillant du triple éclat de la jeunesse, de la beauté et de l'amour, réfléchiront les traits de l'élu de son cœur ? Je m'assieds devant cette belle nymphe, je la con-

temple avec une admiration toujours croissante; elle ne me trompe pas dans mon attente : elle ne m'a pas promis du mouvement, mais du repos. Il y a tant de jouissances dans son sommeil, qu'on voudrait dormir comme elle. Elle satisfait à la fois le génie de la sculpture et le génie de la poésie : c'est cette alliance qui est le plus grand secret de l'art ; c'est le code poétique qui doit régir le sculpteur comme le peintre. Il faut qu'ils soient soumis à la puissance de l'unité ; sans cela, ils déroberont peut-être, mais ils ne fixeront pas l'admiration.

Dans la nature, le mouvement est la vie : en sculpture, c'est le repos qui est la vie ; c'est le repos qui active l'imagination de l'observateur. Au contraire, la prétention au mouvement dans la sculpture fatigue notre pensée. Quelle sensation pénible n'éprouve-t-on pas à la vue des statues représentant l'action de la course ou de la danse ! C'est comme un poltron qui promet de la valeur, un eunuque, de la virilité.

Ces impuissances sont manifestées par la certitude des qualités contraires : ces danseurs, ces coureurs sont des mensonges sculptés, et en sculpture, comme en poésie,

Rien n'est beau que le vrai. . . . .

Les anciens n'ont jamais fait de semblables contre-sens : il y a toujours repos, ou absolu, ou relatif, dans leurs créations. Voyez le *Lao-*

coon : dans quel horrible repos ne sont pas enchaînés ces malheureux par les serpens qui sont eux-mêmes immobiles, tant leurs dents sont profondément fixées dans les membres qu'elles déchirent ! Quelle unité d'intérêt ! le père et les enfans ne forment qu'un seul faisceau de douleurs physiques et morales. Quelle unité d'action ! ils vont expirer sur le marbre; ils expirent déjà dans votre pensée. Ce groupe est le triomphe de la sculpture poétique : aussi a-t-il inspiré à Virgile ses plus beaux vers.

On ne se lasse pas d'admirer les chefs-d'œuvre de Canova, et surtout son groupe colossal, représentant Hercule au moment où il va lancer Lycas au sein des mers, Lycas qui lui avait apporté le fatal présent de Déjanire. L'infortuné s'attache en vain à un autel : on voit qu'il va en être détaché avec autant de facilité qu'une feuille sous l'effort de l'aquilon ; on croit le voir décrire dans les airs une immense parabole et s'engouffrer dans les flots écumans.

Toutefois, Canova, le Praxitèle de Rome, n'a pu lancer ainsi dans l'abîme la détestable Envie : le serpent Python s'est glissé dans son atelier et a cherché un asile aux pieds des trois Grâces et derrière le bouclier de Mars. C'est en vain que Canova a rendu à Rome les dieux sous lesquels elle eut l'empire du Monde : j'ai entendu des artistes oser établir un parallèle entre lui et un sculpteur danois dont les ouvrages

sont plus froids que les glaces de son pays, et qui semble avoir travaillé, le ciseau d'une main, et la tête de Méduse de l'autre. On ne peut nier cependant que cet artiste septentrional n'ait du talent pour les bas-reliefs ; mais avec du talent on n'est qu'un ouvrier en sculpture : il faut du génie pour exceller dans l'art de Phidias. C'est peut-être la cause du grand nombre des peintres et du petit nombre des sculpteurs.

Canova était admis dans la familiarité de Napoléon : il se trouva souvent en tiers, à Malmaison, avec lui et l'impératrice Joséphine. Le guerrier plaisantait l'artiste. — Vous faites, lui disait-il, des conquêtes sur le marbre : elles sont plus *dures* que les miennes. — Et peut-être plus durables, répondait Canova. Et il l'engageait à se reposer sur ses trophées, à jouir de sa puissance, et à ne pas remettre en question une destinée tant de fois fixée par la Victoire. L'empereur riait des craintes du sculpteur, et lui disait : — Je livre de nouvelles batailles, comme vous faites de nouvelles statues. — Sire, c'est bien différent : un artiste ne doit jamais s'arrêter sur le chemin des beaux-arts. C'est là qu'il faut toujours marcher de conquête en conquête : la médiocrité seule pense avoir atteint le but ; mais mille dangers attendent le guerrier sur le chemin de l'ambition. Pensez à Jules César et à tant d'autres. — Vous redoutez donc pour moi les ides de Mars. — Ah ! j'appréhende moins

pour vous la mort qu'une défaite ! — Je ne crains ni l'une ni l'autre, et toutes deux me trouveront aussi inébranlable que vos statues.

Après que Napoléon eut épousé Marie-Louise, il parut mécontent que Canova ne lui fît pas son compliment. — Puis-je vous féliciter, dit celui-ci, d'avoir fait divorce avec la Fortune ?

MIRACLES.

LE PÈRE CIPOLLA *.

Les miracles sont bons ; mais soulager son frère,
Mais des infortunés adoucir la misère,
Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus
Est un plus grand miracle, et qui ne se fait plus.

Que les personnes qui veulent faire un cours de miracles aillent en Italie ; elles trouveront à se satisfaire : il n'y a pas une église qui ne possède quelque relique miraculeuse. Sous ce rapport, Rome moderne l'emporte de beaucoup sur l'ancienne. Romulus s'avisa d'avoir une lance verdoyante : saint Christophe lui a répondu par une perche fructifiante. Si Numa s'entretient avec la nymphe Egérie, presque tous les Papes ont des conversations soit avec la Vierge, soit avec les saints, ou avec Dieu même. Sur le mausolée d'Adrien un ange apparaît à Grégoire Ier et lui annonce, en mettant son épée dans le fourreau, la cessation de la peste qui ravageait Rome : de là le nom de Château-Saint-Ange donné au tombeau d'Adrien. L'église de *Santa Maria del Popolo*, qui, entre autres reliques, conserve le nombril de J. C.,

* Le père Oignon.

a une origine également extraordinaire : à l'endroit où elle est bâtie, un vieux noyer étendait ses branches noueuses et touffues sur lesquelles étaient perchés des milliers de diables faisant mille diableries aux passans ; le Pape Pascal II exorcisa le noyer, et le peuple, en reconnaissance de cet événement, fit bâtir, *à ses frais*, l'église de Sainte-Marie-du-Peuple. Presque toutes les églises doivent leur existence à quelque apparition miraculeuse. Les temples des païens ont-ils jamais eu un semblable avantage ? Non, pas même les plus celèbres. Quel demi-dieu a posé la première pierre du Panthéon? un flatteur d'Auguste ; et certes un flatteur ne ressemble guère à un demi-dieu. On dira qu'Apollon a bâti les murailles de Troie. Oui, mais c'est comme homme qu'il a fait cet ouvrage ; les livres des hiérophantes ne disent pas qu'il fût dieu et homme tout ensemble : donc on n'est pas obligé de le croire. D'ailleurs un dieu chassé du ciel et un roi détrôné se ressemblent beaucoup ; à peine peut-on en faire un maçon et un maître d'école : ils sont trop heureux d'être considérés comme des hommes.

On ne peut donc nier que les églises de Rome l'emportent en sainteté sur tous les temples des cultes profanes. Le polythéisme est encore vaincu par le papisme, sous le rapport des simulacres miraculeux. Statues de Jupiter, de Saturne, de Pluton, de Léda, quels boiteux, quels aveu-

gles avez-vous guéris? Aucun : à peine avez-vous suć du sang à la mort de César. Faites donc place, sans murmurer, aux statues de..... Que dis-je! les plus simples, les plus informes images des églises italiennes, non seulement pleurent et suent dans l'occasion, mais font des choses qui ravissent d'étonnement. L'image de Jésus-Christ commencée par Nicodême et finie par les anges, celle de Jésus-Christ peinte par lui-même, que de prodiges inouïs n'ont-elles pas opérés! Parlerai-je d'une Madone peinte qui transporta le petit Jésus d'un bras sur l'autre, au moment où une pierre allait le frapper à la tête? Pour les reliques, quel trésor n'en renferme pas l'église de Saint-Jean-de-Latran, depuis l'arche d'alliance jusqu'à la queue de l'âne de Balaam! Je demande dans quel temple païen on trouve la queue de Pégase : car, à en juger par notre poésie, ce coursier est mort depuis long-temps.

Les dieux païens se sont avisés, il est vrai, de ressusciter quelques morts; Diane a fait sortir Hippolyte du tombeau. Mais Rome papiste a dit à Rome antique : S'il ne faut que des miracles pour te vaincre, je t'en accablerai. Non seulement tous les saints, mais encore leurs statues, leurs images, leurs reliques et les reliques des animaux qui leur auront servi, opéreront des prodiges afin de maintenir un culte qui lui-même est un prodige, et qui prouve com-

bien les leviers de la crainte et de l'espérance, entre des mains habiles, sont puissans sur l'esprit des mortels.

Je n'ai pas encore l'avantage d'avoir été *un témoin de miracles;* mais je me plais à m'instruire de tous ceux qui se sont faits et se font encore pour l'édification des fidèles. J'en ai recueilli un grand nombre; et quelque jour, pour l'expiation de mes péchés, je pourrai bien publier une petite Anthologie ou Fleur de miracles, pour faire le pendant de *la Fleur des saints.*

J'examinais dernièrement le tombeau que les jésuites ont élevé à leur confrère Louis de Gonzague. C'était un jeune moine, doué des plus heureuses dispositions, adroit, souple, entreprenant, d'une docilité et d'une patience à toute épreuve, et déguisant une ambition sans bornes sous un extérieur modeste et réservé; enfin, il était né jésuite. La société fondait sur lui les plus vastes espérances : il mourut. Désolés de ne pouvoir en faire un conquérant missionnaire, ni un confesseur de Roi, les jésuites en firent un saint, avec toutes les prérogatives attachées à ce titre.

Apercevant auprès de son mausolée un trou oblique, je demandai à quoi bon. — C'est pour recevoir des lettres, me répondit un *fate-bene-fratelli,* jeune moine avec lequel je m'entretenais. — Eh! quoi! une boîte aux lettres près d'un tombeau! Pour correspondre avec qui? —

— Avec saint Louis de Gonzague. — Affranchit-on les lettres ? — On y joint un mezzo-paolo au moins (6 sous). — Et quand le départ? — A toute heure. — Je conçois : la poste de la mort part à tous les instans. Que peut-on demander à ce saint? —Tout ce qu'on désire, tant spirituel que temporel. Les dévots, qui ont une confiance spéciale en sa protection, lui écrivent souvent ; mais le jour de sa fête le nombre des lettres est tel, qu'on pourrait en charger..... — Plusieurs bêtes : je comprends. Mais dites moi, je vous prie, saint Louis répond-il aux lettres qui lui sont adressées ? En doutez-vous ? — Beaucoup. Le frère, voyant qu'il parle à un incrédule, fait un geste de compassion et me quitte pour aller vaquer à ses exercices pieux.

Je m'empresse de questionner diverses respectables personnes : les unes affirment que saint Louis répond à toutes les lettres, les autres qu'il ne répond qu'à une partie, peut-être même pas du tout. Je me trouvais dans la situation de bien des gens, qui sont tourmentés du besoin de croire à quelque chose ; le doute les tue : il faut donner un os à ronger à leur crédulité. Allons voir, me dis-je, le maître de chambre de Sa Sainteté ; il fixera mes incertitudes. Le prélat Riario Sforza me répond en style de cour pontificale : Ni oui, ni non. — Voulez-vous sortir de cet état de perplexité, me dit enfin le fils du marquis de Gargallo, napolitain fort dis-

tingué ? Consultez le père Gabrieli Cipolla, *procurateur général des minimes*. Ce moine est très-versé dans la science des miracles de toutes espèces. C'est un de mes amis : je vais, si vous le désirez, vous présenter chez lui. J'acceptai avec empressement. Le père Cipolla nous fit l'accueil le plus bienveillant. Ce moine, âgé d'environ soixante ans, mais d'une verte vieillesse, était assis devant un crucifix et feuilletait un gros livre. Après avoir jeté sur moi un regard oblique et pénétrant, il me prêta une oreille attentive. J'exposai brièvement l'objet de ma visite. Le père Oignon, après s'être recueilli un moment : — Il me semble, dit-il, qu'un miracle permanent est un grand miracle et exige un mûr examen. Je sais bien qu'on adresse des lettres à saint Louis et à d'autres saints ; mais pour les réponses, je n'en ai vu aucune. — Où en serions-nous, mon révérend père, lui répondis-je, s'il fallait toujours voir ? Et, quant à la permanence, j'en trouve un exemple dans le miracle de saint Janvier, qui se fait régulièrement à Naples deux fois l'an. — Aussi, répliqua le père Oignon, ce miracle est-il connu de tout le monde, et peu de personnes ont entendu parler des réponses de saint Louis aux lettres qu'on lui adresse. — Il est vrai, mon père ; mais il se peut que saint Louis recommande le secret aux individus auxquels il daigne répondre : par exemple, je suppose que vous fussiez en corres-

pondance avec ce bienheureux, et qu'il vous ordonnât de n'en rien dire, certainement vous lui obéiriez : c'est ce qui me persuade que, outre tous les miracles connus, il y en a beaucoup de clandestins. Au lieu de me répondre, le père Oignon me considère avec une attention inquiète. Je présente tranquillement mes yeux, bien ouverts, à l'inquisition de son regard. — Mais, reprit-il, après un moment de silence, vous êtes le premier Français que j'aie vu désirer de s'instruire sur des matières semblables : puis-je vous demander quel est le motif de cette recherche? — Un autre, mon père, vous répondrait que ce goût pour les miracles a sa source dans l'envie de corroborer sa foi; mais je ne veux pas me donner un vernis dont je suis indigne : la vérité est que j'ai une passion pour tout ce qui est surnaturel; j'aime à en tenir note, et, de même que les amateurs d'histoire naturelle font des collections de simples et d'insectes, moi je fais une collection de miracles; ce m'est un divertissement agréable de les classer dans telle ou telle série, selon leur degré de merveilleux; enfin j'ai abandonné la botanique, la zoologie et l'ornithologie, pour la thaumaturgie. Vous penserez, sans doute, que ce passe-temps est un peu bizarre. — Du moins, répond le père Oignon, n'a-t-il rien de condamnable. Et quel est, à votre avis, le plus grand faiseur de miracles? Le père Cipolla sourit d'une

manière imperceptible et maligne : en m'adressant cette question il croyait me prendre *sans vert*. Je lui répondis, avec un grand flegme, que c'était saint Antoine de Padoue. « Saint « Antoine de Padoue! reprit le moine, avec un « air improbateur ; et qu'a-t-il donc fait pour « que vous lui donniez la préférence, même sur « tous les saints de Rome ? Quels morts a-t-il « rappelés à la vie? — Mon père, je n'assignerais pas le premier rang parmi les thaumaturges à saint Antoine de Padoue, s'il se fût « contenté de ressusciter des morts. Ce miracle « est des plus ordinaires ; il est sujet à contestation : des chicaneurs soutiennent qu'il y a eu « intelligence entre le ressuscitant et le ressuscité, et que le mort était *compère*. Prouvez-« leur le contraire : alors, à les entendre, c'é-« tait une léthargie. Enfin, on n'en a jamais « fini avec les incrédules. Pour les confondre, et « aller au-devant de toutes ces objections, saint « Antoine de Padoue opère ses prodiges sur les « bêtes : on ne peut dire qu'il y ait connivence.

« J'ai admiré dans la cathédrale de Milan « plusieurs tableaux représentant les prodiges « de saint Antoine. Ici, on voit un mulet qui « abandonne son avoine pour adorer la Sainte-« Hostie ; le saint montre à un hérétique l'acte « de piété du mulet, et le convertit. L'inscrip-« tion atteste le fait par ces mots : *Mostra sant' « Antonio di Padova un giumento lasciar la*

« *biada per adorare la Santa-Ostia, e ne convince un eretico.* Dans un autre tableau, le « même saint ordonne à des abeilles de faire un « globe de cire pour y mettre la Sainte-Hostie, « tombée par malheur dans un tas de boue : les « abeilles obéissent, et emportent leur divin « fardeau dans le ciel. Je pourrais citer bien « d'autres miracles ; mais celui du mulet qui « abandonne son avoine pour adorer l'Hostie as« sure le triomphe de saint Antoine de Padoue « sur tous ses rivaux. »

Le père Oignon, s'apercevant, à l'enthousiasme qui animait mon récit, que j'avais une vocation bien déterminée pour l'étude des miracles, eut la complaisance d'appeler un de ses moines, et de le charger de prendre des informations du père Enselme pour savoir si saint Louis répondait aux lettres que lui adressaient les honnêtes gens, c'est-à-dire les dévots. « Je m'en garderai « bien, répondit celui-ci, car le père Enselme « ne croit qu'aux miracles possibles. — *Voi « siete un balordo,* lui répliqua le père Oignon, « et n'oubliez pas de faire ce que je vous re« commande. » Je pris alors congé du procurateur général des Minimes, en lui disant que je m'en tiendrais à la décision du père Enselme.

CÉRÉMONIES

DE L'ANNONCIATION, DE L'ANNIVERSAIRE DU COURONNEMENT, ET DU DIMANCHE DES RAMEAUX.

Spectatum admissi risum teneatis amici.
HORAT.

A peine a-t-on loué le gouvernement de Rome pour quelque sage institution, qu'une institution toute contraire vous force bientôt à faire succéder le blâme à l'éloge. Il semble qu'il se plaise à détruire d'une main ce qu'il édifie de l'autre : c'est Saturne dévorant ses enfans. Hier, nous avons applaudi aux mesures par lesquelles il seconde la population, en mettant un frein à la prostitution et en facilitant toute union conjugale, et aujourd'hui voilà que la fête de l'Annonciation a une tendance toute contraire.

Le Saint-Père s'est rendu en grande pompe à l'église attenante au couvent des Dominicains, et située sur une place étonnée de s'appeler Minerve. On ne conçoit pas comment on a oublié de rebaptiser cette place : il n'était pas plus difficile de faire de Minerve une chaste Suzanne, que de métamorphoser Jupiter en Saint-Pierre.

Un officier de la garde pontificale me plaça très-commodément pour voir la cérémonie. Après

la messe, défilèrent près de moi trois cent vingt filles vêtues de blanc, dont deux cent quarante reçurent une dot de 30 écus romains, pour se marier, et quatre-vingts une dot de 60 écus pour se faire religieuses. Ces dernières avaient sur la tête des couronnes, symboles de leur virginité, ou de la couronne céleste à laquelle elles aspirent. Etonné de les trouver presque toutes sans beauté et sans jeunesse, j'en demandai la raison à un Dominicain qui était près de moi. Il me répondit que ces filles étaient des remplaçantes, et que celles qui recevaient la dot se dispensaient de cette cérémonie par des motifs de pudeur, ou par d'autres raisons. En effet, j'en interrogeai plusieurs lorsqu'elles furent vis-à-vis de moi, et elles confirmèrent les discours du Dominicain. Je compris qu'il se glissait beaucoup d'abus dans la distribution de ces dots, et que, pour les cacher; on permettait aux dotées de ne pas se montrer, et d'envoyer d'autres filles à leur place recevoir la bénédiction du Pape, à laquelle elles ne semblent pas attacher une grande importance : ce dont je ne fus nullement édifié. Je ne conçois pas pourquoi les filles religieuses sont dotées doublement de celles qui se destinent au mariage : les enfans exigent plus de dépenses que des chapelets. Le Pape Clément IV pensait ainsi, car il donna 100 écus en mariage à sa fille aînée, et 10 écus seulement à celle qui préféra le couvent.

Toutes ces doublures de vierges, après avoir joué leur rôle d'immaculées, s'en retournèrent chez elles chacune avec son sac d'argent et sa bénédiction.

Bientôt ma curiosité fut éveillée par un spectacle tout nouveau pour moi : le Pape, le front orné de la triple couronne, assis dans un superbe fauteuil de velours cramoisi, brodé en or, fut élevé, avec beaucoup d'équilibre, sur les épaules d'une douzaine d'hommes vêtus d'habits bariolés de jaune sur toutes les coutures. J'oubliai la dignité du Souverain Pontife, pour ne voir qu'un vénérable vieillard offert aux respects du peuple : la vieillesse est le premier des sacerdoces. Pie VII envoya un sourire aux princes héréditaires de Dannemarck et de Bavière, placés dans des tribunes particulières. Il donna sa bénédiction à tout le reste, sans élever la main qu'il tient appuyée sur son fauteuil, et en lui imprimant un léger mouvement oscillatoire. Je n'ai jamais vu bénir les gens d'une façon si laconique. Au niveau de la tête du Saint-Père, à droite et à gauche, on balançait deux grands éventails de plumes de paons. Le luxe des habits du Saint-Père, à côté du luxe du plumage de l'oiseau de l'orgueil, offre un malin rapprochement : ces éventails ont l'air de deux épigrammes. Est-ce pour avertir le Pape d'être en garde contre la pompe vaine qui l'environne, ou bien ces plumes de paon sont-elles empruntées à la reli-

gion des Bracmanes, car la religion de Rome n'a rien à elle en propre, pas même les habits de ses ministres : tout est emprunté des Indiens, des Égyptiens, des Grecs et des Romains.

Lorsque le Pontife fut descendu à terre, on lui ôta la thiare, pour ombrager son front d'un vaste chapeau rouge, fait comme ceux des Jésuites. Il gagna lentement sa voiture, ayant à ses côtés le trésorier et le maître de chambre. Il monta avec eux dans son carosse, dont la forme ressemble à celle de nos chaises à porteur les plus antiques, et il retourna à son palais du Quirinal, toujours bénissant la multitude.

ANNIVERSAIRE.

Le couronnement ou l'exaltation du Pape est célébré tous les ans avec une grande solennité dans la chapelle du palais Quirinal. L'étiquette religieuse est à peu près la même que pour le jour des Cendres : les cardinaux font déployer et reployer leurs queues ; ils se saluent, ils se prennent les épaules, ils ôtent et remettent leurs calottes ; les castrats chantent ; le pape chante un peu aussi ; du reste il ne se mêle en rien de sa personne. Deux cardinaux sont là pour étendre son long manteau pontifical sur ses pieds. Le cardinal Gonsalvi, secrétaire d'Etat, place la mitre sur le front du Saint-Père ; il le coiffe ainsi et le décoiffe cinq ou six fois.

Un autre cardinal a le privilége d'ôter et de mettre la calotte blanche de Sa Sainteté. Le pauvre Pape doit avoir la tête fatiguée d'être calotée et décalotée, mitrée et démitrée à tout instant; mais il se résigne à toute cette étiquette pour le bien de l'Eglise.

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Cette cérémonie, qui a lieu dans la même chapelle, n'offre rien de bien intéressant, ni sous le rapport religieux, ni sous le rapport allégorique. Les cardinaux déroulent encore leurs queues comme des paons, et vont recevoir de la main de Sa Sainteté chacun un rameau de palmier de cinq à six pieds de long. Les feuilles de ces rameaux sont tressées avec art, de manière à ne plus ressembler à des rameaux, mais à de longs rouleaux couleur de paille. Les poignées sont plus ou moins enjolivées, selon la dignité de celui qui les reçoit; mais à la troupe menue, à la populace catholique, on ne distribue que des branches d'oliviers. Bon, me disais-je en recevant la mienne, on va sans doute, en suivant la gradation, donner de l'herbe à la valetaille! Il faut être bien infatué des distinctions pour en attacher à des feuilles d'arbre; mais l'orgueil tire parti de tout, et je ne serais pas surpris que la cendre destinée aux cardinaux ne fût passée dans un tamis plus fin que celui du

reste du clergé. Il est plaisant de voir la vanité se glisser dans les cérémonies romaines, instituées pour corriger de la vanité. Cette fête des Rameaux est renouvelée des Grecs : les Athéniens l'appelaient la fête des Oscophories. Les filles et les garçons, vêtus de blanc, se promenaient en agitant dans les airs des rameaux sacrés de figuier et d'olivier, et en chantant des hymnes à Cybelle, pour la remercier de sa fécondité. Ce fut Thésée qui, dit-on, institua le premier cette solennité. Voici à quelle occasion. Une grande stérilité désolait l'Attique. Le vainqueur du Minotaure, ayant obtenu, par ses supplications et ses sacrifices aux dieux, le retour de l'abondance, voulut perpétuer le souvenir de ce bienfait par la fête des Oscophories. On lit tous ces détails dans Plutarque (*Vie de Thésée*). L'hymne des Rameaux est ainsi traduit :

O rameau précieux ! tu portes du froment,
Des figues, et de l'huile, et du miel excellent,
De ce vin qui procure un sommeil salutaire :
En toi nous chérissons une source prospère.

Il paraît que le traducteur n'est pas appelé à faire des vers français, et qu'il s'attache plus à l'exactitude qu'à l'élégance.

Rome antique adopta, avec la religion des Grecs, presque toutes leurs cérémonies ; et Constantin, pour ne pas trop effaroucher les esprits auxquels il imposait un culte nouveau, conserva les fêtes du paganisme. Avec cette mé-

thode, la transition devint insensible. Je ne prétends pas toutefois établir un parallèle entre la fête des Oscophories des Athéniens et celle des Rameaux de Rome papiste. La première est plus poétique, il est vrai, elle parle plus à l'imagination; mais la seconde est plus sainte.

Pie VII était aujourd'hui très-causant; et, entre autres réflexions de Napoléon, il a cité celle-ci à M. Riario Sforza, son maître de chambre, qui me l'a répétée : *Je gouverne les Français avec une main de fer couverte d'un gant.*

Cette citation du Pape doit d'autant plus étonner, qu'il ne parle de l'Empereur qu'avec une bienveillante admiration. Lors du retour de l'île d'Elbe, il adressa au prince de Canino les félicitations les plus empressées sur le *revenant miraculeux*, en assurant à Lucien que l'oing pouvait toujours compter sur celui qui était venu l'oindre. Lorsque le moderne Prométhée fut enchaîné sur le rocher de Sainte-Hélène, après avoir ravi le feu du ciel (car le génie est un feu céleste), Pie VII ne se joignit point aux vautours qui le déchiraient; il n'insulta pas à celui qu'il avait présenté à la vénération des peuples, en imprimant sur son front le sceau de la divinité, et il pensa que, si le vulgaire des hommes rampe devant le pouvoir sans borne, les sages et les cœurs sensibles ne considèrent qu'avec respect une grande âme luttant avec calme contre une grande adversité.

LES DISCIPLES DE LOYOLA.

Le ciel défend, de vrai, certains contentemens;
Mais on trouve avec lui des accommodemens!
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
Doctrine des jésuites *.

Les jésuites furent institués par Paul III; l'infaillible Pape Clément XIV annula par une bulle le décret de leur création, et Pie VII, l'infaillible Pape actuel, en cassant la bulle de l'infaillible Pape Clément XIV, a réintégré la société de Jésus dans tous ses droits, priviléges, etc. Voilà, dira-t-on, bien des infaillibilités en opposition. Tant mieux; cela rend ce mystère plus intéressant : c'est une raison de plus pour y croire. *Credo quia absurdum*, disait saint Augustin.

Il ne faut pas penser que Pie VII ait pris la peine de faire reviser le procès des jésuites, et

* La méthode de *diriger l'intention* consiste à se proposer pour fin de ses actions un objet permis; et, ainsi, nous corrigeons le vice du moyen par la pureté de la fin. (7e *Lettre provinciale*.)

Molière a souvent mis en vers Pascal, en faisant parler son *Tartuffe*, véritable jésuite, qui met en action la morale de la compagnie.

de réhabiliter leur mémoire pour motiver leur réhabilitation temporelle : la Cour de cassation du Quirinal ne procède pas avec toutes ces lenteurs; elle a dit : « Que la société de Jésus renaisse. », et elle est sortie de sa cendre plus promptement que l'oiseau d'Arabie, à qui elle mérite bien d'être comparée.

Voir ce phénix dans son nid, étudier ses mœurs, est un désir qui a voyagé avec moi de Paris jusqu'à Rome. Quelle que fût mon impatience de le satisfaire, j'ai dû prendre beaucoup de précautions pour ne pas éveiller de soupçons.

Le prélat Riario, à qui j'avais exalté l'institution des jésuites comme une des plus belles inventions de l'esprit humain, eut la bonté de me recommander au général de la compagnie, et de me donner une lettre pour le père Grassi, secrétaire du père provincial, lequel a la direction de tous les jésuites d'Italie.

Je me rends à la maison professe, qui est comme le quartier-général de la compagnie. Cette maison immense, et d'une belle architecture, est attenante à l'église de Jésus. « Le père « Grassi confesse en ce moment, me dit un frère « jésuite. — Quand il aura fini, je vous prie de « lui faire savoir que je viens de la part de mon- « seigneur le maître de chambre de Sa Sainteté. « — En ce cas, il va venir de suite. — Non, « j'attendrai que la confession soit terminée. —

« Il n'est pas convenable », s'écria le frère en me quittant brusquement. Et je le vois revenir avec le père Grassi, qui abandonne son pénitent, dont la contrition, de parfaite qu'elle eût été, sera peut-être, à cause de moi, très-imparfaite.

Grandes excuses sur le dérangement que j'occasione : le père Grassi me répond avec beaucoup de civilité. Je suis tout surpris de sa physionomie ouverte, franche, et même attractive. Je le parcours de la tête aux pieds : je ne trouve dans sa personne rien de jésuite. Il parle bien français. Il a été missionnaire dans des pays d'Amérique que j'ai visités. Nos voyages établissent un pont de communication entre nos idées. Il y a du neuf dans ses observations, de la finesse et de la rapidité dans ses aperçus ; il écoute bien, et répond avec exactitude aux moindres questions.

« Voulez-vous explorer, me dit-il, un monde « nouveau pour vous, notre couvent ? — Vous « prévenez mon désir, mon révérend père. — « Entrons d'abord dans la bibliothéque. N'allez « pas vous imaginer qu'elle ait été achetée avec « nos deniers : c'est un legs du cardinal. ...... « Voici un Quinte-Curce, avec des notes mar- « ginales de la reine Christine. — Vous piquez « ma curiosité : lisons. Quel ton tranchant ! « comme elle traite lestement Alexandre ! Ici, « elle dit : *Il a mal raisonné dans cette circon-* « *stance*. Ailleurs, elle se met à la place des

« héros, et ajoute : *J'aurais fait, moi, tout le*
« *contraire ; j'aurais pardonné*. Et plus loin :
« *J'aurais usé de clémence*. La reine Chris-
« tine, dis-je au père Grassi, avait une belle
« théorie de clémence : mais elle n'était pas
« très-scrupuleuse en pratique ; et, en écrivant
« ces notes, elle oubliait toutes les circonstances
« de l'atroce meurtre qu'elle fit exécuter en Fran-
« ce, et sous ses yeux. Elle parle en agneau,
« elle agit en tigre ; elle écrit ici avec une plume
« de colombe, mais sur les murs de Fontaine-
« bleau sa main traça avec une plume de fer des
« caractères de sang. » Je racontai alors au père
Grassi tous les détails du meurtre de Monaldeschi : quoique jésuite, il en parut indigné.

Le père, voyant que ces notes de Christine attachaient mon attention, me proposa obligeamment d'en copier ce qu'il me plairait.
« J'accepte votre offre avec reconnaissance, lui
« dis-je, mais à condition que vous veuilliez bien
« achever de confesser la personne qui vous oc-
« cupait à mon arrivée. — Il n'y a rien qui
« presse. — Pardonnez-moi, il y va peut-être
« du salut du pénitent : en écoutant vos pieuses
« exhortations, il aura sans doute obtenu *le*
« *pouvoir prochain de l'attrition*, qui l'aurait
« conduit à *la grâce suffisante*, qui l'aurait
« conduit à *la grâce efficace*, qui l'aurait sauvé ;
« mais l'impatience qu'il éprouve peut-être dans
« cet instant l'expose à gâter toute son affaire.

« Je vous en conjure, père Grassi, retournez à « votre saint tribunal, et que la satisfaction que « j'éprouve dans votre entretien ne soit pas trou« blée par la pensée de la perplexité où gémit « à cause de ma visite une âme pénitente. — Je « vois bien qu'il faut que je vous obéisse, me « répondit-il gracieusement : je suis à vous dans « un instant. Vous trouverez dans ce livre d'au« tres détails sur la reine Christine. »

Je prends le livre : j'y vois un portrait fort singulier de Sa Majesté suédoise. Je vais traduire les notes que j'ai prises.

Cette princesse paraît âgée de soixante ans ; sa taille est des plus petites ; elle a le corps très-gros, chargé de graisse et trapu ; le visage masculin ; le teint basané ; les yeux bleus, roulant dans de vastes orbites ; les sourcils épais et blonds ; le nez grand ; la lèvre inférieure large et saillante ; un double menton, parsemé de longs poils de barbe, descend sur sa poitrine, d'où s'échappent les pointes d'autres poils : toute cette végétation est d'une couleur différente des cheveux qui, sur le sommet du front, sont hérissés comme les dards d'un porc-épic en fureur. Voilà pour la figure. Voici pour le costume : un gros nœud de ruban noir pour cravatte ; un habit d'homme, de satin noir, tombant et boutonnant jusqu'aux genoux ; sur cet habit une ceinture qui bride le bas du ventre, et en fait ressortir la rondeur ; une jupe noire,

courte, et qui laisse exposé à la vue un soulier d'homme, et un pied dont la largeur ne fait pas augurer plus favorablement des autres charmes de la princesse.

Certes, je ne pense pas que les Lapons, sur lesquels elle a régné, eussent pu lui disputer jamais le sceptre de la laideur. Beaucoup de gens pensent que dans ce corps affreux habitait un hôte plus affreux encore. Cependant, bien qu'elle goûtât les mesures acerbes et sanguinaires, elle désapprouva hautement son cousin Louis XIV au sujet des dragonades : elle blâmait la manière de prêcher de ces missionnaires, et de gagner le cœur des gens en leur mettant le poignard sur la gorge. Peut-être entrait-il un secret dépit de jalousie dans sa critique? Ayant renoncé à l'exercice de son droit divin, il lui déplaisait de voir les autres en faire usage.

Née en 1626, Christine Alexandre mourut à Rome, le 19 avril 1689. Elle reçut ce second nom du Pape Alexandre VII, qui fut son parrain lorsqu'elle abjura sa religion. Elle avait, par son testament, demandé à être inhumée au Panthéon; mais Innocent XI se contenta de la mettre à Saint-Pierre : il y avait peu d'humilité à cette princesse de vouloir figurer parmi tous les dieux ou tous les saints.

Plusieurs personnes, admirant l'abdication du diadème comme un grand acte de vertu et de force d'âme, ont cru Christine philosophe, et

ont pensé qu'elle n'avait embrassé la religion de Rome que pour y vivre avec plus de liberté et d'agrément. Cette opinion ne se serait pas si facilement établie si l'on avait su que les étrangers, sectateurs de différentes religions, vivaient à cette époque et vivent encore à Rome plus indépendans que les catholiques : il n'y avait donc aucun des motifs supposés qui pût engager Christine à abjurer sa religion. Avait-elle le dessein de devenir une seconde Papesse? Ce dégoût du pouvoir n'était-il qu'apparent?

Le retour du père Grassi interrompit le cours de mes réflexions. Il avait promptement expédié son pénitent; et je vis bien qu'il avait usé de ces moyens rapides de confession par lesquels, selon la maxime des casuistes de son ordre, *on efface ses taches aussi promptement qu'on les contracte.*

« Voulez-vous, me dit-il, continuer notre in-« spection? — Très-volontiers, mon père. » Et, après avoir jeté les yeux sur quelques autres curiosités de la bibliothéque, nous parcourons de longs corridors qui forment d'immenses parallélogrammes aux trois étages du couvent. Là sont les chambres des moines dont les noms sont écrits sur la porte. *Il padre Candido* est le premier qui frappe mes regards : quel nom pour un jésuite! Ces moines sont actuellement au nombre de cent soixante-quinze; mais, au temps de leur prospérité, ce logis en contenait une armée.

Nous parvenons enfin à une élégante galerie, ornée de peinture à fresque de bon goût. Il y a des tableaux peints sur les vitraux. — « Ce sont, « me dit mon conducteur, les événemens mira-« culeux de la vie de saint Ignace. » En disant ces mots, il s'était opéré une métamorphose dans la voix, les yeux, le visage de mon jésuite : c'était une transfiguration complète ; il avait escamoté sa première physionomie. Je comprends qu'il veut se mettre à la hauteur de son sujet, et, sans avoir l'air de m'apercevoir de rien, je le prie de m'expliquer le sujet de chaque tableau.

Alors, d'un ton sentimental, il me conte comme quoi, saint Ignace ayant eu la jambe cassée au siége de Pampelune, saint Pierre lui apparut, le guérit, et l'engagea dans la milice céleste. — « Vous m'avouerez, lui répondis-je, « que saint Ignace aurait eu bien mauvaise « grâce de refuser saint Pierre, et si cet apôtre « me faisait l'honneur de me remettre la jambe, « mon bras serait à l'instant à son service. » Le père Grassi ne réplique rien, mais il y a de l'improbation dans son silence. Alors je prends le parti de m'attendrir : j'ignore si c'était l'influence du lieu, mais je suis tout surpris de me trouver de l'aptitude à la feinte. Bientôt il me montre saint Ignace écrivant, sous la dictée d'un ange, les statuts de l'ordre, et changeant ses habits contre les haillons d'un mendiant.

Enfin, nous voici au dernier tableau, qui représente saint Ignace jouant au billard. — « Ce « n'est pas un des moindres miracles du saint, « reprend le père Grassi. Un jeune homme, « très-habile à ce jeu, et à la conversion du« quel saint Ignace attachait un grand intérêt, « lui dit un jour qu'il se convertirait si Loyola « le gagnait au billard. Ignace accepte la con« dition, et, quoiqu'il n'eût jamais touché ni « queue ni bille, il gagne la partie. Le jeune « homme tint sa parole et devint un fervent jé« suite. — Voilà ce qui peut s'appeler faire des « miracles en jouant ! » Heureusement, le père Grassi ne comprit pas ce qu'il y avait de gai dans cette observation. S'il l'avait compris, il ne m'aurait pas accordé l'insigne faveur de me faire entrer dans la chambre où vécut et mourut Ignace de Loyola.

On a élevé deux autels dans ce réduit. Il y a de petites inscriptions dans tous les coins. On lit au-dessus d'une petite cheminée : « C'est dans « cette cheminée que saint Ignace, après avoir « invoqué le Ciel, jeta au feu une grande quan« tité de lettres qui lui étaient adressées par ses « parens. » Manière laconique de répondre aux gens ! Beaucoup de ministres, sans être des saints, en agissent ainsi avec leurs correspondans. Le père Grassi, ouvrant une espèce d'armoire, me fait admirer une statue de saint Ignace couverte des mêmes habits sacerdotaux

qu'il avait à sa mort. — « Les Français, me dit-« il, enlevèrent autrefois les galons d'or de la « chasuble. — Les Français ! cela ne se peut, « mon révérend père : ils ont trop de respect « pour ce saint. Ce sera quelque juif, marchand « de galons, usurpant le titre de Français. » Heureusement on a réparé le déficit. Mon jésuite me fit observer qu'on n'avait rien changé aux meubles de la chambre, et que la porte était la même que du temps de saint Ignace. J'ouvris la bouche pour lui dire qu'on avait eu la même attention pour la chambre de Voltaire à Paris et à Ferney ; mais je n'achevai pas.

Nous visitâmes le réfectoire, où règne la plus grande propreté. J'appris que tous les moines, depuis le marmiton jésuite jusqu'au général, ont le même ordinaire. J'ai dit le marmiton, parce qu'il n'entre dans le service de la compagnie aucun séculier : tout être vivant est jésuite.

Le père Grassi me fit remarquer tout ce qu'il y a de curieux dans la sacristie et dans l'église de Jésus, avec autant de satisfaction qu'une élégante parisienne en éprouve à étaler les plis d'un riche cachemire. Il s'écriait : « Considérez ce pavé en mosaïque, et cet autel de saint Ignace, décoré de quatre colonnes revêtues de lapis-lazuli ; le globe au-dessus est le plus gros et le plus beau morceau de lapis qu'on ait jamais vu. Ce tombeau qui est sous l'autel contient les restes mortels de saint Ignace, et une lampe

veille sans cesse sur ce dépôt sacré, qui est bien diminué (ici la voix s'attendrissait), tant on y a pris de reliques. » Ainsi donc, dis-je à part moi, tout n'est pas bénéfice dans l'état de saint; et dès qu'on est inscrit dans le calendrier, on est exposé a voir à chaque instant ses cendres troublées par des mains avides de reliques.

Quoi qu'il en soit, la sculpture et la peinture se sont efforcées à l'envi d'embellir la chapelle du saint, et son autel est tellement riche et magnifique, que le maître-autel fait à côté une triste figure, et l'on pourrait croire que saint Ignace est le Père Eternel, et le Père Eternel saint Ignace.

Nous rentrons dans la maison professe. J'examine les tableaux qui décorent le vestibule. Ce sont partout des sujets qui ont trait à l'histoire des jésuites : ici ils sont martyrisés par les Japonais; là ils font des miracles; plus loin on les canonise. Au milieu de ces peintures sont placés les bustes en marbre de Paul III et de Pie VII, avec ce peu de paroles au-dessous de chaque buste : Paul III *instituit;* Pie VII *restituit.* Je cherchai en vain des yeux Clément XIV.
« — Il y aurait eu, dis-je, beaucoup de charité à « placer ici le buste de ce Pape.—Trop, répon« dit le père Grassi. — Je souris, et j'ajoutai : « Mon père, il faut bénir qui nous châtie. — « Aussi le bénissons-nous dans le fond de notre « cœur; mais nous ne nous croyons pas tenus

« de lui élever des statues. — Prenez garde que « vos adversaires ne rappellent le passage de « Tacite, où il dit : *L'image de Brutus était « absente, mais elle n'en jetait que plus « d'éclat.* »

Après force remercîmens de ma part, et beaucoup d'offres de service de la sienne, je prends congé du père Grassi, qui me donne rendez-vous le lendemain pour me présenter au général des jésuites : « Car, me dit-il, c'est aujour-« d'hui jour de poste, et le général a tous ses « instans occupés par la correspondance. » J'employai cet intervalle à assouplir mes idées et mon maintien, à me *caméléoniser,* et à l'heure indiquée je me rendis au collége romain, un des plus beaux palais de Rome, où les jésuites sont établis.

LUIGI FORTIS,

GÉNÉRAL DES JÉSUITES.

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat..................
Arbitre expert sur tous les cas.
LA FONTAINE.

On me fit entrer dans le salon de compagnie du révérendissime Luigi Fortis, dix-huitième général de l'ordre. Pendant que je l'attendais de pied ferme, je me mis à considérer les tableaux qui décorent l'appartement dont les meubles sont fort simples. Ici est peint le fameux jésuite Garnet, au moment où il va être pendu et écartelé pour la conspiration des poudres : un ange l'encourage, et lui montre le ciel ouvert pour le recevoir. Un autre tableau représente le dernier roi de Sardaigne, mort il y a six mois, à Rome, au noviciat des jésuites : il est à genoux devant un prie-dieu, sur lequel on voit une tête de mort, pour lui rappeler qu'il ne vit plus pour le monde, mais seulement pour la société à laquelle il aspirait d'être agrégé. La Providence lui a envié cet honneur : il a rendu le dernier soupir n'étant encore jésuite qu'en herbe, c'est-à-dire novice. Cet événement a fort contrarié la société qui, d'après les règlemens,

hérite de chacun de ses membres. Or le roi de Sardaigne devait être revêtu de ce titre ; mais il ne l'était pas encore. Cette difficulté aurait arrêté des esprits ordinaires : les disciples de Molina, fertiles en ressources, ont imaginé d'habiller le défunt en véritable jésuite profès, et ils ont dit à sa famille : « On n'inhume avec cet « habit que les membres de notre ordre : donc « le roi de Sardaigne qui le porte en faisait « partie ; donc nous hériterons à votre place. » De là un procès ; et, en attendant qu'il soit jugé, la société de Jésus est nantie des effets de la succession.

J'allais continuer l'inspection des antres tableaux ; mais la porte s'ouvre. Un petit vieillard, vêtu d'une serge crue et grossière, entre : c'était le général. Sa figure est douce, son regard un peu emmiellé ; au lieu de l'orgueil du commandement, toute sa personne ne respire que la simplicité et l'humanité. Je veux m'asseoir à sa gauche, il me fait prendre sa droite. Après quelques lieux communs de politesse, je cherche où je puis diriger l'attaque. Je tente un passage à son âme par ses yeux ; mais une large taie sur la prunelle droite me chasse vers la gauche, qui est immobile comme une sentinelle aux postes avancés, et son froc noir paraît envelopper sa pensée aussi complétement que son corps. Que faire ? Me voici fort embarrassé. Dans ma détresse, j'invoque Escobard et je m'exprime ainsi :

« Permettez-moi, mon très-révérend Père, « d'être l'organe de tout ce que la France possède d'âmes pieuses, lesquelles ont tressailli « de joie à la nouvelle de votre restauration. » A ces paroles, le général tourne un peu la tête de mon côté; il m'envoie un rayon visuel, et, à la multiplicité des plis de sa paupière, je devine une intention de sourire. Je m'anime et je poursuis : « Sous vos heureux auspices la France re- « lève enfin son front battu par les orages révo- « lutionnaires; elle espère renaître à la civili- « sation, qui ne peut exister que sous l'empire « des corporations religieuses, dont la plus illus- « tre, par sa courageuse persévérance, est la « compagnie de Jésus. La France a beaucoup « souffert pendant votre longue absence : elle « sent déjà l'effet de vos soins; mais les grands « maux ont besoin de grands remèdes, et il « faut la traiter comme vous traitâtes jadis le « Paraguay. — Le Paraguay! reprend le gé- « néral avec un air satisfait. — Oui, comme « le Paraguay! Le miracle que vous opérerez « en France sera plus grand encore. Dans le « Nouveau-Monde vous n'aviez à convertir que « des sauvages; vous n'aviez qu'à bâtir : en « France il vous faut abattre pour réédifier. « Déjà les couvens de Saint-Acheul en Picar- « die, de Sainte-Anne en Bretagne, et les « missions, ont jeté sur le sol français des se- « mences qui germent de toutes parts; mais

« hélas ! bien lentement. — Que voulez-vous « que nous fassions, sinon de défricher, de cul- « tiver, d'ensemencer la terre : la rosée du Ciel « fera le reste. — C'est beaucoup, sans doute. « Toutefois, nous nous étions flattés que vous « feriez plus encore, et que vous attaqueriez le « mal dans sa racine. Vous purifiez sans cesse « les extrémités du corps social ; mais le cœur « renvoie le sang corrompu. — Que faire donc? « répète le moine. — Une belle et bonne mission « à Paris. — A Paris ! Et nous sommes attaqués, « calomniés jusque dans la chambre des dépu- « tés ! — Tant mieux, mon révérend Père. Ce- « lui sous les enseignes duquel vous combattez « ne fut-il pas aussi outragé, calomnié : c'est un « rapport de plus que vous avez avec lui. D'ail- « leurs, le vent de la persécution a toujours « poussé dans le port le vaisseau de la religion. « Vous ne serez jamais persécuté autant que « je le désire. — Mais une mission à Paris « est bien difficile ! — Pas autant qu'on pour- « rait le croire. Un petit nombre de mé- « créans déclament et font du bruit ; un grand « nombre d'*honnêtes gens* n'attendent que vo- « tre signal pour se montrer et offrir leurs « épaules à la croix de la mission. Plus l'entre- « prise est difficile, plus elle est digne de la com- « pagnie de Jésus, dont les membres ont fait « tant de miracles et ont ajouté six saints au « pieux catalogue. — Oui, répond le général

« avec un accent triomphateur, six saints, sans « compter deux bienheureux. »

A cet endroit du discours sa révérence a daigné m'expliquer la nuance qu'il y a entre un saint et un bienheureux. Ils diffèrent l'un de l'autre comme un ministre à portefeuille diffère d'un simple ministre d'Etat. Transporté de tant de bonté, je m'écrie, comme par inspiration : « Ah ! mon Père, qu'est devenu cet heureux « temps où vous aviez l'oreille des rois ! — « Dieu nous en préserve ! dit-il avec un ton sé« vère : les embarras et les intrigues des cours « ne nous conviennent pas ; les statuts de l'or« dre et nos mœurs y répugnent. — Je le sais : « aussi n'ai-je émis ce vœu que par intérêt pour « les rois, que vous avez si bien su achemi« ner vers le royaume céleste. » Je me lève alors, et je prends congé du général des jésuites, qui ajoute à des expressions de bienveillance ces gracieuses paroles : « Assurez les bons Fran« çais que nous n'oublierons jamais que la France « fut le berceau de l'ordre de Saint-Ignace. »

ADMINISTRATION.

J'ai droit à la première en qualité de Sire.
La seconde par droit me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétends la troisième ;
Et si quelqu'un de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.
LA FONTAINE.

En lisant ce qui concerne les brigands des Etats de l'Église, on a vu de quelle protection le gouvernement investit les personnes et les propriétés. Sa conduite envers l'agriculture, le commerce et l'industrie, est aussi dépourvue d'équité et de raison : il dessèche par son avide cupidité ces sources de la richesse et de la prospérité publiques. Le soleil rend en rosée et en pluies fécondantes une grande partie des eaux qu'il enlève à la terre ; mais ici l'administration pompe tout et ne rend rien. A la manière dont elle dévore au jour la journée, sans prévoyance aucune, en coupant l'arbre à la racine pour en avoir les fruits, vous seriez tenté de croire que le Dieu qu'on adore est saint Gargantua.

A Naples, le gouvernement, en exerçant le monopole des grains, ne permet au peuple de remplir son estomac qu'autant qu'il vide sa bourse. De vastes et menaçans magasins règnent

le long du golfe, et recèlent les dons de Cérès, non pour prévenir la disette, mais pour la faire naître à propos et affamer les habitans en masse. A Rome, on affame la population en gros et en détail : nouvelle opposition avec l'ancienne Rome, où d'immenses greniers d'abondance remplis des tributs de l'Afrique, de la Sardaigne et de la Sicile, n'étaient destinés qu'à faire au peuple des distributions gratuites. L'administration papale, en vertu de son droit divin, s'attribue non seulement la vente exclusive du blé en grains, mais du blé en farine, mais du blé converti en pain. Enfin, sous quelque déguisement que se présente cette pauvre Cérès, on reconnaît la présence réelle de sa divinité dans la plus petite particule de pâte ou de pâtisserie, et en cette qualité l'Église se charge d'en faire le débit. Presque toutes les boulangeries appartiennent aux individus du haut clergé : les préposés à la vente du pain ne sont que des prête-noms, des commis. Les séculiers qui veulent exercer ce genre d'industrie sont en butte à mille vexations, amendes, etc., et finissent souvent par renoncer à leur état.

Ces jours derniers, un habitant de Rome me raconta que son boulanger avait été soumis à une forte amende par le cardinal Ruf.., pour avoir vendu au public du pain dont le poids était avantageux.... Au vendeur, dira-t-on. Pas du tout, mais bien aux acheteurs. — « Cela me

« paraît fort extraordinaire : on n'a jamais rien « vu de semblable à Paris, dis-je à la personne « qui m'apprenait ce fait. — La raison en est « cependant bien simple, me répondit-elle. — « Comment, bien simple ? Punir un boulanger « qui favorise le pauvre, en lui facilitant les « moyens de se procurer la nourriture première ! « c'est une chose inouïe ! une chose !... — Qui « ne vous étonnera nullement quand vous sau- « rez que Son Eminence est propriétaire de « plusieurs boulangeries auxquelles les consom- « mateurs ne donneraient pas beaucoup d'occu- « pation, s'ils trouvaient ailleurs du pain à « meilleur compte. »

Quelque confiance que m'inspirât la personne qui me parlait, j'ai voulu acquérir la preuve directe, et pour ainsi dire palpable, de cette petite anecdote. Je n'ai fait qu'un saut chez le boulanger puni. Il était encore tout en émoi de son désappointement. Il me raconta avec feu tous les détails de son aventure, n'épargnant pas les épithètes au prince de l'Église, qui, s'il les eût entendues, lui aurait infligé une seconde amende, mais sans jamais amender sa façon de penser à son égard.

MM. les cardinaux, non contens d'enfariner leur pourpre, ont en outre à leur compte les boutiques d'épiceries, et généralement tous les comestibles dont la vente est journalière et lucrative. Ce que c'est que d'être occupé du bien public !

Au monopole des grains, le gouvernement joint le monopole de l'huile : c'est frapper l'agriculture au cœur. Le malheureux cultivateur reçoit la loi quand il veut vendre le produit de ses sueurs, et il est souvent obligé d'acheter fort cher la même denrée qu'on l'a forcé de vendre à vil prix. Tous ces vices sont la conséquence d'un principe oppresseur. Je ne m'en étonne pas : je les signale. Et que peut-on espérer d'un gouvernement dont les chefs, étrangers les uns aux autres, se succédant, calcul proportionnel, tous les huit ans, ne peuvent, quand ils le voudraient, concevoir et exécuter de vastes plans, et se passent l'empire l'un à l'autre comme des convives altérés se passent la coupe du festin ? Peut-on avoir des sentimens de paternité pour l'espèce, quand on renonce à la paternité de l'individu ? Le moins paternel des gouvernemens n'est-il pas celui où il y a tant de *pères* qui n'ont pas d'enfans ?

LOTERIE.

Tous les hommes qui ont des idées d'ordre social, et désirent encourager les bonnes mœurs, se sont élevés avec indignation contre l'institution de la loterie. Tous les Français attachés à leur pays gémissent de voir figurer un tel article au budget de l'État. Ce n'est qu'en rougissant que les ministres présentent cet abus révoltant

à la sanction de la chambre législative; ils ont toujours soin, afin d'obtenir cet impôt coupable, d'en faire espérer la cessation. Enfin, la perspective seule de la mort de ce monstre en a pu faire supporter l'existence.

Le gouvernement papiste non seulement tolère la loterie, mais il l'autorise, l'encourage; que dis-je ? il la sanctifie en instituant pour ce vice politique une cérémonie spéciale et religieuse. Hé quoi ! dira-t-on, faire de la loterie *un acte de piété!* — N'a-t-on pas fait *un acte de foi* (auto-da-fé) de l'action de jeter des innocens dans de grands feux ? Cependant, malgré mon respect pour l'omnipotence papale, comme je ne pense pas que les abus connus justifient la facilité à ajouter foi à l'existence des abus inconnus, j'ai voulu, avant de croire, voir de mes yeux et toucher de mes mains la chose en question : le témoignage de mes sens a été unanime.

Le jour du tirage des numéros, on métamorphose la galerie du palais du gouverneur de Rome en une espèce de reposoir où se réunissent les chefs des diverses congrégations religieuses, capucins, récollets, dominicains, etc., avec des *monsignori* et d'autres personnages éminens dans l'Eglise. A l'air de recueillement de l'assemblée, vous eussiez cru qu'il s'agissait d'un service funèbre pour le repos de quelque âme d'évêque ou de cardinal. J'admirai le silence du peuple groupé, sur la place de Monte-

Citorio, autour de l'obélisque, qui semblait l'image d'une pensée unanime et pieuse montant vers le Ciel.

Bientôt un enfant de dix à douze ans s'avance près de la balustrade de la galerie extérieure du palais ; il fait un signe de croix grandement dessiné ; il plonge ensuite la main dans une boîte d'argent ; il tire un billet ; soudain la trompette sonne, et j'entends proclamer le numéro *treize.* La même cérémonie se renouvelle pour chacun des cinq numéros. La foule, d'abord si calme, s'agite comme une mer bouleversée par la tempête : ainsi qu'au jugement dernier, le petit nombre des *élus* rend grâce à la Providence ; tous les autres *appelés* grincent des dents, jurent, et ont recours à mille moyens coupables pour tenter de nouveau la fortune du sort. Et cependant l'Eglise condamne les jeux de hasard ! Cesseraient-ils d'être un péché lorsqu'ils lui sont profitables ? C'est peut-être un mystère nouveau qu'il faut respecter.

DES ROMAINES.

ANECDOTES.

Chi vuol veder quantunque può natura
E'l ciel tra noi, venga a mirar costei.
PETRARQUE.

On ne demande par an qu'une moisson au grain semé dans le nord ; semé au midi, on peut en exiger deux, tant est prodigieuse l'influence de la température sur les plantes. Et que sont les hommes ? Des plantes douées de la faculté de se mouvoir. Voulez-vous donc être impartial dans votre jugement sur les femmes ? faites d'abord la part du climat. Si beaucoup de voyageurs en avaient usé ainsi, auraient-ils débité de si ridicules diatribes contre les Italiennes ? Avant de les traduire à leur barre, ils devaient accuser et cet air si actif, si suave, qui tantôt donne aux fibres une élasticité frémissante, et tantôt les assouplit dans un bain de parfums éthérés; et cette harmonie des élémens qui enivre l'oreille de sons voluptueux; et ce soleil, enfin, dont les émanations vivifiantes pénètrent et incendient tous les sens. En Italie, les femmes sont sans cesse aux prises avec la nature, dont l'irrésistible ascendant les travaille et les dompte,

comme le souffle d'Apollon, agitant la sibylle sur le trépied sacré, la forçait de se soumettre à ses inspirations. Mais les hautes classes, qui aux torrens des passions opposent la digue de l'éducation et des bienséances sociales, ne sont-elles pas exceptées? Moins que les autres. Ces soins délicats qu'elles prennent de leur personne, ces pâtes et ces parfums qui donnent au tissu de leur peau une finesse et une sensibilité nouvelles, tout ce luxe de sensualité rend plus immédiate l'action de l'atmosphère voluptueuse qui les enveloppe de toutes parts. En France, les femmes tiennent les rênes de leurs passions : en Italie, ce sont les passions qui tiennent les rênes. La Française fixe le nombre des combats qu'elle aura à soutenir avant de se rendre; elle capitule avec ses désirs : l'Italienne n'obtient aucun quartier de ses sens qui vont à leur but avec impétuosité. A l'appui de mon assertion je vais citer une petite aventure dont un de mes amis, actuellement à Paris, a été l'acteur, et dont j'ai été pour ainsi dire le témoin.

M. I..., étant au spectacle, aperçoit dans une loge une femme d'une mise élégante et d'une figure distinguée, dont les yeux sont fixés sur lui comme sur quelqu'un de sa connaissance; il change plusieurs fois de place, et partout la Romaine le poursuit de ses regards ou de sa lorgnette. Le galant chevalier, persuadé que ce langage muet cache un mystère, et qu'il est

destiné peut-être à rendre quelque service à la belle lorgneuse, épie le moment où elle sort de la salle; il la voit monter en voiture; il s'élance derrière, donne de l'argent au laquais qui lui apprend le nom de la dame; il remarque l'hôtel devant lequel s'arrête l'équipage, et revient chez lui croyant tenir entre ses mains le fil d'un labyrinthe enchanté. Mais le lendemain, vains efforts pour découvrir cette beauté : soit qu'il eût oublié ou mal entendu son nom, ou que le domestique l'eût trompé, il ne savait plus à quel saint se vouer, lorsqu'il reçut un billet anonyme ainsi conçu :

« Vous êtes Français : une femme attend de « vous un service important. Trouvez-vous à dix « heures au pied de l'obélisque de Monte-Cito- « rio. Soyez armé. »

Nous faisons divers commentaires sur cette lettre. Que signifie cette recommandation d'être armé? Veut-on, par la perspective d'un danger offert à un chevalier français, le déterminer, dans le cas d'une indécison, à accepter le rendez-vous? L'expédient serait neuf et ingénieux.

Dix heures allaient sonner, et voilà mon chercheur d'aventures, armé jusqu'aux dents, au lieu du rendez-vous. Bientôt un homme enveloppé d'un manteau passe et repasse près de lui en faisant le tour de l'obélisque, et en prononçant son nom. « — C'est moi, répond M. I... —

« Veuillez donc me suivre», dit l'inconnu ; et il le conduit à la place de Venise. Après quelques instans, une voiture s'approche, la portière s'ouvre ; il monte et reconnaît la dame du spectacle. Il veut lui exprimer toute sa reconnaissance, l'assurer d'un dévouement à toute épreuve. « — Je devine, dit-elle en l'interrompant, tout ce qu'un Français peut dire en « semblable circonstance : il faut peu de paroles « actuellement, et beaucoup de diligence. » Les chevaux partent au galop, traversent la ville, passent le pont Sixto et s'arrêtent dans la cour d'une *villa*. Les voyageurs entrent dans une élégante maison de plaisance, dont les appartemens sont éclairés d'une manière mystérieuse ; du vestibule ils passent dans la salle à manger, où était servi un souper délicat, destiné moins à satisfaire l'appétit qu'à exciter la sensualité ; de cette salle ils se rendent au salon de compagnie ; de là dans une chambre à coucher, décorée des plus expressives métamorphoses d'Ovide ; ils pénètrent enfin dans la pièce la plus intérieure, le sanctuaire du temple, le saint des saints. La belle inconnue s'assied à côté de son chevalier, sur un vaste canapé ; elle a peine à trouver des expressions, tant elle est palpitante de crainte et de pudeur ; elle a été frappée d'une grande ressemblance avec... Elle est bien légère, bien inconséquente ; mais son cœur a toujours emporté sa tête. Elle ne sait comment justifier....

M. I... l'interrompt par un discours mâle et éloquent ; il lui prouve qu'il a compris toutes ses pensées, même les plus secrètes : l'enchanteresse paraît goûter cette première explication. Il en donne une seconde : elle le juge digne de sa confiance. Elle propose alors un léger repas, pour réparer la fatigue du voyage. Ils prennent quelques mets légers, qui flattent à la fois l'odorat, le palais et les yeux. Le cécube et le falerne, mariant leurs parfums aux parfums des fleurs et des fruits du jardin des Hespérides, annonçaient que la maîtresse du logis avait lu son Horace, et était philosophe. D'après les conseils du sage de Tivoli, ils retournent au sanctuaire du temple où le dieu dont le culte est universel avait manifesté pour eux sa présence réelle ; ils lui offrent un dernier sacrifice. Les heures avaient fui. « — Ah ciel ! il est minuit : mon « mari sera inquiet, s'écrie la charmante Artémise. — Qu'importe ? — Il importe beaucoup : « mon époux est un homme estimable, plein « d'excellentes qualités ; je lui suis très-attachée, « et je serais désolée de manquer aux égards « que je lui dois. Montons en voiture. — Mais « à peine y a-t-il quelques instans que je jouis « du bonheur d'être avec vous, et déjà il faut « se séparer, dit le Français d'un ton pénétré, « et j'ignore même votre nom. — Ah ! ah ! voilà « de l'indiscrétion ; *vous en demandez trop en* « *un jour.* Jeudi, chez la duchesse Dev..., nous

« nous reverrons, et je vous en apprendrai da-« vantage. » Il ne sut rien, car il devait partir, et partit en effet le lendemain pour Florence.

Livrer sa personne et refuser de dire son nom est un trait caractéristique. Les Italiennes pensent que les exordes et les péroraisons énervent le discours, et que, dans le temple de l'amour, l'offrande offerte au sanctuaire doit, comme l'encens brûlé sur l'autel, s'évaporer sans laisser de trace.

M. I..., avant de partir, m'avait donné le signalement de la belle aventurière, et je mis tout en œuvre pour la découvrir. J'allai chez la duchesse Dev..., où toutes mes recherches furent vaines. Je consultai un jeune prélat, aujourd'hui cardinal, et lui contai toute l'histoire qui le réjouit beaucoup. Je le priai de m'aider de ses lumières; mais il attribua l'honneur de cette aventure à tant de hautes et puissantes dames, qu'il troubla mes idées au lieu de les éclaircir. Chaque jour il me demandait si j'avais trouvé la trace de l'inconnue : il paraissait attacher au succès de ma tentative un aussi grand intérêt que moi-même. Mais j'aurais plutôt, je crois, découvert un nouveau monde. Enfin je m'adressai au comte Fal..., dont la sensible dame avait parlé comme de quelqu'un de sa connaissance. Il se frotta le front au récit de l'anecdote; puis il s'écria, comme par inspiration : « Ce ne peut être que ma cousine, ou

« ma belle-sœur, ou..... » Je crus qu'il allait passer en revue toute sa famille. Je ne pus m'empêcher de rire de sa naïveté ; il rit aussi, ce qui me fit rire encore davantage, et je le quittai en le considérant comme étant déjà ou devant être un des plus dignes maris de Rome.

AUTRE ANECDOTE.

Les Italiennes parlent de leurs intrigues amoureuses avec autant d'aisance que les femmes de Paris s'entretiennent d'une mode ou d'une pièce nouvelle. Est-ce oubli de toute convenance, de toute retenue, de toute pudeur? Nullement, puisque cette conduite ne blesse en rien les usages ni l'étiquette de leur pays, et que personne ne s'en formalise. Juger une nation étrangère d'après les idées reçues et les préjugés de sa patrie, c'est imiter la tyrannie de Procuste. Non seulement, avant de juger les Italiennes, il faut faire la part du climat, mais celle du gouvernement : alors, sans être entièrement disculpées, elles paraîtront bien moins coupables.

Voici une petite anecdote dont l'authenticité est incontestable, et qui prouvera ce que je viens d'avancer sur le peu de mystère dont elles couvrent leurs liaisons illicites.

A l'époque dernière de la domination des Français en Italie, lorsque le général Miollis était gouverneur des Etats de l'Eglise, la

jeune comtesse B***, fille du duc de B***, surnommée *la belle tête grecque*, après avoir préludé par quelques amours passagères, fixa bientôt son âme errante sur un officier d'artillerie, qui répondit à sa passion avec toute la fougue de la jeunesse. Plusieurs mois s'étaient écoulés dans cet enchantement mutuel, et il semblait que leur soif amoureuse, bien loin de s'éteindre dans les torrens de délices où ils se plongeaient, n'en devenait que plus ardente. Le jeune officier, consacrant tous ses momens à sa maîtresse, oubliait le service de Mars pour celui de Vénus. Sa famille, effrayée des conséquences fâcheuses que cette liaison pouvait entraîner, sollicita et obtint pour lui un changement de garnison. Il reçut l'ordre de partir pour Naples. Malgré les douleurs, les attaques de nerfs, les évanouissemens de la comtesse B***, il dut obéir.

Rien ne peut dépeindre l'abattement, le désespoir de cette moderne Arianne, pour qui Rome, après avoir été un séjour enchanté, devint tout à coup le plus horrible des déserts. Elle redemandait son amant à tous les lieux témoins naguère de leur réunion. Non contente de verser des larmes et de pousser de longs gémissemens sur cette cruelle séparation, elle se vêtit de deuil, comme si tout ce qu'elle aimait eût cessé de vivre : et pourtant son mari se portait à merveille. Quand elle eut promené sa

douleur chez plusieurs personnes de sa connaissance, elle se renferma dans sa maison, dont elle interdit l'entrée à tout le monde : elle voulait, disait-elle, faire divorce avec les humains.

Déjà quinze jours s'étaient écoulés dans cette réclusion absolue ; les fêtes, les bals, les soirées brillantes se succédaient chez le général Miollis, et l'amante désolée s'obstinait à ne pas y paraître. Quoique à Rome la laideur soit une exception, cependant la ravissante beauté de la comtesse B*** laissait un grand vide dans les cercles dont elle avait fait partie. Il lui fut député l'élite de la jeunesse française et romaine, pour la supplier de ne pas prolonger davantage le veuvage de la société entière, qui se trouvait privée, par son absence, de son plus bel ornement. Elle céda enfin aux instances réitérées de ses nombreux admirateurs, et promit d'assister à un grand bal, au palais du gouvernement. Elle vint en effet ; mais au lieu de la parure aérienne d'une nymphe de Terpsichore, elle étala tout l'appareil d'une femme qui vient gémir sur un tombeau. Elle ne pleurait pas ; mais ses yeux se souvenaient encore des larmes de la veille ; son visage décoloré se penchait languissamment sur son épaule, comme un lis que l'orage a courbé vers la terre. C'est en ses longs habits de deuil qu'elle traversa une suite d'appartemens, donnant la main à son mari, le comte B***, beau jeune homme de vingt-neuf ans, très-riche,

et partant très-considéré à Rome. Elle marcha silencieuse jusqu'au grand salon de compagnie. Arrivée là, elle fut environnée d'une foule de femmes, ses amies, qui lui firent leurs complimens de condoléance sur son infortune. Alors, la douleur comprimée dans le sein de la comtesse se réveilla avec tous ses accompagnemens, et devant une nombreuse société, moitié française, moitié romaine, elle s'écria, à travers ses sanglots : *Non, non, plus d'amans, plus d'amans : l'amour fait trop souffrir.* Et toutes les Romaines de chercher à la consoler, les unes en lui prêchant une résignation philosophique, les autres en se citant pour exemple d'un malheur semblable.

Cependant le mari, croyant son ministère tout-à-fait hors d'œuvre, ayant confié sa femme au zèle empressé de tant de consolatrices, avait opéré sa retraite vers un groupe d'hommes sensés, qui, dans l'intermède des contredanses, où l'on s'occupait du soin de leur ménage, discutaient gravement sur les intérêts des peuples et sur les moyens d'accroître la population. La conversation était très-animée, quand une autre comtesse, qui avait prodigué ses soins et son éloquence au désespoir de la comtesse B***, s'adressant au mari : « —Il s'agit bien, M. le comte,
« de parler politique, lorsque votre épouse est
« dans une désolation d'autant plus grande, que
« c'est à une fête semblable à celle-ci qu'elle fit

« la connaissance de l'objet qu'on a eu la cruauté « de lui enlever. Les femmes sont si malheu- « reuses ! Venez joindre vos efforts aux miens « pour la calmer, et peut-être que tous les deux... « — Excusez-moi, madame, si je vous refuse : « je ne puis rien gagner sur l'esprit de ma femme; « elle montre constamment la même déraison. « Je lui ai dit cent fois qu'elle s'attendrissait « trop facilement : aujourd'hui c'est pour un « amant ; demain ce sera pour un autre. » Monsieur le comte connaissait parfaitement madame la comtesse : car, à huit jours de là, un jeune officier prussien essuya les pleurs que l'absence de l'officier français faisait répandre.

BAISEMENT DE MAINS.

CRUCIFIX BAISÉ. — FÊTE DE SAINT ANTOINE.

> Partout où la pensée croupit dans l'esclavage, je ne sais quoi de servile et de rampant se glisse dans les relations sociales, et les formes de la politesse ressemblent beaucoup à celles de la bassesse.

Depuis le décroteur qui baise la main d'un moine, naguère décroteur comme lui, lequel l'a baisée à son supérieur, qui l'a baisée à un chanoine, qui l'a baisée à un prélat, qui l'a baisée à un cardinal, lequel l'a baisée au Pape, tout le monde à Rome reçoit et donne des baisers manuels. Le privilége de baiser la main du Pape est exclusivement réservé* aux cardinaux qui s'opposèrent vigoureusement au dessein que Benoît XIII avait d'accorder la même faveur aux instances des évêques. Ces représentans des apôtres n'ont pu parvenir encore qu'à baiser le genou pontifical. Ainsi, il y a dans tous les lieux sacrés et profanes une circulation non in-

* Il n'est question que des cérémonies de l'Eglise, car partout ailleurs le Saint-Père présente sa main à baiser à qui bon lui semble.

terrompue de baisers qui descendent et montent sans cesse l'échelle des dignités ecclésiastiques jusqu'au Saint-Père qui, seul, est condamné à ne rien baiser, ou à se baiser lui-même.

Dans un pays où le clergé jouit de tous les honneurs, il est bien naturel qu'il donne le ton aux séculiers : aussi le baiser de main a-t-il des cloîtres passé dans les salons, et des salons dans les boutiques. Un marchand se précipite de son comptoir; il me heurte en passant. A qui en veut-il? me dis-je, étonné de sa rapidité. Bientôt je le vois saisir la main d'un capucin qui la lui abandonne avec distraction, la baiser, puis s'en retourner satisfait avec son flegme accoutumé. « — Ce révérend père, lui demandé-je, « vous a rendu quelque service? Pour mettre « tant de chaleur dans vos carresses, il faut qu'il « soit de vos amis particuliers. Quel est son « nom? — Je ne le sais pas, me répond-il; « mais c'est un capucin. »

Si je quitte les palais des seigneurs et les demeures des artisans, et que j'interroge l'intérieur, les dieux pénates de la classe mitoyenne, où réside le vrai caractère national, je m'étonne et m'attriste de ne point trouver entre les enfans et leurs parens cette effusion de sentimens, ce laisser-aller de la nature, ces carresses naïves qui font le charme des familles. Les bras de ces jolis marmots ne s'enlacent jamais autour du cou de leur mère; ils ne couvrent pas ses joues de

baisers retentissant au fond de son cœur, et qui la dédommagent de tant de soins et de peines. Le seul témoignage de tendresse qu'on leur accorde à certaines heures de la journée est le baiser de la main que la mère leur tend avec plus ou moins de dignité. Elle ne demande à ses enfans qu'un respect extérieur : l'affection arrive si elle peut ; et il est rare, comme on le sent bien d'après ce tableau, qu'elle se montre chez eux.

Je suis persuadé que beaucoup de mères souffrent de cette contrainte : les entrailles sont toujours là. Mais elles élèvent leurs enfans comme elles ont été élevées elles-mêmes. D'ailleurs, la coutume, l'opinion commandent, et le bonheur d'être mère peut-il dédommager de l'inobservance d'un usage qui a sa source dans les exigeances de l'Eglise ? On m'a conté qu'une mère, pour mettre d'accord ses préjugés avec son cœur, faisait baiser de jour sa main à ses enfans, mais les baisait tout de bon la nuit, lorsqu'ils étaient endormis.

On dira peut-être que, dès la fondation de Rome, les lois attribuaient aux pères de famille une magistrature illimitée sur leurs enfans, qu'ils pouvaient vendre et mettre à mort, et que ceux-ci, au lieu d'un esclavage réel, sont trop heureux d'en être quittes aujourd'hui pour une pantomime servile et une simple démonstration de soumission absolue.

C'est ainsi que, du moins sous ce rapport, la ville de Romulus se retrouve dans la ville de Pie VII.

CRUCIFIX BAISÉ.

Ainsi qu'aux mains, les baisers sont prodigués à tous les simulacres bénis, et aux objets qui renferment des reliques quelconques. C'est par les baisers que les dévotes se mettent en verve : j'en ai vu un curieux exemple dans l'église de Saint-Charles, au Cours.

Le soir du Jeudi-Saint on exposa sur les marches de l'autel un crucifix de bois de la longueur de deux pieds et demi. La gent dévote se mit à le festoyer, en le baisant aux pieds et au front. Le lendemain, Vendredi-Saint, on offrit aux ferveurs de la multitude un crucifix de quatre pieds, et les baisers redoublèrent; mais le lendemain le crucifix avait près de six pieds. Alors l'exaltation des femmes fut portée à son comble : de tous les points de cette immense église elles se précipitèrent vers le simulacre grossièrement taillé et plus grossièrement peint; elle se jetèrent sur ce bois comme si elles eussent voulu le dévorer; elles le baisèrent avec acharnement depuis les pieds jusqu'au front, sans faire grâce à aucune partie du corps. Des personnes pieuses se succédaient quatre par quatre dans cet exercice : celles qui attendaient leur tour montraient autant d'impatience qu'une meute qu'on retient

en présence de la proie. Il y avait près du crucifix une écuelle pour recevoir les offrandes. Pour la plupart, elles aimaient mieux donner des baisers que de l'argent; mais celles qui lâchaient quelque obole se croyaient en droit de ne plus finir leurs caresses. Quoique je restasse plus d'une heure dans l'église, je ne pus voir la fin de ce bizarre spectacle, et je laissai mes dévotes baiseuses toujours en opération.

Le pied de saint Pierre, dans la basilique de ce nom, est tout creusé par ces baisers et tout luisant; et dans une autre petite église du *Forum*, où l'on prétend que l'apôtre qui renia son maître fut long-temps dans les fers, j'ai vu un petit crucifix de cuivre dont tout le visage et une partie des épaules ont disparu sous le frottement des lèvres qui, sans hyperbole, l'ont mangé de caresses.

Ces baisers de toute espèce sont d'autant moins friands, que la propreté n'est pas plus naturalisée à Rome que dans le reste de l'Italie. On me dira que la religion de Rome n'exige pas d'ablutions multipliées, comme celle de Mahomet, et que parmi beaucoup d'ordres de moines on ne juge le degré de piété que par le degré de crasse dont les couches, plus elles sont épaisses, opposent un plus grand obstacle au magnétisme du toucher et à l'aiguillon de la chair. Je n'ai rien à répondre, et l'on doit louer la saleté qui conduit à la sainteté.

FÊTE DE SAINT ANTOINE.

La malpropreté me rappelle le porc, qui me rappelle saint Antoine, qui me rappelle sa fête. De ce que ce bienheureux affectionne cet animal, les dévots ont conclu qu'il devait avoir la même sympathie pour toutes les autres bêtes à poil et à plume, et ils l'ont investi de ce protectorat général. Le jour donc de sa fête, qui se célèbre à Rome avec une grande solennité, la place de Sainte-Marie-Majeure, où se trouve l'église de ce saint, est couverte de chevaux, d'ânes, de cochons, sur la tête desquels le clergé appelle les bénédictions célestes, moyennant une redevance pour chaque bête.

Le petit peuple, trop pauvre pour posséder des animaux aussi importans, tient sous le bras des poules et des dindons, ornés de petits rubans rouges attachés au cou, afin que saint Antoine les engraisse convenablement, et les préserve des diverses maladies auxquelles ils sont sujets. Dès que tous ces animaux, jusqu'au plus petit poulet, ont payé leur tribut à l'église, le sacré goupillon les asperge d'eau bénite; et s'il arrivait que quelque cochon fût possédé du diable, comme il y en a eu plusieurs exemples, il est exorcisé à l'instant.

Ce ne sont pas seulement les basses classes qui observent ces cérémonies : la haute noblesse

y apporte les plus religieux scrupules, et les chevaux les plus richement enharnachés, et couverts d'armoiries de toute espèce, ont peine à tenir sur la place, qui est fort grande. Quand un cocher ou un charretier est embourbé, il menace ses chevaux de l'indignation de saint Antoine, et, en ajoutant quelques coups de fouet, il les fait avancer sur-le-champ.

LE JEUDI ET LE VENDREDI SAINTS.

SÉJAN.

Et les cris importuns de ce peuple odieux?

TIBÈRE.

Du pain, les jeux du cirque, un sacrifice aux dieux.

Tibère, trag. de CHÉNIER.

AINSI en ont usé tous les gouvernemens depuis leur origine jusqu'à nos jours. Le peuple réclame-t-il une partie du pouvoir législatif, on lui *jette du pain;* demande-t-il compte de l'emploi des revenus publics, on l'amuse par *des spectacles;* demande-t-il compte de son sang versé pour satisfaire l'ambition oligarchique, on le conduit au temple *rendre grâce aux cieux* du succès de tous les complots tramés contre sa liberté. S'agit-il de légitimer une guerre injuste, une *guerre de précaution*, on se hâte de rendre le Ciel complice de ces grands assassinats, en lui attribuant la meilleure part de la gloire et en avouant, avec humilité,

Que dans la ville en cendre on n'eût rien fait sans lui;
Qu'on ne peut ni piller, ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.

Voilà l'origine de la plupart des fêtes reli-

gieuses, qui ne sont autre chose que des spectacles populaires où l'on mêle le nom de la Divinité. S'il s'agissait uniquement de rendre hommage au Créateur, étalerait-on une pompe si vaine? Plus vos appareils sont fastueux, plus ils sont misérables devant les merveilles de la création. En opposant l'éclat de vos habits à l'éclat de la parure de l'univers, vous imitez des mendians qui, pour honorer leur seigneur, mettraient des galons sur les haillons de leur misère. Des cérémonies simples et champêtres, rappelant les bienfaits de la nature, l'offrande des prémices des fruits de la terre, et surtout l'offrande d'un cœur pur, voilà les seules fêtes qui puissent plaire à l'Eternel. La fête du Jeudi-Saint à Rome est-elle de ce nombre? On va en juger. C'est du moins la solennité religieuse la plus remarquable, sans en excepter celle de Pâques; c'est aussi le jour le plus fatiguant pour le Saint-Père qui est dans un exercice continuel.

JEUDI-SAINT.

Je me suis rendu de bonne heure à la chapelle Sixtine, pour entendre le fameux *Miserere;* mais le révérend père Oignon, que je rencontrai heureusement dans l'église de Saint-Pierre, me conseilla, avec beaucoup de bienveillance, de remettre au lendemain l'audition de ce concert spirituel, pour ne rien perdre des autres cérémonies qui ne devaient pas se répéter.

Comme j'allais le quitter, après l'avoir remercié de son attention, « — Vous ne me parlez plus, me dit-il, de notre entretien de « l'autre jour : seriez-vous refroidi dans vos re- « cherches sur les miracles? J'ai pris des infor- « mations, et il en résulte que jamais saint Louis « n'a répondu aux lettres qui lui ont été adressées. « — En ce cas, mon révérend père, je ne lui « écrirai pas, car je tiens beaucoup à ce que mes « lettres ne restent pas sans réponse. — Je com- « mence à penser que c'est une imagination de « votre cerveau, ajouta-t-il en souriant. — Si « vous riez, père Oignon, je m'en vais rire aussi, « quoique je n'aie pas l'honneur d'être augure. » Nous nous séparâmes alors avec cordialité et en nous serrant la main.

Il s'agissait de trouver place sur la galerie située au-dessus de la colonnade circulaire qui forme la place de Saint-Pierre. C'était un lieu privilégié : partout ailleurs on était menacé d'être étouffé par la foule. Je cherchais en vain des yeux quelque moine de ma connaissance : un capucin passe ; je lui dis que je suis des amis du père Cipolla ; je me saisis de son cordon ; le franciscain m'entraîne à sa suite, et me voilà convenablement placé. Bientôt une musique guerrière annonce l'approche du Saint-Père. Il paraît, porté sur son trône, au grand balcon de la façade de l'église. La musique cesse. Les soldats et le peuple s'agenouillent silencieux,

Alors le Souverain Pontife se lève, et bénit par trois fois *la ville et l'univers*. Cette bénédiction sortant du cercle étroit des bénédictions ordinaires, le Pontife, courbé sous le faix de trois couronnes et de trois quarts de siècle, est comme suspendu entre le ciel et la terre. Ces fontaines jaillissant avec un bruit uniforme, au milieu d'un silence plus uniforme encore; cet obélisque égyptien, opposant ses caractères hiéroglyphiques aux mystères de la religion catholique, excitèrent mon étonnement et remuèrent ma sensibilité. Mais que le Pape soit jeune au lieu d'être vieux, et le prestige est détruit. Un moment après la bénédiction, le Pape se retire, et la foule s'empresse vers la chapelle Clémentine, pour assister à la cérémonie du lavement des pieds des apôtres. Ceux-ci, vêtus d'un froc de laine blanche, un bonnet blanc sur la tête, siégeaient sur une banquette élevée sur une espèce de théâtre. Je connaissais le curé de l'église des Lucquois, qui représentait l'apôtre saint Pierre. C'est un excellent homme, ne connaissant dans sa conduite que la ligne droite, et incapable de renier ses amis. Il me fit signe d'approcher. La foule, s'apercevant que l'apôtre saint Pierre avait un mot à me dire, se rangea pour me laisser arriver jusqu'à lui.

Soudain tous les yeux se tournent vers le Pape, qui entre par une porte secrète et se place sur son trône. Derrière lui, une tapisserie fort riche éta-

lait deux énormes lions, tenant dans leurs griffes les armoiries pontificales. Le peintre s'est mépris, me dis-je : ce sont des agneaux qui convenaient à une religion toute de mansuétude. Des lions sont l'emblème du despotisme de la force, et le culte papal ne connaît que le despotisme de la persuasion. Le lion promène autour de lui le meurtre et le carnage pour satisfaire son appétit ; mais l'Eglise, comme chacun sait, a toujours eu horreur du sang. Je cherchais encore le sens allégorique de cette tapisserie, quand le Saint-Père, vêtu d'une simple tunique blanche, s'avance vers les apôtres, leur jette un peu d'eau sur le pied droit, l'essuie, puis le baise. Que signifie cette prétention d'ajouter à l'acte d'humilité de Jésus, qui se contenta de laver les deux pieds de ses disciples sans les baiser? Charger son rôle, ce n'est pas le remplir.

La sainte ablution à peine achevée, je fus entraîné par la multitude vers la chapelle Pauline, où se célèbre la Cène. Pressé comme dans un étau, je regardai autour de moi, et m'aperçus que le torrent qui m'emportait était composé d'Anglais et d'Anglaises. Celles-ci, d'une pâleur livide, tant elles étaient fortement comprimées, auraient perdu connaissance si le sentiment de la curiosité ne leur eût donné des forces. C'est une chose extraordinaire que la passion effrénée de ces hérétiques d'Anglais pour les cérémonies d'une religion qui les damne sans appel. Enfin, au

milieu des gémissemens des dames britanniques aplaties dans la foule, je parvins assez près de la table où les apôtres, sans se laisser déconcerter par les spectateurs, mangèrent et burent avec énergie, comme jadis devaient le faire leurs commettans, car le métier de pêcheur donne de l'appétit. Le Saint-Père, aidé de son maître de chambre, présentait lui-même aux convives des verres remplis de vin. Il était dans un exercice continuel, quoiqu'il ne prît point part au festin. Cependant Jésus-Christ, la veille de sa mort, but et mangea avec ses disciples. Ainsi, dans la cérémonie du lavement des pieds et dans celle-ci, son vicaire tantôt va au delà et tantôt reste en arrière du divin Maître.

Les apôtres, bien repus, se retirèrent, emportant avec eux les restes du repas, la serviette qui avait essuyé leurs pieds, leurs habits de laine blanche, et, de plus, une médaille d'argent de peu de valeur. Autrefois on leur permettait de mettre aussi dans leur poche le gobelet d'argent; mais le Pape a pensé que c'était trop imiter Lucullus, de profane mémoire : maintenant ces coupes restent sur la table, au grand déplaisir de MM. les apôtres. Le bon curé des Lucquois, fort satisfait d'ailleurs de la cérémonie, poussa de profonds soupirs en me parlant du gobelet.

Si, pour me servir de l'expression de Henri IV, mes regards eussent été affamés de voir un roi, j'aurais pu, pendant la Cène, les rassasier sur la

roi de Naples. Je l'ai vu pendant une heure face à face. Il a environ 5 pieds 10 pouces de taille, les épaules très-élevées ; la tête grosse, oblongue, ombragée de beaucoup de cheveux blancs, tout plats, tout pendans sur un front pointu et sur un visage qui........ Mais à quoi bon finir ce portrait ? Un roi peut-il jamais être laid ?

La dévotion s'arrangeait très-bien sur sa physionomie. Il murmurait entre ses lèvres je ne sais quelles prières qui avaient sans doute pour objet le bonheur de son peuple. On disait qu'il s'arrêterait à Rome pour divers exercices de piété, et surtout pour se faire relever par le pape, de ses derniers sermens de fidélité à la constitution, sermens prononcés sur l'Évangile.

Pie VII, quoique très-occupé de ses saintes fonctions, considérait souvent le gracieux souverain des Deux-Siciles, et ses regards semblaient lui dire : « J'approuve votre air de ferveur et de componction ; mais je vous louerais davantage si vous me présentiez la haquenée et le tribut que vous me devez et que j'attends en vain depuis plusieurs années. Point de haquenée, point d'absolution. »

LE VENDREDI-SAINT.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans les cérémonies du Vendredi-Saint, c'est le fameux *Miserere* qui se chante à la chapelle Sixtine.

J'avais rencontré sur la place de Saint-Pierre un dominicain grand, sec, maigre, mais d'une physionomie très-fine et très-caustique. Il avait trouvé, je pense, le secret d'être partout : je l'avais vu à toutes les promenades, à tous les cercles, à toutes les cérémonies, dans la chapelle du Pape, au Quirinal, à Saint-Pierre et dans mainte autre église. Je l'apercevais de très-loin, comme un grand peuplier parmi des arbrisseaux. Je me reprochai de ne lui avoir pas encore parlé, et m'imaginant qu'il devait y avoir quelque chose sous son grand froc blanc, je l'accoste : il m'accueille avec civilité, en dominicain qui a du monde. J'entre en propos sur les cérémonies de la semaine sainte. Tout en devisant, nous arrivons au pied de l'escalier du Vatican. « — Quel magnifique escalier ! dis-je. « — Aussi, répond le dominicain, l'appelle-« t-on l'escalier royal. — Et pourquoi royal ? « Cette dénomination n'est pas assez relevée : « papal serait plus noble. — Vraiment, reprend « le moine, en lui donnant le titre de royal, il « semble qu'on ait voulu l'avilir. »

Nous entrons dans la chapelle qui précède la chapelle Sixtine. Nous passons près du tableau qui représente *le Massacre de la Saint-Barthélemy*. J'aurais bien désiré arrêter mon dominicain devant ce tableau : quelles observations curieuses j'aurais entendues ! Mais il n'y eut pas moyen, tant il était impatient d'entrer

dans la chapelle Sixtine, tant il craignait de perdre un mot du *Miserere*.

Il avait raison : rien de plus mélodieux, de plus suave que cette musique ébranlant avec mollesse tout le système nerveux. Les passages les plus voluptueux de l'opéra d'*Armide* sont arides en comparaison de ce chant pieux, qui rappelle ce vers :

La volupté la suit avec des yeux dévots.

Les yeux de mon dominicain pétillaient de plaisir et de béatitude. Les sons pénétraient tous ses pores, le mettaient dans un état de transfiguration. Il me prêta son livre pour me mettre à même de suivre les pensées dans le chant, car la musique ne forme aucune alliance avec les paroles. La pitié de Dieu, malgré son extrême miséricorde, ne peut pas plus s'émouvoir sur nos fautes aux gracieux et fluides accens de ce *Miserere*, que l'homme le plus philanthrope ne s'attendrirait sur les infirmités des jambes d'individus qui feraient en sa présence des pirouettes et des entrechats.

Je conseille aux auteurs d'opéras dont le but est de faire oscilller nos âmes entre la vivacité et la langueur des plus tendres passions, je leur conseille d'étudier, de méditer, d'imiter le style du *Miserere*. Saint Augustin s'accuse, dans ses confessions, d'avoir souvent pris trop de plaisir

aux chants de l'Eglise. Depuis que j'ai entendu la musique de la chapelle Sixtine, je comprends fort bien l'espèce de péché que pouvait faire l'évêque d'Hipporie, et je crois que le moine enfant de saint Dominique le comprenait aussi bien que moi.

Le Pape évita ces influences sonores, dont son grand âge ne l'aurait peut-être pas garanti. Son trône l'attendit vainement, soit qu'il fût fatigué de tous les exercices de la veille, soit qu'il ne jugeât pas cette cérémonie nécessaire à sa sanctification. En vérité, malgré ma disposition à admirer tout ce qui concerne la religion de Rome, je suis obligé de convenir que la chapelle Sixtine offrait un spectacle bien profane le jour de ce Vendredi-Saint : une multitude de castrats chantant une musique efféminée et sensuelle, en présence du grand tableau de Michel-Ange, représentant *le Jugement dernier* et les tourmens éternels réservés à une seule pensée du genre de celles dont ces chants étaient l'éloquente expression ; une foule de femmes romaines, françaises, anglaises, vêtues avec élégance, s'énivrant de cette harmonie passionée, tandis qu'elles jetaient sur ces instrumens vivans des regards furtifs et rêveurs qui semblaient chercher un homme ; des moines noirs, blancs et pies causant entre eux, jouant avec leurs cordons, la luxure dans les yeux, et paraissant

occupés de toute autre chose que du grand mystère de la rédemption. Je sortis de la chapelle Sixtine peu édifié de la cérémonie ; et, gémissant de tant de scandales, j'allai sur le mont Palatin, parmi les ruines du palais des Césars, rêver à la perpétuité du culte papiste.

CAVALLETTO.

N'avez-vous jamais vu donner la question ?
— Non ; et ne le verrai, que je crois, de ma vie.
— Venez, je vous en veux faire passer l'envie.
— Hé ! Monsieur ! peut-on voir souffrir des malheureux ,
— Bon ! cela fait toujours passer une heure ou deux.

RACINE.

QU'EST-CE que le *cavalletto ?* C'est une espèce de cheval fort à la mode dans la ville sainte, et qui, malgré sa petite taille, peut le disputer au fameux cheval de Troie. Celui-ci ne s'empara que d'une capitale d'Asie : sur celui-là on peut faire la conquête du ciel. Il suffit que le cavalier le monte avec des sentimens religieux, et qu'il fasse hommage à son Dieu de l'épreuve à laquelle il est soumis. Le lecteur va peut-être imaginer que le cheval en question bondit, se cabre, lance des ruades. Pas du tout : il est aussi paisible que le coursier sur lequel don Quichotte croyait parcourir, dans l'air, les régions du feu. Donnons le mot de cette énigme.

Deux planches en dos d'âne, soutenues par quatre pieds de bois, dont les deux de devant sont plus bas que ceux de derrière : voilà le *cavalletto*. Le cavalier, fait non de bois, mais de chair, est conduit par deux gendarmes qui lui tiennent l'étrier. S'il fait quelque difficulté, on

le force à monter : c'est une conséquence du *compelle intrare*.

Dès que le Romain est en selle, on le couche sur sa monture, de façon que sa tête occupe la partie la plus basse du *cavalletto*. Alors l'exécuteur des hautes-œuvres, ayant fait le signe de la croix, administre au cavalier des coups de nerf de bœuf sur toute la longueur de son dos mis à nu, sans préjudice d'une amende pour payer le bourreau et autres menus frais.

Le premier individu que j'aie vu fustiger ainsi était un maître de café, en punition d'avoir, dans le Carême, servi à un Anglais des œufs frais et du laitage pour déjeuner. « — Vingt-« cinq coups de nerf de bœuf pour avoir servi « du lait ! cela ne se peut, diront maints lec-« teurs : vous abusez du privilége des voyageurs. « Nous savons bien que le gouvernement ponti-« fical commet des injustices révoltantes, des « actes arbitraires atroces ; mais celui que vous « signalez dépasse...... — Arrêtez : je puis vous « fournir la preuve matérielle de ce que j'avance. « J'ai emporté avec moi l'édit du vicaire géné-« ral, dont on trouvera le texte à la fin de cet « ouvrage. Un des imprimés originaux est en-« tre mes mains. »

Voici une partie de la teneur de ce décret, que je traduis :

Nos prédécesseurs ont, chaque année, par des édits, recommandé l'exacte observation

du jeûne et du maigre pendant le Carême. Ils ont infligé les peines les plus sévères à tous ceux qui se permettent la moindre infraction à cette loi. Le présent avis est rendu public pour réitérer cette injonction, et tous les contrevenans seront punis du châtiment irrémissible de vingt-cinq coups de bâton à cavalletto dans la rue et devant leurs restaurans ou cafés respectifs. Seront passibles de la même peine tous ceux qui n'afficheront pas le présent avis dans l'endroit le plus apparent des lieux où ils donnent à manger.

Donné au palais de notre résidence.

ANNIBALE, *titulaire de Sainte-Marie-Transtibérine, de la sainte religion catholique, prêtre cardinal de la Genga*, vicaire général de la sainteté de Notre Seigneur.*

Antonio ARGENTI, *substitut.*

Si l'on réfléchit que la cour de Rome brûlait les hérétiques par les mains de la Sainte-Inquisition, on doit trouver les coups de bâton, pour l'infraction du jeûne, conformes à la gradation des délits et des peines. Après avoir perdu la grande branche d'impôt des auto-da-fés, le gouvernement s'en indemnise un peu par la recette indirecte du *cavalletto* : c'est bien naturel. Qu'auraient dit les Camille, les Horace, si quel-

* Ce cardinal est le Pape Léon XII, nouvellement élu.

que devin leur avait annoncé que leurs descendans recevraient la bastonnade à cheval, pour avoir bu ou laissé boire un peu de lait ?

Le *cavalletto* ne voit pas ses attributions restreintes à punir ceux qui n'observent par le Carême : il est comme un gendarme de faction partout où il y a des réunions un peu nombreuses, et surtout à la porte des spectacles. C'est là qu'il attend les personnes qui sifflent les acteurs ou les auteurs, moyen sûr de faire réussir les plus mauvaises pièces.

Le *cavalletto* est la plus petite torture de Rome, la torture de circulation : il y en a une autre inamovible.

Sur un échafaud élevé au milieu de la place Navonne est une espèce de prie-dieu avec deux trous où le dévot malgré lui, je veux dire le patient, passe ses deux bras que des vis tiennent immobiles. Alors le bourreau lui applique sur le bas des reins un nombre indéterminé de coups de fouet, selon le bon plaisir de l'agent de police, qui est d'autant plus sévère qu'on lui a moins graissé la main.

Dans les temps ordinaires, et quand les plaisirs et les réjouissances sont rares, l'échafaud n'est dressé que lorsque le cas le requiert; mais dans la saison des fêtes, et surtout durant le Carnaval, le théâtre de la torture est en permanence sur la place Navonne, et près le Cours, rendez-vous de tous les masques. Le bourreau se

promène près des échafauds en attendant pratique.

La troisième torture et la plus cruelle est l'estrapade. Le patient, les mains liées sur le dos, élevé en l'air par une corde attachée à ses bras, retombe avec roideur à un pied de terre. La secousse est telle, que ses bras sont déboîtés et disloqués. Heureusement ce genre de supplice a lieu rarement ; mais n'est-il pas horrible qu'on puisse en faire usage ? On m'a assuré qu'à l'époque de la réintégration de Pie VII, un malheureux fut condamné à l'estrapade parce qu'il ne criait pas *vive le Pape !*

La torture, bannie de tous les Etats civilisés, a trouvé un asile dans Rome. A combien de fléaux cette ville ne sert-elle pas de refuge ! Elle les a produits, elle les protége. C'est ainsi que la poule recueille et abrite sous ses ailes les poussins à qui elle a donné naissance.

EXÉCUTION CRIMINELLE.

To be or not to be, that is the question.

Après avoir tracé quelques esquisses rapides de la manière dont le gouvernement papal administre, bénit et torture les Romains actuels, je dois dire comment il les tue. On procède à leur mort avec autant de lenteur qu'on met de promptitude à les juger. Toutes les formalités dont on entoure les derniers momens d'un condamné sont autant de tortures morales qui multiplient son supplice. Le malheureux reste plusieurs jours après son jugement dans l'ignorance de son sort, et enterré dans le plus horrible des cachots; enfin, une espèce de greffier descend par une échelle dans ce sépulcre des vivans, et fait au patient la lecture de l'arrêt qui le condamne à la peine capitale. Cette visite inattendue excite chez ce malheureux une telle commotion, qu'il se jette quelquefois comme un enragé sur la grille de fer qui le sépare du messager de la Justice. Celui-ci, sans cette précaution, ne s'en retournerait pas sain et sauf. Pendant que le condamné est en proie à la fureur ou à l'abattement du désespoir, la confrérie de la Mort vient lui faire des exhortations. S'il se résigne à les écouter, s'il se confesse, s'il communie, s'il crie

vive Jésus ! vive Marie ! lorsqu'il est conduit à une petite chapelle tendue de noir voisine de l'échafaud, il peut être exécuté après trois jours. Mais qu'étant juif ou protestant il veuille rester fidèle à sa croyance; que même, né catholique, il persiste à ne pas se soumettre à toutes les cérémonies romaines, la justice temporise deux et trois mois; enfin la confrérie de la Mort, déployant des bannières noires où sont peints des squelettes et des têtes de morts, accompagne le patient à la chapelle située sur la place du Peuple, où est élevée la guillotine. Là on s'efforce d'ébranler son obstination par tous les moyens possibles. Tient-il ferme dans sa résolution? on ne peut encore le mettre à mort sans en avoir obtenu la permission expresse du Pape, à qui on dépêche un courrier au Quirinal, à l'autre extrémité de Rome.

Voici ce qui est arrivé au mois de janvier dernier, quelques jours après mon arrivée. Un homme était depuis long-temps condamné à mort pour des délits qui n'auraient pas entraîné en France la peine capitale; il s'écria : « Je ne « veux pas de prêtre; je n'ai rien à lui dire : c'est « mon irrévocable détermination. Qu'on me « mène à la mort sans délai. » Pour réponse on lui envoie un confesseur qui prêche dans le désert. Le patient ne lui répond que par des épigrammes sur la dissolution du clergé, et implore comme une faveur l'exécution de son jugement.

Les moines se succèdent auprès de cet impénitent : célestins, sylvestrins, bénédictins, girolinins, certosinins, dominicains, mineurs capucins, franciscains, augustins, carmélitains chaussés, carmélitains déchaux, tous perdent leur latin; les jésuites même, qu'on avait gardés pour le corps de réserve, ne peuvent vaincre son endurcissement. On le conduit enfin à la place du Peuple; on l'entraîne à la chapelle; on lui fait entendre la messe : il y assiste comme un calviniste, sans que la chair et le sang de Jésus-Christ fassent sur lui la moindre impression. Il accuse de cruauté le gouvernement qui lui fait subir mille morts au lieu d'une, et le prive de nourriture depuis vingt-quatre heures, pour affaiblir son moral. On ne savait plus que faire pour le toucher, lorsque le commandant de la troupe rangée en bataille autour de l'échafaud s'avance vers le patient qui avait servi autrefois sous ses ordres; et croyant avoir trouvé pour l'émouvoir un argument sans réplique : « Songe, « lui dit-il, que tous mes soldats sont depuis « plusieurs heures sous les armes, et qu'ils n'ont « pas encore déjeuné. » Quel trait! Malgré cette pathétique observation, le patient ne voulut pas se confesser. On envoya un courrier vers le Pape, pour obtenir l'ordre de l'exécuter, et on le traîna au supplice, à demi-mort de faim.

La confrérie de la Mort, chargée d'exhorter les condamnés, de les conduire à l'échafaud

dans le plus lugubre appareil, puis de les enterrer, jouit, à titre d'indemnité, du privilége de délivrer, à certaines époques, un condamné à son choix.

Un Français, M. Lemoine, habile sculpteur, m'a dit avoir vu promener dans Rome, comme en triomphe, un scélérat qui, entre autres crimes, avait égorgé sa femme. La confrérie de la Mort l'avait élu pour le faire jouir de son droit de délivrance. Ce monstre, vêtu d'habits de satin blanc, se pavanait aux acclamations de la populace de Rome. Un coupable ordinaire ne peut prétendre à jouir de ce privilége, qui tombe toujours sur ceux qui ont montré du génie dans leurs forfaits, et sont des scélérats consommés. La confrérie de la Mort, à l'exemple des Juifs, délivre Barrabas.

PARALLÈLE ENTRE LA ROMAINE ET LA PARISIENNE,

ET ENTRE LA ROMAINE ET LA NAPOLITAINE.

Esce da vaghe labbra aurea catena
Che l'alme a suo voler prende, ed affrena.
Gli accorgimenti, e le più occulte frodi
Ch'usi o femmina, o maga, a lei son note.

IL TASSO.

S'IL y a de la présomption à ne pas présenter sous la forme dubitative le jugement que l'on porte sur les femmes de son pays, après les avoir étudiées toute sa vie avec une véritable aptitude à ce genre d'observation, que penser des voyageurs qui, ayant à peine séjourné quelques mois chez une nation étrangère, prétendent avoir saisi les traits caractéristiques et distinctifs des habitans ? qu'ils mettent des fictions à la place des réalités : car, en ce genre, il est bien plus facile de faire des portraits piquans et spirituels que des portraits ressemblans.

Il n'y a pas d'espèces, mais seulement des individus dans la nature, ont dit certains philosophes. Nous nous sommes servis de la dénomination collective pour soulager notre mémoire. Ce raisonnement est surtout applicable aux femmes. Où trouver une définition qui convienne à deux d'entre elles ? Elles diffèrent non

seulement les unes des autres, mais encore d'elles-mêmes.

Leur physique qui est comme le moule de leur moral lui fait subir toutes ses fréquentes altérations et ses métamorphoses. Aucune, impunément pour son caractère, ne cesse d'être jolie, d'être jeune, d'être courtisée, etc., etc. Olympe, à vingt ans, était douce, indulgente; elle aimait l'instruction. Une maladie l'a enlaidie: elle devient acariâtre, intolérante et dévote. Elle se plaint alors de l'inconstance des hommes, sans songer que le comble de l'inconstance eût été de l'aimer toujours.

On croit généralement, en France, les Italiennes plus faciles à séduire que les Françaises, et l'on en conclut que celles-ci sont plus estimables que celles-là. Cette opinion me semble erronée, et le raisonnement très-faux.

Céder ou résister aux désirs des hommes ne constitue pas la vertu des femmes : la manière fait tout. C'est presque toujours avec beaucoup d'égoïsme et peu d'amour, que l'on rend vaines les tentatives d'un amant ; il n'y a rien là de si digne d'estime ; et il se rencontre des femmes qui, capables de résister à toutes les considérations, cèdent à la seule persuasion de faire le bonheur de celui qu'elles aiment. Je ne vois rien là de condamnable. Celle qui, par son organisation, est très en contact avec la nature, se défendra difficilement du sentiment le plus impé-

rieux de la nature, peut-être même obéira-t-elle à la voix de ses sens, croyant écouter celle de son cœur : la punirez-vous de son erreur?

Au contraire, cette autre qui reste insensible à toutes les révolutions de l'atmosphère, que la foudre même ne peut électriser, dont le feu de Prométhée n'échauffe ni le cœur ni les sens, la louerez-vous de n'avoir pas succombé? La récompenserez-vous de sa force d'inertie?

C'est en tâtonnant, et avec la plus grande défiance de mon jugement, que je vais hasarder quelques conjectures sur les rapports et les oppositions qui semblent exister entre la Parisienne et la Romaine. L'esprit, l'instruction, les talens, font beaucoup d'impression sur la première. En passant par son âme, on peut arriver à ses sens. Près d'elle, l'homme intellectuel sert non seulement de passe-port à l'homme physique, mais il en prolonge le règne et en fait ajourner le congé. La seconde, au contraire, presque invulnérable sous le rapport moral, n'est touchée que des avantages extérieurs et matériels. Un sot beau et riche aura plus de succès à Rome qu'à Paris. Un homme sur le retour, distingué par son esprit, ne pouvant plus faire de conquêtes à Rome, en fera encore à Paris. Il ne suffit pas à la Française d'aimer : elle veut surtout être aimée. Elle peut résister à son amour : elle cède à la conviction du vôtre. Aussi tout

l'art de la séduction consiste à faire naître cette persuasion.

L'Italienne ne s'inquiète guère des impressions qu'elle produit sur le cœur de son amant ; ce sont les siennes qui la déterminent. « — Il y a « quinze jours, disait une jeune Romaine à son « amie, que je me suis livrée à............ : *je « ne sais pas s'il m'aime.* »

Je ne puis décider quelle est la plus inconstante dans ses liaisons, de la Parisienne ou de la Romaine ; mais la première, n'aimât-elle qu'un jour, se livre tout entière à son amant : Sa faiblesse est justifiée par une confiance sans restriction. Sa passion expirera demain peut-être ; mais aujourd'hui elle n'y voit pas de terme, tant elle est sous le charme de l'illusion. Son amour, dans sa pensée, se prolonge dans l'avenir, comme à nos yeux, par un prestige d'optique, un espace très-borné se perd dans le lointain. L'Ultramontaine, dans ces momens où le délire amoureux semble interdire toute réflexion, calcule la durée de son amour, lui assigne un terme ; infidèle par la pensée, en attendant qu'elle le soit d'une manière positive ; enfin, elle se prête, quand la Française se donne.

Si l'on prenait des conclusions d'après ce seul exposé, la Française l'emporterait de beaucoup sur l'Italienne ; mais le portrait que je viens de tracer ne convient qu'à l'élite des femmes de

France, bien supérieures, sans contredit, à celles de tous les pays. Malheureusement elles sont en si petit nombre, qu'on doit les considérer comme des êtres hors de ligne, des créatures d'exception qui ne peuvent présenter une masse assez considérable pour faire corps, et constituer une généralité. Mettant donc à part ces sommités individuelles, comparons les Françaises de la classe distinguée, assez nombreuse pour composer une agrégation nationale, aux Italiennes placées sur un même plan. Ces dernières reçoivent des impressions vives et profondes ; leurs sentimens, même les plus désordonnés, sont vrais, intérieurs, et exprimés dans un langage énergiquement pittoresque et marqué au coin de la nature. Elles aiment d'abord pour elles-mêmes, ensuite pour leurs amans. Au contraire, les premières aiment avant tout pour le monde, et pour elles ensuite. Leurs pensées et leurs expressions sont, comme leur tête, ornées de fleurs artificielles; leurs manières sont élégantes, mais étudiées. Un salon de compagnie est, à leurs yeux, un petit théâtre sur lequel elles s'efforcent toujours d'être en scène ; toutes leurs sensations glissent à la surface, et, pour ainsi dire, à fleur de peau. Ni les unes ni les autres n'ont d'attachement durable, parce que la passion de la Française a une nourriture idéale et peu substantielle, et que la passion de l'Italienne dévore prompte-

ment tous les alimens. Chez la Transalpine, la séduction n'a d'accès que par les sens : elle s'introduit de mille manières chez la Cisalpine; elle entre surtout par la porte de la vanité, ouverte nuit et jour. Un acteur de théâtre et un acteur en surplis, pourvu qu'ils aient une grande célébrité, font faire mille extravagances à mainte Parisienne, qu'ensuite tel magistrat de cour supérieure ne dédaignera pas d'épouser.

L'habitante des rives du Tibre se détermine par ses premières impressions; elle se laisse guider par l'instinct de la nature, qui trompe rarement. Entre-t-elle au milieu d'un cercle nombreux, une attraction secrète l'avertit de la présence de l'objet qu'elle doit choisir, et son premier coup d'œil se fixe sur lui. Mais l'habitante des rives de la Seine, conduite moins par des sensations innées que par des sensations acquises, laisse errer ses regards et flotter son indécision sur plusieurs individus, et souvent celui qui, d'abord, lui aura déplu, pour qui elle aura senti une sorte de répulsion, deviendra son amant. Celle-ci abandonne à la persévérance, à l'importunité, et presque à la persécution de l'homme le plus indifférent, des faveurs que celle-là n'accorde qu'à l'être pour lequel a parlé la voix secrète de son cœur ou de ses sens. C'est ce qui explique l'ardeur des liaisons d'Italie et la tiédeur de la plupart des liaisons en France. Ici les ruptures se font sans éclat, les

tendres attachemens se décousent : là ils se déchirent. Enfin, la Française, aimant avec la tête autant qu'avec le cœur et les sens, offre plus de points d'attaque et doit succomber plus facilement que l'Italienne qui ne place jamais ses amours dans le siége de la pensée.

PARALLÈLE DES ROMAINES ET DES NAPOLITAINES.

Les unes et les autres sont également étrangères aux sentimens moraux qui composent une partie de l'existence des femmes des autres pays. Comment y aurait-il place dans leur cœur pour la piété filiale et l'amour maternel, quand la galanterie absorbe tous les instans de leur vie? Aussi l'histoire d'une Italienne n'est que l'histoire de ses amours. Cependant on est frappé, en visitant Rome et Naples, de la nuance qui, sous le rapport licencieux, existe entre les femmes de ces deux villes. Le front de la Napolitaine ne rougit plus : celui de la Romaine rougit encore. La première a une ingénuité de dissolution inconnue à la seconde; celle-ci associe la religion à ses intrigues en qualité de consolatrice, celle-là en qualité de complice. La Napolitaine, pour se garantir de tous les dangers d'une liaison illicite, se met avec confiance sous la protection de la Vierge; elle s'écrie : *la Madonna mi aiuta*. La Romaine dira : *la Madonna mi perdona*. L'une se livre à toute la vivacité

de ses désirs, à tous les emportemens de sa passion, en présence de l'image découverte de la Vierge : l'autre a le soin scrupuleux de voiler cette peinture. Une jeune Romaine, ayant oublié de remplir ce devoir, s'arracha des bras de son amant pour jeter le voile obligé sur le pieux simulacre.

La voisine du Vésuve admet chez elle la galanterie avant la religion : l'habitante des bords du Tibre fait passer d'abord la religion ; elle compte avec elle, et lorsque tout est réglé, elle donne audience aux autres personnages. La Parthénopéenne interrompt son dévot exercice dès qu'elle voit son amant à l'église : la beauté des bords du Tibre jette à peine à son ami un coup d'œil furtif ; elle reste à son poste pieux, immobile comme un soldat sous les armes, et elle ne lui fera pas grâce d'un des cent grains de son chapelet. « — Vous me verrez à l'église de « *Jesu-Maria*, dit une jeune Romaine à un « Français. Nous irons nous promener après « la messe. » Celui-ci se trouve au rendez-vous à l'heure indiquée. La messe finie, il s'approche discrètement de la dame, qui lui fait signe de ne pas la troubler. « — Permettez-moi « de vous faire observer, madame, que l'of- « fice est terminé. — Je le sais bien, répond- « elle ; mais j'ai coutume d'entendre deux « messes. »

INDUSTRIE CONJUGALE.

ANECDOTES DÉTACHÉES.

Chi va lontan dalla sua patria, vede
Cose da quel che già credea lontane,
Che, narrando le poi, non se gli crede,
E stimato bugiardo ne rimane.
ARIOSTO.

C'EST une chose remarquable que l'exactitude scrupuleuse avec laquelle le peuple de Rome prend de sa religion toute la partie matérielle, sans s'occuper de la partie spirituelle. Ainsi, un enfant, laissant de côté les sentimens et les pensées d'un livre, s'attache seulement aux images et à la reliure. La morale du culte papiste est-elle donc tellement surchargée de cérémonies qu'on ne puisse l'apercevoir? Ressemble-t-elle à ces oiseaux-mouches qui, dépouillés du luxe de leur plumage, se réduisent presque à rien? On voit les plus grands criminels associer les pratiques religieuses aux vols et aux assassinats. Ont-ils usé des dernières violences envers des femmes qu'ils massacrent ensuite? ils baisent l'image de la Sainte-Vierge et se préparent à de nouvelles atrocités. Tout dégouttans du sang de leurs victimes, ils se feraient scrupule de ne pas entendre la messe. S'ils y ont assisté, leur

conscience est tranquille. Ainsi que les fanatiques, ils aiguisent leurs poignards sur les marches de l'autel et y déposent leurs remords. Tel est l'effet de l'abus des indulgences et des absolutions. « Quand nous serons bien gorgés de « forfaits, disent les scélérats, nous irons les « vomir au tribunal de la pénitence, et plus af- « famés ensuite, nous retournerons aux pillages « et aux meurtres. » Ainsi un confessionnal sert de point d'appui au levier du crime.

J'étais occupé de ces réflexions, en me promenant dans l'église de Saint-Pierre, lorsque j'aperçus une dame romaine, d'une taille noble et d'une figure gracieuse, qui, après avoir trempé ses belles mains dans une eau sale, mais bénite, salua à droite et à gauche différens autels, s'approcha de la statue en bronze de saint Pierre, lui baisa le pied de la bouche et du front, le rebaisa, fit plusieurs signes de croix, puis se mit à genoux, puis tira un chapelet et un livre de son sac, puis remua les lèvres avec rapidité, puis se leva, et enfin entra dans un confessional. Elle y était à peine, que je vis venir de loin un Français domicilié à Rome depuis dix ans. Je cours à lui. « — Connaîtriez-vous, lui dis-je, « un candidat féminin qui se donne beaucoup « de mouvement pour faire inscrire son nom sur « la liste étroite des élus ? Elle est dans ce con- « fessional : attendons qu'elle en sorte. » Notre patience ne fut pas mise à une longue épreuve.

Bientôt la belle pénitente paraît le front baissé, humble et contrit; elle s'arrête à quelques pas du lieu où elle avait déposé le fardeau de sa conscience. Alors une perche longue de dix à douze pieds, que tenait le confesseur, la frappe trois fois sur les épaules. Cette cérémonie est le commencement de la pénitence et le complément de l'absolution. « — Si je la connais! me dit mon « compagnon ; oui, certes : c'est madame R..., « à laquelle s'intéresse particulièrement le car- « dinal ***. Son mari a passé avec ce prince d'é- « glise un petit contrat synallagmatique par le- « quel il reçoit une certaine somme chaque mois « pour l'entretien de sa maison. » A ce récit, partout ailleurs je me serais scandalisé; mais après quelques mois de séjour à Rome, le scandale devient impossible.

J'ai pris de nouvelles informations sur madame R... Il en résulte qu'elle est, dans la ville sainte, l'objet d'une bienveillance générale. Jamais épouse, assure-t-on, ne fut mieux disposée à remplir tous les devoirs matrimoniaux, et même, chose extraordinaire, à aimer son mari. Qui donc a pu la détourner du sentier de l'honneur? Devinez lecteur. Mais fussiez-vous OEdipe, vous ne devineriez pas. C'est son mari lui-même. Il a mis en usage tous les moyens imaginables; il l'a tourmentée de cent façons pour recevoir d'elle ce titre si redouté de la plu-

part des maris. Elle voulait s'obstiner à lui être fidèle; mais son digne mari l'a tellement persécutée que, pour avoir la paix dans son ménage, elle s'est résignée à se *cardinaliser*. Chaque jour elle se rend à l'église dans un brillant équipage, pour offrir sa tribulation et sa soumission conjugale à celui qui a ordonné aux femmes d'obéir à leurs maris.

On cite encore à Rome d'autres dames qui, ayant la manie d'être des épouses fidèles, ont disputé assez long-temps le terrain de leur vertu contre les efforts de ceux à qui elles étaient unies par un lien légitime et sacré. Si elles ont fini par céder, c'est à leur corps défendant, et, sous le rapport intentionnel, elles n'ont aucun reproche à se faire.

Il ne serait pas médiocrement plaisant d'entendre ces messieurs les Romains actuels employer les tours oratoires de Cicéron, s'épuiser en raisonnemens ingénieux, user d'instances et même de menaces pour décider leurs Lucrèces à ouvrir leurs bras à des amans dans cette même Rome où César répudia sa femme parce que sa vertu était ternie par un soupçon.

Somme toute, ici comme partout ailleurs, le mariage n'est qu'une spéculation d'intérêt. A Londres, quand on vend sa femme, on renonce au fonds et à l'usufruit. A Rome, on n'aliène que l'usufruit : on garde la propriété. A Paris, on s'assure de l'argent avant de prendre

la femme. Dans la ville papale, on prend la femme pour faire de l'argent. Là, le coc.... ne passe qu'en fraude et de contrebande : ici, l'introduction en est permise en payant de forts droits d'entrée. C'est peut-être la raison de l'harmonie qui règne dans les ménages romains où les maris voient clair dans leurs affaires.

Comme un statuaire dit d'un bloc de marbre : « Sera-t-il table ou cuvette ? » ainsi un Romain se demande ce qu'il fera de sa future épouse, s'il la teindra de violet ou de pourpre, s'il la lancera dans la prélature ou dans le conclave. Dès qu'il a fixé ses idées, il se marie.

ANECDOTES DÉTACHÉES.

Un cardinal n'ôte jamais sa calotte pour saluer un de ses confrères, mais il doit l'ôter en présence de trois cardinaux, parce que ce nombre fortuné est réputé suffisant pour constituer le sacré collége. Il y a deux jours qu'un cardinal, rencontrant deux de ses collègues dans une maison particulière, les salua de la calotte par distraction. « Que faites-vous, lui dit l'un « d'eux, avec un sourire de conclave ? Nous « ne sommes pas trois. »

J'ai vu hier un livre dédié au Pape : c'est une *Vie de Saint-Jean-Baptiste*. Pie VII est qualifié de *Beatissimo Padre*, et le saint ne reçoit que le titre modeste de *Beato*. Ainsi un élu qui

voit Dieu face à face n'est heureux qu'au positif, et un évêque de Rome est heureux au superlatif. Que de sottises fait imaginer et débiter l'adulation !

Ou le mariage, ou les galères : telle est l'alternative à laquelle les tribunaux condamnent celui qui a traité une fille comme si elle était sa femme.

J'ai vu un bel homme qui sort de la chaîne des galères où il a passé cinq ans, plutôt que de consentir à un bail indéfini dans les chaînes de l'hymen. On eut beau le prêcher sur les douceurs et les avantages du lien conjugal, rien ne put ébranler sa résolution, et il persista à donner la préférence aux travaux forcés. Comme l'année galérienne a été réduite à huit mois par je ne sais quel Pape, il en a été quitte pour quarante mois ; et si pareille aventure lui arrivait encore, il serait homme à dire : « Ramenez-moi « aux carrières. » L'ayant rencontré dans l'atelier d'un sculpteur, où il sert de modèle, je lui demandai quelles avaient été ses occupations. Au lieu de me parler des galères, il me répondit que le gouvernement l'avait employé aux travaux du Colisée : tournure vraiment oratoire, par laquelle il associait son infortune aux ruines de la grandeur romaine.

Une mère de famille, respectable et dans l'aisance, déclarait dernièrement à ses deux filles qu'il fallait songer à trouver des maris. « Vous

« approchez, leur disait-elle, de votre dix-« huitième année; et des demoiselles ne doivent « point arriver à cet âge sans avoir fait l'amour. « Vous ne devez pas vous attendre qu'on vienne « vous déterrer dans votre maison. En un mot, « il est urgent d'aviser à un moyen quelconque « pour former une liaison. » Ces jeunes personnes, pleines d'obéissance et de zèle, ont attiré vers elles, par des regards expressifs, un beau jeune homme qui, feignant de se laisser prendre dans le filet du mariage, a bientôt passé au travers, comme les grosses mouches passent à travers les toiles d'araignées.

« Si vous êtes bien sage, disait une autre « bonne mère à sa fille, je vous permettrai au-« jourd'hui de faire l'amour pendant une heure. » Ce qui signifie : « Vous pourrez écouter celui « qui vous recherche en mariage. » Les étrangers sont souvent dupes de ces formes de langage.

Une jeune et jolie Romaine courtisée par un Français lui dit qu'elle consentait à faire l'amour avec lui. Voilà mon homme triomphant. Il se croit le Thésée de cette Ariane qui, gardant pour elle le fil du labyrinthe amoureux, voulait enfermer son homme dans celui de l'hymen. Il se hâta d'en sortir, et fut très-mystifié.

EPITAPHE CURIEUSE.

Dans l'église de Sainte-Marie-du-Peuple on lit sur un tombeau de marbre, encaissé dans une des parois du mur :

Marco Antonio equitis romani filio, ex nobili Albertonum familia, corpore animoque insigni, qui annum agens XXX *peste inguinaria interiit.*

An. Sal. Chris. M.CCCCLXXXV.

Le genre de maladie me semble assez bien caractérisé par ces mots : *peste inguinaria;* et pourtant ce n'est guère que vingt ans après la mort de ce *Marco Antonio* que fut découvert le Nouveau-Monde à qui on attribue ce funeste présent. L'Amérique aurait-elle été calomniée? N'est-ce pas le sort de toutes les belles découvertes ?

SINGULIER BREF.

Il a été publié dans les églises de Naples un bref du Saint-Père le Pape, pour prohiber, sous peine d'excommunication, la vente de ce préservatif qui porte le nom d'un évêché de Gascogne. Les considérans du saint décret se fondaient 1° sur l'obstacle que ce meuble oppose à la procréation de l'espèce humaine;

2° sur l'entrave qu'il met à la volonté de la Providence qui, en punissant ses créatures par où elles pèchent, a établi la spécialité des peines, etc.

N'est-il pas risible d'entendre un gouvernement de moines, de religieuses, de célibataires et de châtrés, proscrire l'objet en question, par la raison qu'il s'oppose à la propagation des animaux appelés hommes ?

PROMENADE DANS L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE.

L'Univers est un temple où siège l'Eternel.
Là chaque homme, à son gré, veut bâtir un autel.
Usages, intérêts, cultes, lois, tout diffère.
Qu'on soit juste, il suffit : le reste est arbitraire.

VOLTAIRE.

DÉSIRANT graduer mes plaisirs en visitant les monumens de Rome, je différais de jour en jour d'aller saluer cette fameuse basilique à laquelle tous les voyageurs et tous les écrivains ont prodigué tant d'éloges. Enfin, ne pouvant plus reculer ma jouissance, et l'âme avide d'émotions, j'arrive en présence de cette moderne merveille. Moi qui palpitais de je ne sais quelle volupté intellectuelle dans les temples de Pœstum, jugez de ma surprise de n'être pas jeté, à l'aspect de Saint-Pierre, dans une extase admirative, et de me sentir presqu'à froid.

« Tu peins la richesse, et non pas la beauté, » paroles de Zeuxis à un artiste qui avait chargé d'or et de pierreries les habits de Vénus. Ne pourrait-on pas dire aux architectes de Saint-Pierre ? « Vous n'avez élevé qu'un monument grand, « au lieu d'un grand monument. Il est plus « facile de faire le colosse de Rhodes que l'Apol-

lon du Belvédère. « — Critiquer ce miracle d'ar-« chitecture, quelle audace ! » s'écriera la foule de ceux qui louent sur parole et qui se font ino-« culer leur jugement. — Messieurs, ne me con-« damnez pas sans m'entendre. »

S'agit-il de comparer Saint-Pierre à la multitude triviale des églises qui couvrent le sol de la catholicité ? alors nous y verrons une merveille. Il en est autrement près des temples de Rome et de la Grèce. S'agit-il des efforts prodigieux de mécanique pour élever et soutenir dans les airs la coupole du Panthéon ? nous rendons hommage au génie de Michel-Ange. Mais les difficultés vaincues ne produisent que l'étonnement : l'harmonie physique mariée à l'harmonie morale peut seule faire naître l'admiration. S'agit-il de beautés de détail ? nous sommes prêts à faire chorus avec les enthousiastes. Mais quelques mérites particuliers ne constituent pas un mérite général.

Qu'est-ce qu'un temple ? C'est un édifice où tout doit rappeler la majesté divine et où l'homme conserve assez de dignité pour se mettre en relation avec elle. La masse gigantesque de Saint-Pierre remplit-elle ces conditions rigoureuses ? Ne présente-t-elle pas une tour de Babel, sans unité, où règnent la confusion, le mélange adultère de tous les styles d'architecture antique et moderne ? La façade, qui est à un édifice ce que le visage est à

l'homme, ne rappelle-t-elle pas, avec son balcon et ses fenêtres placées entre les colonnes, la façade d'un château seigneurial ? Dès le premier coup d'œil on s'aperçoit qu'elle est dénuée de simplicité et de noblesse. L'on y sent l'absence d'une pensée unique et créatrice, et partout l'on est frappé de la lutte pénible des plans rivaux et successifs qui ont présidé à l'exécution. La coupole, beaucoup trop éloignée du péristyle, semble appartenir à un autre temple : défaut majeur résultant de la croix latine substituée à la croix grecque, base du dessin de Michel-Ange.

Mais l'intérieur ne rachète-t-il pas ces défauts? Comment ne pas admirer ce baldaquin aussi élevé que les plus grands palais de Rome ! Loin de me charmer, il m'attriste doublement, parce que ses colonnes torses sont de mauvais goût et qu'elles sont faites de la belle couverture de bronze qu'Urbain VIII ravit au Panthéon. Ces enfans ailés, de plus de six pieds de haut, soutenant des bénitiers, semblent insulter à la petitesse de l'homme qui, placé près d'eux, atteint à peine à leurs épaules. Le Souverain Pontife, vu de la porte d'entrée, ressemble à une mouche dorée qui bourdonne. Il faudrait donc un autre genre humain, dont les individus eussent deux toises au moins d'élévation, pour être en rapport et avec l'église et avec les statues. Dans ce lieu l'homme semble créé moins à l'image de

Dieu qu'à l'image d'un insecte. Toutefois on y sent le créateur de la nature? Non : ce temple, fermé à l'air extérieur et aux clartés de l'astre du jour, fait, pour ainsi dire, divorce avec la nature. Là, toutes les pensées sont tristes et sans essor; on n'y peut faire un pas qu'on ne rencontre l'orgueil humain personnifié qui adule son néant. Sous ces profondes voûtes où les pas retentissent, l'âme reste muette. Mais la grandeur du monument n'est-elle pas digne de la grandeur de Dieu? Ce ne sont pas les dimensions colossales qui donnent un caractère grandiose à un temple : c'est le style d'architecture et la place où il est assis. Saint-Pierre est dans un lieu qui ne domine rien, où il se confond avec plusieurs autres édifices, et où sa masse pèse sur la terre comme pour l'écraser.

Les anciens avaient bien plus le sentiment de l'infini dans la conception des édifices consacrés à la Divinité. Leurs temples placés au sommet des promontoires comme des phares religieux, ou dans les sites les plus pittoresques, semblaient se détacher de la terre comme pour s'élever vers le ciel. Leur structure et leurs dimensions, toujours dans un parfait rapport et une noble harmonie avec les montagnes, les bois, les ondulations du sol, associaient dans la pensée la puissance bienfaitrice du créateur à la reconnaissance de la créature; leurs proportions exprimaient à tel point le sentiment des hautes

convenances, que l'Être immortel y manifestait toute son immensité sans que l'homme y fût rabaissé au-dessous de lui-même. L'accès du temple, bien loin d'être interdit aux regards vivifians du soleil, s'ouvrait devant lui de toutes parts, et c'est la voûte des cieux qui complétait la voûte de l'édifice. Aussi ces monumens ont-ils je ne sais quoi d'aérien qui parle au cœur, à l'imagination, et la pensée y prend légèrement son vol vers les régions éthérées. Là, ne dormaient pas les dépouilles mortelles : il fallait avoir sauvé sa patrie pour prétendre à cet honneur insigne. Mais l'église de Saint-Pierre, comme transformée en un vaste cimetière, recèle les restes des Papes qui, rivalisant d'orgueil avec les rois d'Égypte, ont élevé aussi haut que les pyramides la coupole de leur tombe. Ils ont admis près de leurs cendres, les cendres des têtes couronnées qui se sont courbées devant leur triple diadème; une reine Christine, filleule d'Alexandre VII; une princesse Mathilde, dont le mausolée montre l'empereur Henri IV baisant les pieds du Pape Hildebrand.

Cet exploit pontifical a tellement gonflé le cœur des Papes, qu'ils ont voulu en faire vivre la mémoire même sur un marbre funèbre. On se demande pourquoi le Roi de France Henri IV recevant, converti politique, la flagellation de Sixte-Quint, ne sert pas de pendant à ce bas-relief.

Sans doute on est ravi d'admiration à la vue des nombreux chefs-d'œuvre des arts qui décorent Saint-Pierre : le ciseau des Praxitèles modernes y anime le marbre sous les formes les plus imposantes ; le travail brillant de la mosaïque en émaux y rajeunit et y perpétue les merveilles de Raphaël, du Dominiquain, du Guide et du Guerchin. Mais ces beaux détails, étrangers à ce qui constitue l'édifice en lui-même, ne peuvent être considérés que comme l'ameublement d'un palais. Si l'église en était dépouillée, elle perdrait ce qui attire et charme le plus ceux qui vont la visiter. Mais aux temples grecs et romains, il suffit de leur simple et noble architecture pour enchanter les regards : bien loin d'avoir besoin d'aucun ornement étranger, ils le repousseraient.

Le Japonais dont j'ai déjà parlé, et que j'avais vu à la cérémonie des cendres, m'avait proposé de visiter ensemble la basilique Saint-Pierre.

Le jour fixé, nous nous y rendîmes. A peine entrés dans l'église, nous apercevons un groupe de personnes qui bâillaient dévotement. « Il faut, dis-je, qu'il se fasse quelque sermon : approchons. » Un homme en surplis, faisant des gestes télégraphiques, s'écriait avec une volubilité ennemie des points et des virgules, que trois causes font la tempête : l'agitation de la mer, l'opposition des rochers, la fureur des vents. Ainsi les passions, les maximes corrompues du siècle et les révoltes de la chair, occasionent la tem-

pête de l'âme. Le troisième point a fait tendre le cou à de jeunes filles jusqu'à ce moment peu attentives. Le prédicateur, avec son bonnet quarré, imitait tantôt le tangage, tantôt le roulis du vaisseau en proie aux vents, aux passions, aux flots, aux révoltes de la chair. Je n'eus pas la satisfaction d'apprendre si le navire arriverait enfin à bon port.

Mon compagnon m'entraîna dans le centre de la grande nef, pour mieux considérer l'immensité de l'édifice. Il s'indignait en considérant cet entassement gigantesque de pierres et de marbres qui forment un assemblage pompeusement inutile; il observait que, si le quart des sommes exorbitantes englouties dans ces travaux eût été employé à dessécher les marais pontins, Rome aurait une église de moins et un vaste pays de plus. Il s'arrêta un instant devant la statue de bronze de Saint-Pierre, trouvée parmi les ruines de l'ancien Capitole : elle représentait Jupiter dont on a fait le prince des apôtres en lui mettant sur la tête une auréole, et dans la main les clefs du Paradis. — « Et les clefs des coffres-forts, dit le Japonais! Voilà le dieu d'Homère bien déchu. — Il doit, au contraire, s'estimer fort heureux de jouer un second rôle, quand presque tous les dieux de l'Olympe sont réduits, par le culte nouveau, à des emplois de diables. Apollon seul a trouvé un asile sur le Parnasse où, depuis les attaques de M. de Châteaubriand, il

semble mieux établi que jamais. Le Japonais n'avait jamais entendu parler du chantre des *Martyrs* je lui expliquai que c'était un auteur qui, en faisant des poëmes chrétiens en prose, était devenu ministre, ce qui prouvait incontestablement que la prose est plus poétique que la poésie, et que les sujets mystiques sont plus épiques que les sujets païens. Jugez par-là combien il est avantageux de professer avec éclat la dévotion : on fait son chemin dans ce monde et dans l'autre. D'ailleurs, quand un culte damne tous les autres qui ne le damnent pas, vous ne risquez rien à croire et tout à ne pas croire. — Quelle lâcheté! me dit-il. C'est comme si je me rangeais du parti de l'oppresseur contre l'opprimé, attendu que le premier peut me faire beaucoup de mal, et que le second en est incapable. Tout bien considéré, je quitte la croyance que je tenais de ma mère, qui la reçut d'un jésuite, pour celle de mon père qui la tient de la nature. — Hé quoi! vous voulez professer la religion naturelle qui n'a ni prêtres qui vivent de l'autel, ni églises, ni cérémonies, ni cierges, ni...., une religion toute nue! — Croyez-vous, réplique-t-il, que cette statue habillée (me montrant la Justice du mausolée de Paul III) soit plus belle avec son vêtement de bronze que si elle ne l'avait pas? Le prêtre de ma religion, c'est moi; son autel est mon cœur; son culte, ce sont mes actions. — Ah ciel! vous êtes déiste. C'était

bien la peine de venir à Rome. Et c'est avec de tels sentimens que vous vous promenez dans l'église de Saint-Pierre! Ne craignez-vous pas....— Il est vrai, on doit appréhender ici de devenir irreligieux : sortons, et dirigeons nos pas vers le Colisée. — Mais que vous revient-il de votre déisme? lui dis-je chemin faisant: vous ne retirez aucun intérêt de vos bonnes œuvres, vous êtes honnête en pure perte, et vous donnez vos vertus gratis. — Oui, je conçois qu'il serait plus prudent d'accepter l'héritage de la religion de Rome sous bénéfice d'inventaire. — Allons, mon cher Japonais, j'en appelle de vous-même.... — Au prochain concile, n'est-ce pas? J'avoue que j'ai traité un peu sévèrement la basilique de Saint-Pierre : j'aurais dû me rappeler qu'on lui doit la réforme de Luther qui a porté un coup mortel au papisme. Les ressorts du gouvernement théocratique sont usés par la mordante rouille du temps; lui seul veut de lui-même. Qui n'a remarqué la terreur du Pape et des braves cardinaux à la nouvelle des hostilités commencées entre les Autrichiens et les Napolitains! Tous leurs préparatifs étaient faits pour se rendre à Civita-Vecchia où ils devaient embarquer et leurs personnes et leurs trésors. L'empereur Napoléon a donné un exemple qui sera imité ; certaine puissance s'emparera sans coup férir de l'État pontifical. Deux cent cinquante-cinq Papes se sont succédé depuis Saint-Pierre jusqu'à

Pie VII qui eût fermé cette longue liste, si les Napolitains avaient soutenu leur initiative. Leur pusillanimité recule de quelques années l'émancipation politique de l'Italie; toutefois, la force des choses l'emportera, les nations deviendront majeures.

« L'ambition autrichienne, qui dévore toute l'Italie en espérance, fera placer sur le trône pontifical Jean-Joseph Reynier, archiduc d'Autriche, le plus jeune des cardinaux. Si cette élection présente des difficultés, l'argent les aplanira toutes : car la Rome de Pie VII est toujours la Rome de Jugurtha. Bientôt les Papes redescendront au rang qu'ils occupaient sous Constantin. — Qui vous le dit? — L'intérêt des rois.

« — Eh bien! s'ils perdent leur souveraineté temporelle, ils conserveront du moins la plénitude de leur puissance spirituelle. — Qu'ils ne s'en flattent pas : ces deux puissances sont tellement identifiées l'une avec l'autre dans l'esprit du peuple, qu'il ne peut plus les séparer. Ne voyant plus le corps, il ne supposera pas l'âme. — Oubliez-vous leur qualité de vicaires de Jésus-Christ? — Ce sont eux qui l'ont souvent oubliée. Dieu s'est fait homme pour délivrer les mortels : trop de Papes se sont faits dieux pour les asservir.

« Mais la tiare, aux yeux même de la multitude, n'est qu'une couronne plus haute et plus

pesante qu'une autre. On pense à l'orfèvre qui l'a faite bien plus qu'au personnage qui la porte. Le sceptre pontifical qui produisait les mêmes effets que la baguette de Circé perd chaque jour de son efficacité. L'arche d'alliance, conservée parmi les reliques de l'église de Saint-Jean-de-Latran, est l'asyle des vers qui la rongent.

L'Arche Sainte est muette et ne rend plus d'oracles.

« Le Saint-Père a beau s'environner d'une grande pompe cérémoniale qui fascinait jadis les regards et les esprits, ses sujets n'y font attention aujourd'hui que pour calculer ce que leur coûte tout cet appareil. Il a beau, ce Pontife, s'envelopper d'habits resplendissans d'or et de pierreries, la pensée le déshabille.

« J'ai été surpris de la tiédeur et presque de l'indifférence de la plupart des Romains actuels pour les solennités de l'Eglise. Je loge chez deux vieilles dévotes, dont la société se compose d'une douzaine de moines : eh bien ! tous ces gens-là n'ont pas assisté aux cérémonies de la Semaine-Sainte. Ils m'ont dit qu'ils en avaient assez vu.

« La populace *transtibérine* et les étrangers forment seuls la foule qui court à ces fonctions religieuses comme à un spectacle mondain. Il faut bien, j'en tombe d'accord, que ce culte parle aux yeux. Mais les yeux, que gagne la manie de tout voir, deviennent de plus en plus dédaigneux. J'ai entendu un pâtre, couvert de

pied en cap de peaux de chèvre à longs poils, s'écrier, à la vue de la fameuse croix illuminée suspendue dans Saint-Pierre : *Ça ne vaut pas le coucher du soleil!* Je crus entendre l'arrêt d'anéantissement de tout cet étalage artificiel appelé pompe sainte. Il faudra bientôt que les sacristies de Rome fondent toute leur argenterie si le peuple tourne ses regards vers la nature, et plaisante au lieu d'adorer. Hier, le Pape, ayant, du balcon de Saint-Pierre, donné sa bénédiction *urbi* et *orbi*, fit jeter, dans la place, des papiers contenant des indulgences. La canaille qui autrefois se battait pour ces indulgences s'écria froidement : *Plutôt des bons pour avoir du pain chez les boulangers!*

« Peut-on douter d'une révolution imminente dans les États de l'Église, lorsque, dans le centre même de cet empire, les yeux soulèvent leurs paupières appesanties par les préjugés, et se tournent vers la lumière, comme l'aimant vers le pôle ? En vain le gouvernement redouble d'efforts pour enseigner à ses administrés l'ignorance et l'obéissance passive, les hommes trouvent plaisant qu'un homme demande à leur raison de s'étouffer elle-même ; ils observent que tous les animaux partisans des ténèbres sont des animaux de proie.

« Les Romains sont aussi dégoûtés du *motu proprio papal*, que d'autres peuples le sont de semblables formules. En vain l'Inquisition re-

double de vigilance pour empêcher Voltaire et la Raison de pénétrer dans l'enceinte des murs de Rome : la parole de Voltaire, aussi puissante que la trompette de Josué, renverse les remparts du despotisme. Louis XIV ne pourrait plus dire : *L'État, c'est moi*, et Pie VII dit encore : *L'État, c'est moi ; la Religion, c'est moi !!!* Mais les nations, aujourd'hui, s'entendent, dans l'ancien et le nouveau monde, pour substituer le pluriel au singulier, et l'espèce à l'individu.

« — Je ne puis approuver, monsieur le frondeur insulaire, vos observations intempestives. Je suis surtout scandalisé de votre déchaînement contre le chef actuel de la catholicité. S'il se commet à Rome beaucoup de fautes, le vicaire de Jésus-Christ n'en est pas responsable : ce sont ses ministres qui errent, et non lui. Pie VII passe pour le modèle de toutes les vertus : il condamne hautement, par ses discours et sa conduite, l'intolérance et les excès du fanatisme.

« — Que ne citez-vous, à l'appui de vos assertions sur la tolérance du Saint-Père, la réintégration des Jésuites ? C'est en effet une grande tolérance que de les tolérer. Que n'interpellez-vous les voleurs de grands chemins des États ecclésiastiques ? Non seulement le Pape tolère, mais il ménage presque ce genre d'industrie. Une foule de Mandrins et de Cartouches romains obtiennent, avec le pardon de tous leurs crimes,

des pensions et des emplois : ils peuvent retomber tant qu'il leur plaît dans la récidive, sans lasser jamais la longanimité pontificale. Aussi Rome redevient-elle aujourd'hui ce qu'elle fut à son origine, une retraite de bandits. Mais si vous persistez à soutenir que Sa Sainteté condamne les excès du fanatisme, entrez dans la salle qui précède la chapelle Sixtine, et trois grands tableaux répondront.

« Catherine de Médicis, ayant fait couper et embaumer la tête de Coligny, l'envoya à Grégoire XIII. A la réception de cet exécrable présent, le Saint-Père ne se contenta pas d'ordonner une procession solennelle en actions de grâces *de l'heureuse* journée de la Saint-Barthélemi ; il ne se contenta pas d'expédier à Charles IX des lettres de félicitation sur cet atroce attentat, et de bénir ce roi tout dégoûtant du sang de ses sujets ; il ne se contenta pas de faire chanter des milliers de messes, de charger ses prédicateurs et ses écrivains de l'éloge de cet immense massacre : le Vatican voulut encore que les beaux-arts consacrassent par leurs merveilles ce carnage catholique si cher à son cœur ; il ordonna à la peinture de retracer les principales scènes de l'horrible drame de la Saint-Barthélemi, afin que le clergé de Rome, privé d'une présence effective, pût jouir d'une présence d'illusion. La peinture obéit et trempa ses pinceaux dans le sang. Le premier tableau montre Coligny qui, blessé

d'un coup d'arquebuse par l'assassin Morevel, est porté dans sa maison. On lit : *Gaspar Colignius amirallius accepto vulnere domum refertur. Grég. XIII ; Pont. Max.* 1572. Dans le second tableau, l'amiral est massacré dans son palais avec Teligny son gendre et quelques autres; puis ces mots : *Cædes Colignii et sociorum ejus*. Dans le troisième, le roi de France apprend le meurtre de Coligny et en témoigne sa satisfaction : *Rex Colignii necem probat*. On voit un groupe d'assassins portant en triomphe le corps de l'infortuné Coligny ; leurs regards ardens de férocité semblent reprocher à la mort d'avoir soustrait trop tôt l'amiral aux tourmens ; là, d'autres sicaires, la croix et le poignard en mains, se précipitent sur des femmes et des enfans éplorés ; plus loin, et dans l'enfoncement, on distingue une foule de meurtriers montant sur des amas de cadavres pour escalader les maisons de ceux qu'ils veulent égorger.

« Lorsque enfin la cour de Rome sera citée au tribunal de la justice et de l'humanité, comme auteur ou du moins comme complice de cet énorme forfait, ces tableaux paraîtront comme de terribles témoins accusateurs. Cette peinture vivante dira : « Il y a deux cent cinquante années « que je fais l'ornement d'une chapelle du Vati- « can ; j'ai vu se succéder vingt-six Papes, qui « tous sont venus repaître leurs regards des as- « sassinats que je représente ; ils m'ont rendue,

« comme tant d'autres images, l'objet de leur « culte. » Que répondront les partisans de la papauté? Que les Papes qui ont suivi Grégoire XIII ont laissé subsister ces tableaux seulement par déférence pour leur confrère? Indigne réponse: car les souverains Pontifes ne se font pas scrupule de révoquer, casser, annuler les décrets de leurs prédécesseurs. Pie VII n'a-t-il pas rétabli dans toutes leurs prérogatives les Jésuites abolis par une bulle solennelle de Clément XIV? Prétendra-t-on que Pie VII ignore l'existence de ces tableaux? Mais il passe à tous momens devant ces cadres de la plus grande dimension, et ce Pontife est préfet de la *sainte* inquisition * dont les milliers d'yeux sont toujours ouverts.

« Oui, l'existence seule de cette peinture est une preuve indélébile de la sanction, chaque jour renouvellée par la cour de Rome, de la conduite des détestables Cannibales, auteurs de la Saint-Barthélemi. Ce n'est pas tout encore: le Pape fit frapper des médailles à son effigie; sur le revers un ange exterminateur armé d'un crucifix et d'une épée transperse tout ce qui se présente; l'exergue porte: *Ugonottorum Strages*.

« Mais enfin l'orgueilleuse Babel, élevée sur les palais des rois, chancelle et va bientôt s'écrouler: ce n'est point la confusion des langues, c'est le langage de la raison qui en consommera

* V. la seconde pièce justificative.

la ruine. Le poids des corps faisait couler bas la barque de Caron : c'est la pensée qui fera naufrager l'autre barque. Le nœud papal, plus embrouillé que le nœud gordien, sera coupé par le glaive constitutionnel. Le gouvernement représentatif, devenu un besoin impérieux pour les peuples civilisés, est inconciliable, antipathique avec la domination de la Tiare, comme Hercule avec Anthée : il faut que l'un étouffe l'autre.

« — Je m'inscris, monsieur l'antipapiste, contre cette doctrine digne d'être censurée, et qui met en révolution les Grecs naguère si tranquilles sous le gouvernement paternel des Turcs. — Oui, paternel à la manière de Saturne ! — Qu'importe la manière, lorsqu'elle est employée par un gouvernement légitime dont la conduite est toujours respectable et même sacrée, puisqu'il émane de la Divinité. Mais la sainte ligue guérira les peuples de l'étrange manie d'être gouvernés à leur gré. Est-ce aux chevaux à disputer les rênes à leurs cochers ?

« Votre longue diatribe sur les défauts et les maladies du corps politique de Rome ne prouve rien. Il est des maux nécessaires : aujourd'hui on se porte mal, demain bien ; on trouve de bons remèdes, et avec de la patience la guérison s'opère. »

En discutant ainsi, nous nous trouvâmes sous l'arc de Titus, qui mit fin à notre dissidence ;

nous louâmes à l'envi la mémoire de ce bon prince; puis, gardant le silence devant l'arc de Constantin, nous voilà bientôt dans l'enceinte du Colisée. La croix érigée au milieu de l'arène porte cette inscription : *Cent un jours d'indulgences à qui baisera cette croix*. Mon compagnon allait encore exercer sur ce texte son esprit critique, lorsque nous vîmes sortir par l'une des issues destinées aux bêtes, une longue file de capucins qui firent processionnellement le tour de l'arène en stationnant à chacun des douze autels élevés en ce lieu.

« — Quoi! s'écria le Japonais avec une indignation indiscrète, des capucins dans tous les monumens de l'ancienne Rome! des capucins au Capitole, au Panthéon, un capucin dans le temple des Muses, près de la fontaine Egérie. Ils peuvent parodier le mot de *Marius* et nous crier : « Dites, ô étrangers! que vous avez vu « des capucins assis sur les ruines de la ville des « Césars. »

SERMON LATIN.

POLITIQUE ANCIENNE ET MODERNE. — TOLÉRANCE.

> Je leur parle en paraboles, afin qu'en entendant ils ne me comprennent point.
>
> SAINT MATHIEU.

J'AI entendu prêcher en latin dans la chapelle du Pape. Je me plaignais à mon voisin de ce que la prononciation me faisait perdre beaucoup de bonnes choses. « Il faut vous résigner, « me dit-il : bien des cardinaux perdent plus que « vous. — Comment ! ils ont l'air si attentifs et « si touchés ! — C'est pour la forme ; et je con- « sens à être pendu sur l'heure, si la plupart ont « compris un mot. — Eh quoi ! il faudrait « que le don des langues descendît sur eux « comme sur les apôtres ! Vous m'étonnez. « — Il y a bien d'autres choses qu'il faudrait « révéler à ces éminences. Cette aristocra- « tie religieuse charge les pauvres prêtres de « s'instruire pour elle, de défricher et d'en- « semencer le sol de la foi ; elle leur abandonne « tout, excepté la récolte. C'est exprès que le « Pape choisit des cardinaux de cette trempe. « Avec plus de lumières, le sacré collége au-

« rait un jour ou l'autre la prétention de voir « clair dans les affaires du gouvernement; ce « qui ne convient pas. Enfin il y a pour eux des « dispenses illimitées de savoir et d'esprit : ils « en usent. — Est-il donc toujours d'usage de « prêcher en latin devant le Pape? — Toujours : « c'est d'étiquette. — Alors Sa Sainteté doit rire « intérieurement. C'est une mauvaise plaisan- « terie faite au haut clergé. Autant vaudrait-il « prêcher dans le désert. — Peu importe à l'ora- « teur : on paie ce moine pour prêcher, il prêche. « Tant mieux ou tant pis pour ceux qui l'enten- « dent. »

POLITIQUE ANCIENNE ET MODERNE.

Diviser pour régner, voilà la politique permanente des pontifes de Rome; unir pour gouverner fut celle des premiers empereurs Romains. Les uns et les autres l'ont prouvé dans leur conduite à l'égard des Grecs. Auguste, vainqueur à Actium, la pensée riche encore du spectacle de cette terre rayonnante de la lumière des arts, médita dans son cabinet le profond dessein d'associer les peuples de la Grèce à ceux de l'Italie, en leur démontrant, et la communauté de leur origine, et l'identité des objets de leurs cultes. Dans cette vue, il insinue à ses poëtes les plus célèbres, Ovide et Virgile, de consacrer leur beau génie à propager cette importante conviction. En

même temps il appelle du fond de la Carie un jeune savant, Denis d'Halicarnasse, dont les recherches, pendant vingt-deux ans, furent employées à consolider, par les preuves de l'histoire, l'œuvre enchanteresse de la poésie. Que firent, et que font encore les Papes? En vain la translation du siége de l'empire à Constantinople opérait naturellement une fusion de ces peuples: eh bien! pour de misérables arguties scolastiques, ces pontifes ne se sont occupés qu'à effectuer leur éternel divorce.

Ces réflexions me conduisent à rechercher quelles sont les institutions et les coutumes de l'ancienne Grèce dont Rome conserve encore l'usage. On aime à suivre à travers les siècles ces fils qui, se rattachant à la civilisation, à l'organisation politique ou religieuse de l'antiquité, nous expliquent le dédale des préjugés et des cérémonies modernes. Chez les Grecs, les prêtres étaient très-multipliés; et, pour se multiplier davantage, ils créèrent de nouveaux dieux: à Rome, presque chaque année, un saint de nouvelle promotion exige un nouvel autel et des prêtres pour le desservir. Là, on payait aux prêtres un droit d'arrivée dans ce monde, et un droit de départ pour l'autre: ici, on acquitte la même taxe, de la même manière, en denrées et en argent. Outre ces avantages, le clergé des Grecs levait des impôts indirects sur le droit d'asile accordé aux temples et aux bois sacrés, en

faveur de tous les criminels : le clergé romain, plein d'une sainte émulation, investit des mêmes priviléges les églises et leurs dépendances. On purifiait la ville d'Athènes avec de l'eau lustrale, une fois l'an, au mois de thargelion : à Pâques, on purifie, avec de l'eau bénite, la cité de Romulus. Dans la ville de Minerve, les ministres de la religion, réputés premier corps de l'État, ne contribuaient point à ses besoins, quoique leur entretien absorbât la plus grande partie des revenus publics et qu'ils possédassent de grandes richesses : dans la ville sainte, le clergé a conservé les mêmes droits, non pour son intérêt personnel, mais afin que la vraie religion ne fût pas environnée de moins de splendeur que la religion païenne. Il résulte de ces citations, et de mille autres encore passées sous silence, que toutes les institutions, cérémonies et pratiques religieuses lucratives, ont traversé l'océan des âges les plus reculés, et se sont transmises de cultes en cultes opposés, jusqu'à nos jours, non seulement sans altération, mais avec de notables agrandissemens.

TOLÉRANCE RELIGIEUSE.

D'où vient que, dans la ville qui n'est pas la plus tolérante du monde, où l'on exige des certificats de communion pour les domiciliés, d'où vient qu'il existe la tolérance la plus illimitée

pour les étrangers, et eu égard à toutes les cérémonies qui se font en plein air? Ce n'est pas à Rome que l'on intentera procès à ceux qui ne tapissent pas leurs maisons le jour de la Fête-Dieu; ce n'est pas à Rome qu'un porte-soutane porte-croix vous forcera d'ôter votre chapeau à son passage : on suppose que vous avez vos raisons pour ne pas vous découvrir le chef, ou plutôt on n'y fait pas attention; et pour peu que vous soyez livré à vos réflexions, vous êtes au milieu de processions de toute espèce, perdu dans des fourmilières de moines de toutes couleurs sans vous en apercevoir. Le pape ne passe jamais dans les rues de Rome sans qu'on en soit averti par son bruyant cortége; mais le bon Dieu y passe souvent incognito. Hélas! les motifs de cette conduite ne dérivent-ils pas d'un calcul fiscal qui, ménageant les étrangers comme des tributaires, ferme les yeux sur leur peu de ferveur pour les usages religieux d'un pays où leur concours supplée à l'absence de l'industrie?

Quelle qu'ait été votre profession à la chaire, au théâtre, au bareau, vous pouvez mourir sans craindre qu'un audacieux curé vous ferme les portes de son église; vous paierez comme ailleurs votre droit d'entrée, et voilà votre passeport en règle. Il est vrai qu'à Rome, à mille contradictions, le clergé n'ajoute pas celle d'excommunier les acteurs aux talens desquels il paie

lui-même tribut pour son plaisir. Le cardinal Spina, gouverneur de Bologne, a une loge à tous les spectacles qu'il fréquente autant que les séculiers, et il trouverait fort ridicule d'encourager par sa présence les acteurs à se damner.

Lorsque, à Rome, je dis à un prêtre que les acteurs, en France, étaient excommuniés, il se prit à rire, s'écriant : « C'est une profession comme une autre; ce n'est pas possible, parce que ça n'a pasle sens commun. — C'est précisément, répondis-je, ce qui fait que c'est possible. »

CAMPAGNE DE ROME.

Ove Tullio e Virgilio aprian le labra,
Ove colle non è, che una cantata
Fronte non levi, e non che muro, ed arco
Sasso non trovi, che non goda un nome.

PINDEMONTE.

Que je les plains ceux qui, en laissant errer leurs regards sur la campagne de Rome, n'ont pas eu le cœur pénétré de je ne sais quelle volupté poignante, n'ont pas éprouvé ces douces angoisses, ces mélancoliques ravissemens dont l'âme s'enivre à cet imposant aspect ! Toute cette plaine immense, dénuée de villages, de fermes, d'habitations champêtres, et parsemée de poétiques ruines et de tombeaux où dorment les débris des vieux Romains; ces voies Appienne, Collatine, Flaminienne, pavées encore des mêmes pierres sur lesquelles retentirent les chars des Auguste, des Trajan ; ces longues lignes d'arcades qui, s'élançant du creux des ravins, ou descendant du sommet des monts, conduisaient à plus de soixante-dix milles, à travers tous les obstacles du terrain, des sources salubres et abondantes au sein de la capitale du monde; ces pins mélancoliques qui, tantôt isolés çà et là, semblent les jalons funèbres de cette terre si-

lencieuse, qui, tantôt groupés, figurent avec leurs cimes de vertes terrasses dont les ombres sympathiques se projettent sur le temple des muses et sur la fontaine de la nymphe législatrice; ce Tibre, au cours tortueux, qui mine sourdement de ses eaux jaunissantes la dernière arche d'un vieux pont républicain; tout enfin, dans ce paysage, touche le cœur, élève l'âme, ébranle l'imagination. Et lorsque la lune, se dégageant par degrés des bois du mont Soracte, verse sa clarté rêveuse sur la campagne de Rome, et argente de ses reflets mobiles et ondoyans les mausolées lointains, on croirait voir les antiques enfans de la liberté romaine secouer en frémissant les plis de leur toge autour de leur monument, et s'indigner d'avoir pour successeur un peuple d'ilotes tonsurés.

De ce que la campagne romaine est presque inculte, on a conclu qu'elle était inféconde. *Elle refuse de produire*, a dit un écrivain romantique *, depuis que, *veuve dès conquérans du monde, elle n'est plus foulée par les pieds des consuls*. Ce qu'il y a de véritablement stérile, ce sont ces phrases aussi fausses qu'alambiquées. Au contraire, la vaste plaine au milieu de laquelle Rome est située offre partout aux géologues tous les indices de la fertilité; partout le *solanum* de Lynnée, l'herbe à triple feuille et

* M. de Châteaubriand.

le sainfoin abondent et fournissent aux troupeaux des sucs salubres et nourriciers; une grande énergie de végétation se fait partout sentir à tel point que la rosée d'une nuit suffit pour reproduire toute l'herbe consommée dans le cours de la journée. Ce n'est pas la terre qui manque aux cultivateurs, mais bien les cultivateurs qui manquent à la terre. Le despotisme théocratique traite la campagne comme les hommes: il étouffe les germes de la fécondité comme les germes de l'instruction, cette fécondité morale. Nul encouragement n'est donné à l'agriculture, à laquelle est si funeste le monopole des grains. De robustes paysans font dire des messes, et chantent des litanies pour obtenir du soleil ou de la pluie, et ils ignorent les premiers élémens du labourage. Au lieu de tenir la bèche ou la houe, ils trempent leurs mains dans l'eau bénite. Allez les visiter: vous ne trouverez pas à leurs charrues ces descendans des Cincinnatus. La plupart n'ont point de charrue: ils aiment mieux, couverts de peaux de chèvres, se traîner, un rosaire à la main, sur les pas de leurs troupeaux, que d'ouvrir le sein de la terre avec le soc de Triptolème. Cybelle, cette mère des humains, est, comme les moines, condamnée au célibat. On châtre le règne végétal comme le règne animal. Mais que les actifs laboureurs des plaines de l'Orléanais soient jetés dans la campagne de Rome, alors s'opérera une telle

métamorphose, que vous verrez autour de la ville aux sept collines des champs plus féconds que ceux de la Beauce ; et de même que Minerve sortit tout armée du cerveau de Jupiter, l'abondance sortira du sein de Cybelle toute couronnée de fleurs, de fruits et de moissons. Alors s'accomplirait, dans les environs de Rome, la plus salutaire des révolutions : les eaux marécageuses et croupissantes, infiltrées dans le sein de la terre par les irrigations et le labourage, ne corromperaient plus l'atmosphère de leurs vapeurs malfaisantes et de leur gaz méphytique ; les étrangers, que chasse de la ville sainte, à l'approche des chaleurs, un air pestilentiel, pourraient le respirer toujours pur, et la prolongation de leur séjour serait une source de richesses pour le pays. Des étrangers ont soumis au gouvernement papal, pour assainir la contrée, divers plans dont les résultats présentaient des avantages prodigieux et des dépenses fort modiques. Nul doute que, si cette bienfaisante opération était donnée à entreprise, mille capitalistes ne s'empressassent d'avancer les fonds ; mais la tiare trouve bien plus convenable de s'occuper des jésuites, d'imposer un concordat à la France, et de recevoir la loi des brigands. Quels peuvent être les motifs d'une si étrange conduite ? Ils seraient introuvables chez les autres gouvernemens ; mais l'égoïsme théocratique explique tout. Il craint la prospé-

rité rurale comme il craint le développement des arts industriels. Ces sources de richesses, se répandant au sein de la partie ignorante de la population, lui donneraient peu à peu la facilité de s'instruire : quand on n'est plus occupé de la nourriture physique, on s'occupe de la nourriture intellectuelle. Le démon de la pensée s'introduit alors partout : ce démon est l'épouvantail du Vatican ; et le Pactole d'un tel gouvernement ne peut couler que parmi des terres incultes, habitées par des pauvres d'esprit.

Cependant le sol, malgré son état de délaissement, est encore prodigue de libéralités. Dans les environs de Poli, le froment vient sans engrais deux ou trois ans de suite dans la même terre, qu'on repose en y semant du chanvre et du lin. La récolte a lieu en juin et juillet; les pieds des chevaux foulent le blé dans une aire; dès qu'il est séparé de l'épi, on le vanne à la même place, dans un crible suspendu entre deux longues perches : ainsi on obtient les dons de Cérès preque gratuitement. Ceux de Bacchus coûtent un peu plus de soins et de peines : presque tous les engrais sont réservés pour la vigne. Des branches de sarmens enfoncées dans la terre entre les dents d'une fourche produisent les jeunes ceps qui, dès la seconde année, commencent à se couronner de pampres et de raisins. Dès qu'ils étendent leur bois pour chercher un appui, on les enlace à des érables. A Na-

ples encore, on marie la vigne à l'ormeau, comme au temps de Virgile. L'olivier qui, dans les champs de la Provence, fait attendre plus de deux lustres l'effet de ses promesses, donne, dans les environs de Rome, des fruits dès l'âge de deux ans ; à six ans, il est en plein rapport. Sa longévité le dispute à celle du chêne ; et tel olivier qui, tant il est décrépit, ne semble plus végéter que par l'écorce, produit 240 pintes d'huile par année.

Le pommier, plein de sève et de vigueur, se montre toujours digne de l'éloge d'Horace *. Parlerai-je de cette multitude d'arbres aux feuilles tendres et soyeuses, qui nourrissent ces vers industrieux dont les cocons sont envoyés aux manufacturiers de Tivoli et de Palestrine ?

Outre tous les légumes de France, il en est de particuliers à la campagne romaine, tant décréditée par d'insipides descriptions. Le Pape, en voyant une lisière d'épis de peu de profondeur, crut tous les marais pontins cultivés : l'auteur d'Atala, à l'aspect de quelques terres incultes, en a conclu qu'elles étaient toutes en friche, arides et infécondes. Lequel des deux est le plus infaillible ?

* . . . . Et uda
Mobilibus pomaria rivis.

TIVOLI.

MONT SACRÉ.

Me nec tam patiens Lacedæmon,
Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,
Quam domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio, et Tiburni lucus.....
HORAT.

SI, dans le vaste désert appelé la campagne de Rome, tout porte l'empreinte du génie de l'homme, la nature reprend tout son empire au milieu des hautes montagnes sur lesquelles Tivoli s'élève comme l'aire d'un aigle.

Arrivé au pied de ces monts, je me plus à les gravir lentement. J'étais seul : que dis-je? j'étais accompagné de mille souvenirs. Les voilà donc ces lieux dont Horace a fait le Parnasse romain! Ils sont toujours dignes du poëte qui semble les éclairer des rayons de sa gloire, et les remplir encore de ses chants. Ce murmure aérien, c'est le frémissement de sa lyre effleurée par l'aile des vents ; les notes gémissantes qui s'exhalent de ces bois mélodieux, ce sont les plaintes que soupire sa Muse sur la tombe de Quintilien. Tous ces bruits qui frappent mon



Lith de G. Engelmann

MONT SACRÉ.

oreille sont comme le retentissement de son âme harmonieuse. Ne s'est-il pas reposé aux bords de ce ruisseau où le pin et le peuplier se plaisent à enlacer leurs bras et à marier leur ombrage hospitalier? Ne s'est-il pas assis sur ce rocher taillé en siége par la nature? Mais certes il a pénétré dans cette grotte sauvage tapissée de mousse et de lierre; peut-être y a-t-il modulé la gracieuse ode à Pyrrha. Essayons d'en traduire la molle cadence sous la dictée de ces lieux inspirateurs.

Au fond d'un antre frais qu'une eau limpide arrose,
Pyrrha, quel jeune amant, de désirs transporté,
T'enivre, sur un lit de rose,
De parfums et de voluptés?

Tes blonds cheveux flottans, pour lui tu les enlaces,
Pour lui tu fais serment d'éternelles amours,
Et pour lui tes simples atours
Offrent le négligé des Grâces.

Quand tu trames déjà tes infidélités,
Crédule, dans le calme il repose sa tête,
Sans soupçonner que la tempête
Déjà bat les flots irrités.

Ah! malheur à celui que ton sourire engage!
A peine effleure-t-il la coupe du bonheur.
Le zéphir n'est pas plus volage
Que le souffle de ta faveur.

Moi, long-temps balotté dans l'Océan perfide,
Enfin, grâce à Neptune, au rivage rendu,
Dans son temple j'ai suspendu
Mon vêtement encore humide.

Tout était calme autour de moi pendant que j'escaladais ces Ossas, ces Pélions hérissés de rochers et d'oliviers antiques. Soudain le tonnerre, roulant et brisant son char parmi ces agrestes sommets, se multiplie d'échos en échos. Ce n'est pas la foudre : c'est l'Anio enflé par les pluies, qui, se précipitant de gouffres en gouffres, tombe perpendiculairement dans un abîme au-dessous du temple de Vesta, et rejaillit en tourbillons de fumée liquide jusqu'aux colonnes de l'édifice. Rien de plus gracieux, de plus poétique que ce temple, dominant avec majesté le fracas et la fureur des flots écumans, comme une conscience vertueuse reste calme au milieu des tourmentes de la vie.

Par un sentier en spirale, baigné éternellement par la pluie ascendante de la cataracte, je descends vers la partie inférieure du précipice, appelée grotte de Neptune : là, le retentissement des rochers creusés et minés par les flots, et le retentissement de ces mêmes flots toujours bondissans, remplissent l'âme d'une agréable terreur. Une foule de pigeons sauvages se plaisent à croiser leur vol au milieu de la vapeur des ondes, et à se balancer sur ce bouillonnant abîme.

Ce n'est qu'après avoir été un quart d'heure la proie de ce spectacle, que j'aperçus près de moi plusieurs beautés britanniques : elles étaient vêtues de blanc, et parées comme des reposoirs de Fête-Dieu ; bas de soie blancs à jour, et sou-

liers aussi petits que leurs pieds pouvaient le permettre. Avaient-elles pensé que la grotte de Neptune exigeât une mise aussi élégante que le palais d'un lord? Quoi qu'il en soit, le dieu les traita sans galanterie, et dans peu d'instans elles furent aussi trempées que les mousses de ces lieux.

La plus grande partie de Tivoli est bâtie sur la rive gauche de l'Anio. Un pont de bois, suspendu sur la chute même du fleuve, conduit à la rive droite. En suivant l'espace d'un mille la chaîne des montagnes qui s'arrondissent autour de la ville, et qui en sont séparées par une vallée profonde où l'Anio a creusé son lit, on se trouve en face des cascatelles qui s'élancent d'une plate-forme élevée sur laquelle la ville se groupe d'une manière aussi gracieuse que pittoresque.

Ces cascades, disposées en amphithéâtre de quatre étages, tombent les unes sur les autres avec bruit et vivacité; mais comme on a les oreilles et les yeux encore tout remplis de la grande chute, il semble que les cascatelles se déroulent paisiblement parmi les gazons, ainsi que de grands rubans blancs sur un tapis vert. C'est ici qu'on recueille avec délices toutes ses émotions; ici, les regards saisissent l'ensemble et toutes les parties de cet admirable paysage, où tout est varié, où tout est contrasté de manière à charmer à la fois les yeux et les pensées; ici, la nature parle aux sens et à l'âme. Regardez ces lon-

gues files de cyprès qui s'avancent jusqu'à la naissance des cascatelles : l'immobilité de leurs tiges ; le silence de leurs rameaux, opposés au mouvement, au bruit des ondes qui s'élancent ; le deuil de leur feuillage ressortant au milieu de la tendre verdure de la prairie, vous invitent à la méditation. Ne semble-t-il pas, à la vue de ces arbres lugubres, que la mort soit venue planter ses enseignes au milieu de l'empire de la vie ? Dans ce site, tout m'entretient de la philosophie d'Horace : je crois lire sur l'écorce de ces cyprès les vers dans lesquels il interpelle l'ombre d'Archyta. J'évoque à mon tour l'ombre du poëte, et je lui demande des inspirations pour exprimer en langue gauloise sa belle ode sur Tivoli, et je trace, en présence des cascatelles, les vers suivans :

Que d'autres chantent Rhode, Éphèse ou Mithylène,
Ou d'une double mer Corynthe souveraine,
Thèbes chère à Bacchus, Delphe aimé d'Apollon,
Ou des Thessaliens le fortuné vallon ;
Que d'autres, nuit et jour sollicitant leur verve
Pour louer les remparts de la chaste Minerve,
Se couronnent le front du paisible olivier;
Que, célébrant d'Argos l'impétueux coursier,
De Mycène vantant l'opulence et l'empire,
En l'honneur de Junon ils fatiguent leur lyre :
Ni Sparte et ses vertus, ni Larysse et ses champs,
N'excitent en mon cœur des transports si touchans
Que les bois de Tibur aux ondoyantes cimes,
Et l'Anio roulant d'abîmes en abîmes,

Et les eaux d'Albunée épanchant leur trésor
Au pied du vert pommier et de l'arbre aux fruits d'or.
Ainsi que le Notus, précurseur des orages,
Balayant devant lui les ténébreux nuages,
Revêt souvent le ciel d'une écharpe d'azur,
Chasse aussi le chagrin par les flots d'un vin pur,
Plancus: suis ce conseil donné par la sagesse,
Soit que de ton Tibur tu goûtes l'ombre épaisse,
Soit que l'aigle t'entraîne aux camps de nos guerriers.
Teucer, forcé de fuir son père et ses foyers,
De Bacchus sur son front ceignant le vert feuillage,
A ses tristes amis adressa ce langage:
« O vous qui partagez mes biens et mes revers!
« Compagnons, laissons-nous porter dans l'univers
« Où voudra le Destin, moins cruel que mon père,
« Apollon, dont la voix n'est jamais mensongère,
« Promet que sur un sol et vierge et plus fécond
« Une autre Salamine élèvera son front.
« Rien n'est désespéré pour la troupe intrépide
« Dont Teucer est le chef, dont Teucer est le guide:
« Par des maux bien plus grands nous fûmes éprouvés.
« Reprenez donc courage, ô mes amis! buvez;
« Dans le vin aujourd'hui noyez toutes vos peines:
« Demain nous remontons sur les liquides plaines. »

Quelle est rapide, la fuite des heures, lorsqu'on est absorbé dans la contemplation d'une nature belle de sa beauté primitive! Dans peu d'instans la nuit va tirer son rideau sur cet imposant et gracieux paysage. Déjà le disque du soleil, touchant les flots de la mer Tyrrhenienne, borde d'une frange de pourpre de légers nuages blancs comme la neige. Déjà ses derniers rayons

glissent sur cette Rome qui m'apparaît à l'horizon ; sur cette Rome qui se prétend vivante, mais dont l'épitaphe est gravée sur ses édifices modernes plus que sur les ruines de ses monumens anciens.

MONT SACRÉ.

Le premier jour de l'hiver, j'étais au sommet du Vésuve : me voici sur le Mont Sacré, à la naissance du printemps. Là, mes yeux n'ont rencontré qu'une nature frappée de stérilité et couverte de tous les vestiges de la destruction : ici, la nature brille émaillée de fleurs ; et, couché parmi leurs parfums, je me plais à rêver sur les grandes catastrophes dont ce point du globe fut le théâtre. C'est ici que l'indignation populaire fit une éruption plus violente que celles qui déchirent les entrailles du volcan de Naples ; ici, les passions humaines, comme les laves du Vésuve, surmontant tous les obstacles, renversèrent les remparts du despotisme oligarchique. Rome, par l'exil des Tarquins, avait conquis la liberté au profit des patriciens : ici, par la création du tribunat, elle la conquit au profit du peuple.

C'est en frappant cette montagne du pied que Sicinius Bellutus en fit sortir tout armé ce pouvoir destiné à protéger les droits du peuple, mais qui, trop fortement constitué, ébranla souvent l'édifice qu'il devait soutenir.

Dans la suite, sous les empereurs, je vois ce même pouvoir passer dans leurs mains sous la dénomination de puissance tribunitienne, titre sans lequel ils n'étaient pas réputés tyrans légitimes.

Ainsi, un instrument de sécurité pour le peuple devint, dans la suite, l'instrument de son oppression, de même que le soc nourricier qui sillonne les plaines est métamorphosé en glaive homicide par les guerres civiles.

Il me semble que les murmures de l'Anio qui baigne les pieds du Mont Sacré, mariés aux murmures des vents qui agitent ces bruyères sauvages, apportent à mon oreille les accens des premiers tribuns du peuple, lorsqu'ils répondirent aux harangues des députés du sénat. Je crois t'entendre aussi, Menennius Agrippa, toi qui sus, par une ingénieuse allégorie, calmer les flots orageux d'un peuple révolté, et qui élevas le modeste apologue à la hauteur de la plus sublime éloquence. Le peuple, déjà façonné au joug, allait s'y soumettre encore, si ses défenseurs n'eussent opposé images à images, en déroulant aux yeux de la multitude le tableau de ses malheurs passés, gages de ses malheurs à venir. Alors fut créé ce fameux *veto* par lequel le peuple paralysait l'action du sénat, et dont les rois se servent aujourd'hui contre les peuples, comme d'un Palladium du despotisme.

Tu frémis, Coriolan, et tu lanças un regard

farouche sur cette montagne, lorsque tu sortis de Rome proscrit par les tribuns du peuple. Tu invoquas Némésis, en lui promettant des autels sur le sommet du Mont Sacré.

Ce furent aussi des cris de vengeance que vinrent faire éclater en ces lieux le peuple et l'armée, lorsque le Forum vit la mort tragique de Virginie. Les décemvirs en pâlirent, et ils comprirent que leur tyrannie allait trouver son tombeau près de ce berceau de la liberté. Le peuple redemanda et obtint ses tribuns dans le même endroit où il les avait élus pour la première fois. Ainsi la mort de deux femmes délivra deux fois Rome de ses tyrans.

Quel espace entre moi et tous ces événemens ! Le Mont Sacré lui-même, affaissé par le poids des siècles, n'est plus aujourd'hui qu'une humble colline autour de laquelle apparaissent çà et là des tombeaux en ruine, qui, couverts d'un toit de paille, ressemblent à des ruches d'abeilles. En face de moi s'élève le monument appelé mausolée d'Agrippa. Le pâtre en chef en a fait sa demeure; les pâtres subalternes se sont logés dans des tombes anonymes. C'est là qu'ils mangent, dorment et se multiplient. Ces êtres insoucians prennent leurs ébats parmi les cendres des consuls romains : ils conspirent pour la vie dans l'empire de la mort.

La plaine qui s'étend au pied du Mont de la Liberté sourit aux regards et respire la fraîcheur

et l'espérance. La verdure des pâturages est coupée par des lignes blanches de troupeaux de brébis, et par les sinuosités de l'Anio qui semble, à force de replis, vouloir remonter vers sa source et regretter les bois et les montagnes de Tivoli; tandis que des milliers d'alouettes s'élèvent en gazouillant au-dessus du Mont Sacré, et vont, au haut des airs, dorer leurs ailes aux premiers rayons du soleil levant.

FIN

PIÈCE JUSTIFICATIVE.

AVVISO.

ANNIBALE del Titolo di S. Maria in Trastevere della S. R. C. Prete CARD. DELLA GENGA, della SANTITA' DI NOSTRO SIGNORE Vicario Generale ec.

In occasione che Sua Santita' ha accordato l'Indulto de' Latticinj, o delle Carni nel Tempo Quaresimale, è stato expressamente vietato dai Nostri Predecessori ogni anno con Editti sotto gravi pene ai Caffettieri, Trattori, Osti, e Chiunque altro che fornisca viveri di somministrare i cibi vietati a chicchesia per colazioni, per cene, fuori di tempo in somma dell' unica Comestione, nella quale soltanto a quelli, che sono obligati al digiuno, e lecito servirsi dell' Indulto: permettendo per quelli, che per salute, o altre cause non siano obligati al digiuno, di apprestar loro il necessario in Camere separate, e lontane dalla vista di ognuno.

La osservanza di questi Editti è srettamente comandata col presente Avviso, ed i contraventori saranno irremisibilmente soggetti a subire un Mese di Carcere, o venticinque colpi di bastone al Cavalletto nella publica Strada avanti le loro rispettive Trattorie, Osterie, Botteghe di Caffè ec., e saranno soggetti alla stessa pena, se non terrano affisso in luogo a tutti visibile ne' luoghi, ove danno a mangiare, il presente Avviso.

Dato dalla Nostra Residenza li 3. di Marzo 1821.

A. Card. Vicario.

Antonio Argenti Sostituto.

Roma 1821. Presso Vincenzo Poggioli Stampatore Camerale.

AUTRE PIÈCE JUSTIFICATIVE.

S. ROMANA, ED UNIVERSALE INQUISIZIONE.

LA SANTITA' DI NOSTRO SIGNORE, *Prefetto*.
Emo Sig. Car. Giulio-Maria della Somaglia, *Segretario*.
Emi di Pietro, Pacca, Galleffi, Brancadoro, Gabrielli, Casselli, Oppizzoni, della Genga, De Gregorio, Fontana, Consalvi.

RMI CONSULTORI.

Monsigg. Francesco Bertazzoli, Arciv. di Edossa. Candido-Maria Frattini, Arciv. di Filippi. Pietro Caprano, Arciv. d'Iconio.
Gaudenzio Patrignani, Vescovo di Ferentino.
Fabrizio Turiozzi, *Assessore*.
Carlo Pedicini, Segret. di Propaganda. Francesco Serlupi, Decano della Sagra Rota.

P. M. Filippo Anfossi, Maestro del Sagro Pallazzo Apostolico.

P. M. Benedetto-Maurizio Olivieri, dell' Ordine de' Predicatori, *Commissario*.

P. M. Pio-Maurizio Viviani, Pro-Vicario Generale, è Proc. de' Predicatori.

P. M. Jacopo Belli, ex-Proc. Generale de' Minori Conventuali.

P. Michelangelo Toni, Generale de' Chierici Regolari Ministri degl' Infermi.

P. Arcangelo dell' Assunta, Carmelitano Scalzo.

P. Ab. D. Mauro Cappellari, Proc. Generale de' Camaldolesi.

P. Vincenzo de Massa, Commissario Generale de' Minori Osservanti.
P. Pacifico Deani da Brescia, de' Minori Osservanti.
P. Antonmaria Grandi, Proc. de' Barnabiti.
P. Giuseppe-Maria da Pescia de' Minori Cappucini.
P. M. Raimodo Angelini, dell' Ordine de' Predicatori, *primo Compagno.*
Sigg. Gianfrancesco Avv. Libert, *Fiscale.*
Leandro Avv. Ciuffa, *Coadiutore con futura successione.*
Felice Avv. Recalcati, *Avvocato de' Reï.*
Angelo Buglioni, *Sommista.*
Camillo Avv. Benzi, *Giudice Relatore delle Cause Criminali profane.*
Camillo Sparziani, *Capo Notajo.*

Rmi Qualificatori.

Mensig. Camillo Kubbi.
P. M. Antonio Tracchini, Proc. Gen. de' Minori Conventuali.
Sig. D. Paolo Canonica Polidori.
P. Giambattista Piccadori, Vic. Gen. de' Ghierici Minori.
Sig. D. Pietro Ostini.

La Cancelleria di questa Congregazione è attualmente nel Covento di Santa Maria sopra Minerva.

Roma Nella Stamperia Cracas. Con approv. e Privilegio Pontificio.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 82, ligne 2 :

Au lieu de *Masocco*, lisez *Garbarone*.

Page 182, ligne 2 :

Cette bénédiction sortant du cercle étroit des bénédictions ordinaires, le Pontife, courbé sous le faix de trois couronnes et de trois quarts de siècle, est comme suspendu entre le ciel et la terre. Ces fontaines jaillissant........ excitèrent, etc.

Il faut ainsi rectifier le sens et la ponctuation de cette phrase :

Cette bénédiction sortant du cercle étroit des bénédictions ordinaires; ce Pontife courbé sous le faix de trois couronnes et de trois quarts de siècle, et comme suspendu entre le ciel et la terre; ces fontaines jaillissant........ excitèrent, etc.






Legatoria GIUDICE CONCETTA
NAPOLI
Via Fuori Porta S. Gennaro, n.





